

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,
LES ORIGINES
VOLUME 1

Le livre des Genèses

(2065-2094)

Prologue (2065)

Chapitres I à X (2076-2080)

Chapitre XI – XII (2080-2094)

Épilogue (2094)

Prologue

Une fois par mois, pour les nouveaux arrivants, Séda Movorin donnait un cours d'histoire sur l'effondrement et l'état actuel du monde. Pour illustrer le propos, des images étaient projetées sur un mur. La séance avait lieu la nuit, en extérieur, à proximité du chantier. Ils étaient une quarantaine de jeunes membres de la communauté à y assister, dont la famille Farann. Movorin ne s'attardait pas sur les images, laissant apprécier ce qu'elles portaient de témoignage sans les expliciter. Il lançait sa longue ossature à grands pas d'un bout à l'autre de la scène improvisée, s'interposait entre la projection et l'écran. Vêtu d'habits de couleurs claires, il disparaissait alors, le corps confondu avec les portraits et les paysages. Sa voix seule perçait la combinaison de taches dans quoi il s'était évaporé, sa voix de comédien, profonde, travaillée, qui captait l'attention. « C'est l'histoire d'un délitement inéluctable et des constantes tentatives pour y remédier. Au début du siècle, le monde connaît plusieurs changements radicaux. Les équilibres entre grandes puissances nés après les guerres mondiales du siècle précédent sont remplacés par une multipolarité, facteur de tensions et d'instabilité. Sans que ce soit lié à ce phénomène, les populations du monde entier voient s'effondrer leurs économies, la crise énergétique s'ajoute à la crise environnementale, multipliée par les crises sanitaires, climatiques, démographiques et démocratiques. Ça fait beaucoup de crises pour un seul monde ! Tout s'effondre en quelques années, quelques mois même. Les populations se déchirent. On assiste aux premiers pogroms spontanés, que des gouvernements réduits à l'impuissance se contentent de condamner sans

les contenir. Les groupements de pays, fondés sur l'économie de marché, éclatent à défaut de s'être réformés à temps, et les nations fragilisées, conscientes qu'il faut s'assembler pour survivre, cherchent des partenaires. De nouvelles alliances voient le jour. En Europe, les dernières élections, effectuées en plein marasme, donnent le pouvoir à des populistes tout aussi mal élus et illégitimes que les gouvernants précédents. Par delà les frontières, extrêmes-gauches et extrêmes-droites s'associent, bon gré mal gré, sous le nom de *Nouvelle Europe*. France, Autriche, Allemagne, entre autres, bâtissent d'énormes remparts aux frontières et n'hésitent pas à repousser les migrants par les armes, afflux qui est pourtant en nette diminution. Parallèlement, le gouvernement national-socialiste français organise des camps à l'intérieur du pays, pour concentrer les populations musulmanes — accusées d'avoir soutenu l'attentat de Lourdes — et les faire travailler, avec les opposants, comme des esclaves. Le même processus sera reconduit ailleurs, notamment en Russie, en Grèce, en Chine et aux États-Unis. Simultanément, on assiste à une désertification des campagnes. En France, le gouvernement divisé abdique et doit consentir, après l'indignation soulevée par les camps et la répression sanglante des émeutes, à organiser des élections. Celles-ci donnent le pouvoir à Gil Marciac, présenté comme un homme de compromis et de justice. Nouveau changement de constitution. C'est l'époque de la parution du Néo-Coran, établi par des intellectuels musulmans de sensibilité laïque. Marciac fait fermer les camps, indemnise les victimes, promet un retour à la démocratie. Tournant le dos à ses promesses, il bascule dans l'autoritarisme ; il tente de modifier encore la constitution pour rester au pouvoir après un premier mandat, et pourquoi pas à vie. Le changement

climatique s'intensifie, a des effets insupportables. On connaît alors une alternance entre les sécheresses les plus dures, les canicules tropicales et les froids polaires, il en résulte de grandes famines meurtrières. Les populations précaires ont des difficultés d'accès à l'eau potable, on voit des centrales nucléaires vétustes, sans entretien, exploser et contaminer des régions entières, on assiste au regain de maladies oubliées, la mortalité infantile est en hausse. L'Europe de l'ouest est définitivement paupérisée et laissée à son sort par le reste de la communauté internationale. Les vagues de migration sont interrompues : l'Europe n'attire plus. Au contraire, on s'exile, enfin on essaye. La France devient un pays d'émigration ; intérieure d'abord, avec les réfugiés venus des zones contaminées ou noyées sous la montée de l'océan ; et extérieure, avec de plus en plus de candidats pour l'Afrique, nouvel Eldorado. Les partants sont refoulés voire massacrés par les autorités censées les protéger, on assiste à un grand nombre de refus d'obéir dans les rangs de l'armée. La désertification des campagnes s'accroît ; les villes pauvres et surpeuplées sont des couveuses pour révoltes en continu. Marciac nationalise l'agriculture et se fait réélire dans des conditions douteuses. Il s'associe à la Ligue patriote, ré-ouvre les camps qu'il avait lui-même condamnés et y enferme les opposants. Il restaure ou relance la construction de remparts aux frontières, qui ont plus pour objectif de ralentir l'hémorragie démographique que d'empêcher l'entrée de réfugiés. À cause des maladies, de la malnutrition, des contaminations, des départs, de la baisse de natalité, le pays a perdu le tiers de ses habitants en une génération. On généralise l'emploi de la 'broute' comme nourriture de base. Les autres pays d'Europe occidentale ne se portent guère mieux.

Chez nous, le général Aryn Siodmak provoque un coup d'État, appuyé par l'armée. Une guerre civile éclate entre partisans et opposants à Marciac. Siodmak triomphe, rétablit la démocratie, Marciac s'exile en Angleterre, où il coule des jours heureux depuis 25 ans. À la moitié du siècle, il y a une quinzaine d'années donc, se forme le Pacte d'Occident, sous l'influence des théories de La Nouvelle Pensée occidentale. C'est une sorte de regain de la Nouvelle Europe, avec un caractère religieux plus affirmé. Le Pacte d'Occident va inspirer la *Nouvelle Constantinople* du fils De Holine et ses projets d'épuration ethnique. Les États affaiblis ne parviennent plus à assurer leurs missions les plus élémentaires. Les moines-soldats de De Holine, devenu Doline, créent ou noyautent des associations caritatives, deviennent d'incontournables interlocuteurs au niveau local et embrigadent leurs obligés. Plus généralement, une décentralisation anarchique tente de pallier les manquements des services publics nationaux ce qui favorise l'émergence de villes indépendantes et, à une échelle moindre, de communautés comme la nôtre. Il est alors permis d'espérer un regain, si le climat se rétablit. Hélas, les sécheresses sont quasi permanentes avec des épisodes pluvieux violents, le sol est érodé, l'agriculture est quasiment tarie. De plus, le projet de celui qui se fait appeler désormais 'Général Doline', la *Nouvelle Constantinople*, va endiguer cet embryon de renaissance et achever de déséquilibrer la France et ses pays limitrophes en provoquant une guerre de religions, devenue la guerre civile que nous connaissons. » Dans l'obscurité, Lucas bouillait. Il n'aimait pas du tout qu'on charge ainsi son héros. Il se renferma et refusa d'écouter la suite du cours de Movorin, dont ses parents ne perdaient rien. Enfin quelqu'un leur expliquait faits et causes, mettait en perspective les

événements, les changements à l'échelon national et au-delà. « Du côté des anciennes grandes puissances, dit encore Movorin sans ralentir son débit, l'éclatement de la Russie, exténuée par ses conquêtes pour protéger ses frontières à l'est et à l'ouest, a favorisé l'avènement de mafias plus puissantes que jamais. C'est à un chef de l'une de ces mafias, un nommé Pavel Modkine, qu'on doit des massacres en Ukraine. En Chine, il semble qu'on assiste au même phénomène. Quant aux États-Unis d'Amérique, comme vous le savez, ils ont implosé et une guerre de sécession de plusieurs états y a éclaté en début d'année. Cela n'aura guère d'importance pour nous, qui étions depuis longtemps désamarrés de leur économie et de leurs stratégies. Ça en aura pour l'Angleterre et surtout pour Israël, je pense, qui ne bénéficiera plus de cet appui vital. L'avenir nous le dira. » Les spectateurs échangèrent des regards dans la pénombre. Beaucoup ne connaissaient pas ce dernier pays ou en avaient vaguement entendu parler, et se demandaient pourquoi Movorin évoquait un point aussi anecdotique, au milieu de ce panorama général. En tout cas, l'avenir était sombre. Movorin ne pouvait rassurer personne à ce sujet. Le dérèglement climatique conservait sa dynamique exténuante. Pourtant, on mourait en masse, la population avait drastiquement diminué ainsi que ses besoins en consommation, on polluait moins. Rien à faire. La terre cavalait en tête, courait devant, folle-furieuse, typhons, incendies, pluies torrentielles ou sécheresses, grands froids ou canicules, elle laissait derrière elle tout le cortège du vivant, incapable de suivre. On espérait constamment un répit, que la biosphère ne semblait pas disposée à accorder.

Après son panorama historique, Movorin rappela qu'une importante bibliothèque d'histoire, faite de livres en plusieurs langues et

de millions de données accessibles sur fichier, était disponible et ouverte à tous. « Elle se situe à l'arrière des parties communes. À terme, elle fera partie intégrante du mausolée. N'hésitez pas à l'utiliser. » Ensuite, Movorin prenait toujours un temps pour répondre aux questions de l'assemblée. Cette fois, il se contenta d'annoncer en conclusion : « Les amis, je vais vous quitter. » Sa phrase pouvant être anodine, il n'y eut pas de réaction, il corrigea : « Vous quitter pour une longue période, je pars demain sans être certain de revenir. » Cette fois, il y eut un remous dans l'assistance. La projection était restée bloquée sur une capture d'écran du désastre de Berlin. Tourné vers son public, Movorin n'y prêtait pas attention, sa silhouette était gangrenée par la pulvérulence des bâtiments détruits. « Je me rends en Espagne, où se constitue un noyau de volontaires décidés à défendre les démocraties d'Europe, convaincre les gouvernements exténués de ne pas démissionner. » À l'instar des autres, Cynthia et Georg étaient abasourdis, ils s'écriaient « Oh, non ! » ce qui parut lamentable à leur fils. Personne alors ne pouvait imaginer que le noyau de volontaires qu'allait rejoindre Séda Movorin, accoucherait des Armées démocratiques d'Europe qui, mieux que Grace Noex, viendraient à bout de Doline. Certes, ces brigades s'éteindraient au lendemain des Conflits sans avoir pu réaliser le rêve d'une reconstruction démocratique. Pourtant, leur héritage ne serait pas mince. La future fédération, l'Europe ralliée, qui serait un gage de paix pour des générations, était en germe dans leur utopie.

C'est à cet instant que, passant dans le public pour les trouver, Katrine Viognier repéra Georg et Cynthia et vint leur annoncer qu'il avaient un appel personnel de la Christosa. La famille Farann, étonnée, se

dirigea vers le polymod que leur désigna Katrine. C'était un appareil aux performances limitées. Il n'y avait pas d'images, seulement un souffle qui patientait. Lucas avait pris de l'avance pour s'échapper plus vite de l'ambiance insupportable de la conférence. Persuadé d'avoir la Christosa en ligne, confusément hostile à son égard, il fut le premier au micro pour prononcer avec impatience : « Oui ? » Le souffle se fit voix et la voix prononça : « Lucas ? » Il ressentit un frisson d'horreur. La voix était celle d'un jeune garçon défunt. Le timbre qu'aurait le fantôme de Robur.

C'était moins difficile que je le craignais, pour moi en tout cas. Elle était bouleversée. On savait tous les deux qu'on ne se reverrait que ponctuellement, et pas avant très longtemps. Elle a respecté mon choix, elle m'a assuré : « Je comprends que tu veuilles vivre avec ta famille. » Grace n'était pas aussi déçue que je craignais parce qu'elle s'attendait à ma réponse. C'est comme ça, comme si la vie, accidentée par Matria, reprenait son cours. Je veux être avec les miens. Je suis très heureux de l'avoir côtoyée, longtemps, d'avoir pu discuter avec ma mère biologique, d'en savoir plus sur mes origines, qui je suis et pourquoi elle m'a engendré. Je suis heureux de pouvoir me considérer comme le fruit d'une belle histoire d'amour. N'empêche qu'elle m'a laissé à d'autres. Je ne lui en veux pas, je comprends les circonstances, mais ma famille, ce n'est pas elle. C'est tout.

J'avais douze ans, et je n'étais plus un petit enfant, j'enregistrais tout. Mon arrivée nocturne dans la communauté du mausolée, sous la veille solennelle d'une amorce de tour illuminée de l'intérieur,

phosphorescente. L'escorte envoyée par Grace qui me confie à Katrine Viognier. Elle qui me guide jusqu'à vous, me laisse devant votre appartement, en me souhaitant un bon séjour. Maman qui ouvre la porte, papa qui se précipite. Nos retrouvailles. Tout est présent en moi, inaltéré. L'odeur même de la chevelure de maman, son parfum de nuque, de savon et de tabac. Le regard de papa, son embrassade. Mon corps qui s'exalte sous la puissante accolade. Je retrouve à chaque réactivation de ce souvenir, le moment où j'ai réalisé que nous n'étions que nous trois. Il y avait une odeur de cuisine et tu ne viendrais pas partager notre repas. Le regard de papa et maman... Lucas, comment as-tu pu les quitter en affrontant ces regards ? Quel ralliement nécessitait si impérieusement ta présence ? Mes bras sont restés en suspension, pas encore laissés le long du corps, pas retombés de suite, ils te cherchaient, ils te réclamaient, j'avais fait tout ce chemin jusqu'à toi, et mes bras étaient dépossédés. Maman s'est détournée parce que les mots étaient trop durs. Parce qu'il faudrait me dire. Papa est resté seul face à moi, il s'est appuyé contre le mur, il a tourné le visage vers le plafond, paupières fermées. Je me souviens de l'étrangeté de ce mouvement. Puis son regard s'est planté dans le mien. Il m'a dit : « Lucas est parti rejoindre les combattants de la Nouvelle Constantinople. »

I
(2076)

En Europe de l'ouest, les conditions d'existence étaient déjà si homicides que les Conflits, excepté le paroxysme de l'année noire bien sûr, ne firent qu'aggraver les problèmes, sans plus d'effets remarquables. Dix ans après mon arrivée, alors que les guerres dégénéraient partout à la surface du globe, les flèches spectaculaires du mausolée de Mandine étaient terminées, les aménagements intérieurs s'achevaient par le 'serdab', le sanctuaire, le centre caché, la partie la plus précieuse avec ses mosaïques et ses guipures de nacre. Je fis ma part, sagement, scrupuleusement. Étrange abnégation qui vit toute une communauté adhérer à la construction d'un palais dédié à une défunte que nous ne connaissions pas, partager le deuil d'un homme qui n'est même pas resté jusqu'à l'aboutissement de son délire de marbre et de vitrail. Il faut avoir vécu ici pour comprendre. Par exemple, j'ai consacré toute une partie de ma vie à sculpter des volutes de stuc et à les incruster d'émaux. Je ne l'ai jamais regretté. Pas même aujourd'hui, alors que le mausolée est devenu une attraction touristique pour les patients de l'hôpital de Sargonne et que, la communauté ayant disparu, le bâtiment n'est plus entretenu et se desquame lentement, que ce qui n'avait pas été attaqué par la maladie, de sa superbe bibliothèque d'histoire, a été dispersé. Séda était parti avant mon arrivée. Je ne l'ai jamais vu. Je me suis pourtant concentré sur ce travail de fourmi, comme les autres, toute ma jeunesse. J'ai beaucoup appris. Et je crois que cette sorte de retraite spirituelle fut un cadeau. Oui, l'opportunité donnée à quelques privilégiés de rester hors des guerres,

autant que possible, fut un inestimable cadeau. Cela nous a permis, à mes parents et moi, de mâcher sans en crever, la plante amère de l'absence de Lucas. Car mon frère n'est jamais revenu. Un jour, les moines de la Nouvelle Constantinople nous ont annoncé sa mort au combat par un communiqué imbécile et triomphant, saluant son sacrifice. J'ai encore fichés en moi les hurlements de maman. Nous sommes allés sur sa tombe, plantée quelque part au milieu du cimetière de la Pensée, infini jardin de croix blanches aux extrémités soulignées de rouge, où ils rassemblent les corps de leurs héros. Mon frère, un héros ? Il l'était bien avant sa mort, pour moi, pour nous. Vous l'avez transformé en chair corruptible.

Quelques jours après cette triste visite, nous étions tous les quatre (quatre, oui : je dois vous parler de Tsilla), nous étions à pied d'œuvre sur le chantier, plus concentrés que jamais sur la parcelle de tâche qui était la nôtre. Quiconque n'a pas vécu dans la communauté aura du mal à comprendre. Je ne vais pas m'épuiser à tenter de le faire. Croyez-moi, c'est tout.

Les camps d'extermination de Doline avaient été redoutablement efficaces. Muslims néos et tradis y avaient été méthodiquement et indistinctement exécutés par dizaines de milliers, de l'Europe de l'ouest jusqu'aux frontières est de la Russie, et jusqu'en Chine. Dans l'indifférence ? Non, des watcheurs, partout, relayaient les indignations, nos gouvernements atones retrouvaient un peu de lustre dans la condamnation de ces horreurs, mais ces crimes étaient considérés par l'opinion publique — opinion fragmentée, tournée vers ses propres illusions et croyances — avec fatalisme, parce que l'injustice et la mort de

masse étaient le lot commun, parce que la clameur immense des déportés était noyée dans le fracas général des catastrophes. Christosa et ses fidèles étaient peut-être les seuls à s'en soucier particulièrement. En souvenir de Malik ? La question fut maintes fois posée, sans obtenir de réponse satisfaisante. Peut-être que son statut contraint de semi-déesse l'obligeait à une mission de cet ordre. Après tout, n'était-elle pas la sauveuse, la rédemptrice, la Christosa, la Mahdi ? Grace venait de libérer un nouveau camp, dans le nord. Elle avait participé à l'assaut, combattant comme les autres, exposant sa vie au même titre que ses soldats, contre leur avis. Avec le temps, ils avaient renoncé à l'en décourager. Prenant davantage de risques à chaque expédition, elle cherchait les blessures, elle aguichait la mort, la défiait en duel. Son invulnérabilité, ou la chance, lui avaient donné raison, jusque là.

Elle avait d'abord lâché de monstrueux buffalos sur les premières lignes de défense. Ils avaient fait des ravages. Une chimère bien employée vaut une dizaine de combattants. La charge des monstres avaient un effet tétanisant. Les moines-soldats à la croix d'occident sentaient leurs cœurs se dérober à la vue de ces créatures immenses, gueules rouges béantes, courant à longues foulées souples, qui franchissaient les distances en quelques secondes. Le divorce entre Huan-Bayer et Doline était consommé depuis l'incident de Terruel, Hennelier avait définitivement quitté les parages de La Pensée, le Général ne bénéficiait donc pas de ces armes biologiques sophistiquées. Il leur opposait de pauvres robots. Des unités grosses comme des poings, lourdes et tranchantes, en grand nombre.

Un fourmillement assombrit la terre, comme une coulure au pied des murs du camp. La vague grouillante se répandit, avança rapidement à la rencontre des chimères dont la charge accélérât. Les buffalos galopèrent sur cette nappe noire et palpitante. Les petites bêtes de chitine synthétique et de résine crépitaient sous le martèlement des pattes. Dans un premier temps, il ne se passa rien. Grace était presque déçue : toujours la même tactique. Marie-Méthode était à ses côtés, observant la bataille. Son œil artificiel équilibrait parfaitement sa vue. Acheté au labo de Hennelier, il palliait discrètement son infirmité. L'épaisseur anormale de ses paupières recousues était le seul stigmate de sa vieille blessure. « Ils vont encore nous faire le coup... » soupira-t-elle. Grace opina. Là-bas, les serfs, les petits robots, semblables à de gros insectes aux carapaces mates, s'agrippaient aux pattes des chiens géants, s'agglutinaient par centaines, repéraient le cuir découvert pour le taillader cruellement, ils étaient programmés pour peser, espérer ralentir voire arrêter la course d'un assaillant, quel qu'il soit. Quant aux buffalos, chaque génération les rendait plus puissants, plus rapides, plus invincibles ; tandis que chaque année disqualifiait les robots aux montages trop subtils, les voyait plus sensibles aux pannes, plus défectueux, souvent irréparables. La pénurie d'énergie, de matières, d'ingénieurs, avait été le plus sévère ennemi des machines et de l'intelligence artificielle.

Les fauves géants franchirent aisément l'obstacle et abordèrent la muraille de protection. Un mécanisme simple les délesta de leurs faix. Des paquets tombèrent lourdement à la base des murs. Aussitôt, les créatures revinrent à leurs maîtres en traversant dans l'autre sens la marée mouvante et acérée. Certains buffalos battaient en retraite plus

péniblement : la stratégie sommaire des robots fonctionnait parfois. Les drones de Grace, qui veillaient au dessus du terrain, descendaient alors, approchaient à moins d'un mètre, balançaient un courant électromagnétique qui grillait la plupart des petits engins guerriers, et le buffalo débarrassé regagnait son camp. Les bêtes rentraient derrière les lignes. Blessées souvent par les tirs adverses qui n'avaient pas cessé, elles s'accroupissaient, dociles, attendant leurs soigneurs. Quelques semaines de convalescence, impacts et mutilations effacés par l'inoculation de la lymphe Hu-Ba, décidément universelle, employée par tous les corps de santé, les buffalos seraient prêts à se battre encore, ils étaient littéralement increvables. Les explosifs déclenchés, les murs du camp volaient en éclat, soulevés par le souffle. Retombaient en lourde pluie de ferraille et de béton sur le fourmillement des robots. La vague suivante était humaine. Grace et les siens se précipitaient en hurlant contre les défenses et investissaient rapidement les lieux.

Grace se planta rituellement dans l'axe de la grande porte du camp, de façon à être vue la première, quand ses fidèles lançaient aux prisonniers : « Vous venez d'être libérés par la sainte Christosa. Rendez-lui grâces. » Les portes ouvertes vomirent la foule affamée des malheureux. Elle était là, devant eux. Comme d'habitude, ils allaient la remercier en chantant ses louanges, certains se prosterneraient. Comme d'habitude, elle étendrait sur la foule son geste de bénédiction. Elle avait beau s'en défendre, elle était épuisée par la répétition de ces libérations, aussitôt suivies par l'étude d'un autre site, un camp plus loin, plus grand, plus meurtrier. Doline n'était donc pas fatigué ? Comment pouvait-il entretenir une telle rage aussi longtemps ? « Tu sais, disait-elle à Marie

— devenue plus qu'une disciple : une confidente — il m'est arrivé de croire, au début de notre lutte, que je pouvais comprendre sa psychologie. Ce n'est plus vrai. Son acharnement à tuer des innocents me dépasse. Nous sommes tellement entourés de morts que l'idée d'en ajouter un de plus me dégoûte. Pas lui. Il s'en délecte encore. Tu comprends ça, toi ? » Marie ne pouvait l'aider : « Je chercherai à le comprendre après. Quand tout sera fini.

- Quand tout sera fini... fit Grace, rêveuse.

- Ne me dis pas que nous ne le vaincrons pas ! » fit Marie presque sur le ton de la plaisanterie, tant la perspective d'une défaite ressemblait à une farce. Des années de complicité et de batailles communes autorisaient la familiarité du tutoiement, venu par courtes incidences, atermoiements, retours. Elle était la seule, parmi les fidèles du premier cercle, à jouir de ce privilège. Grace soupirait. En général, quand leur conversation arrivait à cette impasse, elle changeait de sujet.

La foule s'approcha, innombrable et chancelante, unanime, nue, décharnée, exaltée et mourante. Grace répéta son geste de bénédiction et de protection. Le cœur serré, elle évitait de s'attarder sur le lointain, derrière les vantaux ouverts, à travers les fumées des locaux incendiés, l'alignement des tertres sous lesquels l'horreur les attendait. Aujourd'hui, elle ne ferait pas d'inspection. Ses lieutenants se chargeraient seuls de la terrible besogne de comptabilité, de rapport, d'observation. Elle avait appris qu'au proche-orient et en Asie, en réaction à l'épuration ethnique menée par Doline, on exterminait des chrétiens dans des camps inspirés des siens. Grace ne pleurait plus depuis longtemps. Une rage inexprimable avait remplacé les pleurs et la foudroyait parfois, dans la

solitude de ses nuits.

Marie se tenait à ses côtés, tout aussi rituellement. Toutes les deux étaient sales, haletantes, glacées par la pantomime des corps tombés sous leurs tirs. Les adversaires étaient de plus en plus souvent des garçons et de plus en plus jeunes. Une jeunesse devenue si rare, si précieuse en ce monde, comment Doline pouvait-il souffrir de la sacrifier aussi facilement ? Cela non plus, Grace ne le comprenait pas. Peut-être voulait-il lui rendre odieuse toute nouvelle victoire ? Elle chancelait, appuya son courage à la présence de Marie, impassible. « Nous étions tous jeunes, autrefois » dit-elle, laissant échapper malgré elle la conclusion de son idée, l'idée qu'elle avait été entourée de jeunesse — la dernière génération, peut-être — que ce monde s'entre-tuait malgré cela. Il aurait suffi aux plus haineux du genre humain d'attendre que la vieillesse solde les comptes. *Nous étions jeunes...* La phrase parut hors de propos à Marie, et quelque peu idiote, d'ailleurs. Elles avaient chargé côte à côte, passé in extremis les mines de thermotoxine qui avait décimé leurs rangs, franchi toutes les deux les contrevallations, le fossé de protection, le mur sapé par les explosifs acheminés à dos de buffalos, bataillé dans l'enceinte, abattu des gardes inexpérimentés. Elle enlevait les camps facilement ces derniers temps. C'était l'effet conjugué des assauts de ses troupes et des Armées démocratiques d'Europe. Doline faiblissait, sa mégalomanie le ruinait. La nouvelle Constantinople présentait des signes de déclin accéléré. Ce serait bientôt fini, comme le prédisait Marie.

Un représentant de l'État lui avait rendu visite. Un homme d'un certain âge, nommé Smaïl Perrin. Un Tradi qui, très jeune, avait conseillé Fadela Meral à la fin de sa présidence, était resté dans les coulisses du

pouvoir pour conseiller Guarino, avait été secrétaire du ministre Potacherova, et avait même croisé Doline, à ses débuts. Revenu à la politique après un détour par les affaires africaines, il était porteur d'un message du gouvernement auto-proclamé. « Nous tentons de reprendre la main sur le territoire, dit-il à Grace. Il y a un nouvel espoir, grâce au soutien des Armées démocratiques. » Voulant conclure l'entretien, il avait osé lâcher les mots pour lesquels il était envoyé : « Allez doucement » Grace n'avait pu cacher sa stupéfaction. « Aller... doucement ?

- Qu'on le veuille ou non, Doline a su organiser les régions qu'il contrôle. Cela permet aux cités qui sont sous son joug d'être administrées. Voyez ?

- Je ne vois pas du tout, non. Où voulez-vous en venir ?

- Nous ne sommes pas prêts. » Grace eut un hoquet de ricanement sinistre. Perrin ne la laissa pas enchaîner par une moquerie bien sentie, il compléta son propos : « Je sais, c'est terrible. Mais nous ne pourrions pas, du jour au lendemain, remplacer l'administration mise sur pied par Doline. Il faudra du temps pour cela. Si nous allons trop vite, nous risquons l'anarchie. » Grace était estomaquée : « Et donc ? On laisse la population se faire exterminer en attendant que vos fonctionnaires soient formés, c'est ça ? Et c'est vous, un tradi, qu'on envoie défendre une position aussi intenable ?

- Madame, madame... toute ma famille a disparu à cause de Doline. » Les sarcasmes de Grace s'étranglèrent dans sa gorge. Il planta ses yeux dans les siens. « N'essayez pas d'imaginer le dilemme que j'ai dû résoudre pour parler ainsi. N'essayez même pas ! » Il avait prononcé ces derniers mots en réprimant une colère énorme, qu'elle ressentait de façon extraordinairement tangible, avec la force de propagation d'un choc

électrique. Sonnée, elle fit quelques pas incertains, sortit de l'ombre pour affronter l'éclat du soleil. Ils s'étaient rencontrés dans l'enceinte d'un ancien palais de justice désaffecté et s'étaient jusque là prudemment tenus sous les arches. Perrin l'accompagna. Le ciel écrasait l'espace sous une lumière exténuante, et l'émissaire ne distinguait plus la chevelure de la sainte, de l'éblouissement du jour. « Je n'ai pas pu sauver la famille de Malik. » Elle prit un temps avant de poursuivre, gorge nouée. Perrin n'intervint pas. « J'ai libéré une fois ses parents, d'un convoi. Ils ont été repris par les fous de Doline, deux ans plus tard. Je n'ai pas su, je n'ai rien pu faire. Vous savez comment ils les tuent ? » L'émissaire savait. Il ferma pudiquement les paupières. Elle ne voulut pas l'épargner. « Avez-vous déjà vu les fosses où ils les enterrent *vivants*, femmes et enfants, vieillards, hommes, tout ? Quatre mètres de large. Vous savez pourquoi ? C'est la largeur du passage des pelleteuses qui les couvrent de terre et les écrasent pour faire place à la couche suivante. »

Elle avança au milieu des spectres. Combien de fois avait-elle croisé ces regards éperdus, métamorphosés par la tragédie ? Un jour, Robur lui avait raconté un rêve, venu à lui pendant son séjour dans la matrice de Prima. Des enfants le toisaient avec des yeux noirs, luisant comme des galets roulés par le torrent. Pupilles d'obsidienne, blancs des yeux gagnés par un éclat de lave froide. Les voici, songeait-elle, malade d'angoisse, voici les voyageurs éternels aux regards de pierre et d'eau. Perrin s'était fermé, il était toujours en colère « Vous n'imaginez pas... » essayait-il, puis sa phrase mourut au seuil de ses lèvres. « J'irai aussi vite que je pourrai, conclut-elle, et ne vous avisez pas de m'en empêcher. »

II (2076)

Doline était un quadragénaire, à présent. Gras, fébrile, mauvais. Inquiet qu'on attente à sa personne, il avait emménagé dans un abri anti-atomique construit en Suisse à l'époque de l'équilibre de la terreur car, disait un adage au milieu du XXe siècle, « la neutralité ne protège pas de la radioactivité ». Souvent critiqués pour le coût de leur entretien, ces modèles avaient connu des périodes de désaffection pour recouvrer un certain lustre au moment des attaques terroristes. Les vastes ensembles publics avaient été réinvestis, reconditionnés et avaient finalement trouvé une utilité lors de l'effondrement. Celui de Doline était un ancien abri public, un de ces complexes immenses conçus pour accueillir une ville entière, loué aux autorités sous la condition qu'il accueille les civils en cas de conflit nucléaire (les relations entre Doline et la Confédération s'étaient apaisées, depuis le lointain épisode de Terruel. Doline avait besoin de son pays, inchangé et stable, la Suisse souffrait la présence de Doline, riche et puissant). Un siècle après la création des abris, tout fonctionnait encore. Les portes blindées de plusieurs dizaines de tonnes rassuraient Doline. Il les avait fait équiper de joints hermétiques neufs, pour se protéger des attaques bactériologiques ou du 'giril', le nom devenu commun de la thermotoxine.

Un cauchemar le réveillait parfois, il étouffait, le sang cognait dans ses veines. Affolé, égaré, froidi de sueur, il lui fallait un temps avant de reconnaître les lieux. Sa chambre était exceptionnellement vaste. Elle englobait plusieurs pièces du souterrain dont on avait abattu les cloisons à

grands frais, pour obtenir cette grande salle luxueuse, haute de plafond et large, aux teintes chaudes, éclairée la journée par une imitation de lumière solaire, blanche et dense. Malgré tout, ses cauchemars lui rappelaient les milliers de tonnes de roches qui le surplombaient, ajoutaient leur masse inébranlable aux couches de béton et d'acier, au dessus de sa tête. L'asphyxie ne le surprenait jamais en cours de journée ; elle l'envahissait insidieusement le soir, pesait davantage sur sa poitrine au fil des minutes jusqu'à l'empoisonner quand il se préparait à dormir. Écartée d'abord avec des somnifères, atténuée par la douceur des lampes à plasma, la peur resurgissait plus tard, inéluctable, traversait la barrière chimique pour le dresser sur le lit, pris de tremblements, cherchant l'air, se griffant la gorge, écartelant la bouche pour avaler une goulée d'air. Les ténèbres de la caverne se mélangeaient à l'oxygène, le transformaient en pâte que sa mâchoire happait en vain. Il suffoquait, lançait un hurlement libérateur. On accourait, on activait le contact derrière la porte blindée, on appelait « Général ? Général ? » Doline allumait la chambre, jetait des regards effarés autour de lui, se reprenait, appuyait sur l'appareil pour tranquilliser les veilleurs, leur dire sèchement de retourner se coucher et d'ailleurs, quelle heure était-il ? La nuit venait à peine de commencer. Une interminable traversée nocturne l'attendait. Il reprenait un somnifère — léger, car il craignait qu'on profite d'un sommeil trop profond pour venir l'assassiner. Une heure plus tard, sa respiration se bloquait, lui faisait craindre la mort, l'arrachait au sommeil pour le ramener à ses peurs. Il se débattait à nouveau avec l'air lent et huileux, retenant des cris de frayeur. Certaines nuits, poussé au bout de sa résistance nerveuse, il renonçait, arpentait la pièce, s'immobilisait devant le grand crucifix

ramené de sa chapelle, en son palais, celui qui dominait l'académie. « Au fond, qu'est-ce que tu es pour moi ? » songeait-il en examinant la souffrance sur le visage du crucifié.

Il avait remplacé le portrait de son père par le sien, une représentation tout aussi monumentale, à l'ancienne, en chef de guerre, debout, une main montrant le ciel, l'autre abaissée, posée sur son ouvrage : *Nouvelle Constantinople*. Il avait la trentaine éclatante, alors. Le peintre avait magnifié ses traits, accentué sa carrure. C'était lui en mieux que lui. Il s'en dégageait une vérité intérieure, magnétique, un charisme dont le spectacle le reconfortait. Très réussi. Les larmes lui montaient aux yeux. Que n'avait-il pas accompli ! comme le monde lui serait reconnaissant, un jour ! Si l'insomnie persistait, Doline s'installait devant son polymod et étudiait ses cartes. Sur l'écran, la surface colorée des pays était semée de carrés rouges et de cercles noirs. Les carrés pour les villes sous son contrôle, les cercles pour les camps. Si le nombre des cercles avait diminué à cause de cette chienne de Noex, si quelques carrés avaient disparu sous les assauts de ces irresponsables des Armées démocratiques, des centaines de villes inféodées maillaient les territoires. « Quelle puissance ! » se rengorgeait-il, en caressant son gros ventre. Puis il touchait son petit sexe en soupirant. Il lui arrivait de s'agenouiller devant le grand crucifix et de prier, en espérant le moment où la fatigue l'emporterait, où le lit l'accueillerait comme une grâce. L'heure avançait imperceptiblement. Là-haut, invisibles, l'aube pointerait, ou bien un typhon ravagerait la surface, et il n'en saurait rien.

Pendant ses veilles, dans le silence absolu de son bunker, il croyait percevoir les murmures de sa garde, malgré l'épaisseur du blindage. Il

déclenchait l'interphone pour s'exclamer : « Qu'est-ce que vous étiez en train de raconter ? » Après un temps, une voix ensommeillée lui répondait : « Général ? Je peux quelque chose pour vous ? » Doline ne le formulait jamais, y compris en son for intérieur : ces hommes lui faisaient peur. Il changeait souvent les effectifs de sa protection rapprochée, en variait les combinaisons pour éviter les complicités, les ententes. Ses conseillers valsaient de la même manière, poussés à la démission sur une faute imaginaire ou pour une idée exprimée avec trop d'aplomb. Comme celui-là, qui avait suggéré que ce qui restait de musulmans en occident était anecdotique. « Il n'en resterait qu'un... » avait grondé Doline, et il avait renvoyé le présomptueux imbécile. Ou cet autre, qui avait produit un rapport tout à fait inconvenant. *Nous concluons*, écrivait imp(r)udemment l'auteur, *que les camps aujourd'hui, condamnent plus d'opposants et de chrétiens réfractaires à la Nouvelle Constantinople, que de musulmans. Nous conseillons donc leur fermeture.* Viré ! Envoyé sur le front en Tchétchénie ou en Chine, pour qu'il constate un peu si le généralissime fantasmait l'ampleur de la domination islamiste dans certaines régions.

Parfois encore, gagné par une sombre mélancolie, Doline se soumettait maladivement à l'examen du bracelet. Il le sortait de son tiroir et, après en avoir minutieusement nettoyé l'intérieur, le verrouillait autour de son poignet. L'analyseur émettait sans faillir lumière blanche et signal sonore habituels, et le libérait. Il le reposait, méditait un moment avant de le ranger. Pourquoi éprouvait-il le besoin de répéter le test ? Pour vérifier que tout fonctionnait encore, c'était ce dont il était persuadé. Il s'interdisait de penser que, dès que le signal confirmait son appartenance à l'occident, le quittait une sourde angoisse, née au moment où le bracelet s'était

refermé sur lui. L'inquiétude enflait délicieusement pendant les quelques secondes de la vérification pour s'évanouir avec le verdict, et c'était comme si elle n'avait jamais existé, comme s'il n'avait jamais été remué par la sensualité de la peur. Ses camps n'étaient plus équipés d'analyseurs depuis des années. Trop chers, défectueux, impossibles à appliquer sur des populations entières. Il avait renoncé à cette approche scientifique, dont il n'ignorait pas, en plus, qu'elle était spécieuse. De la même façon, le rêve caressé un temps d'une ethnie chrétienne pure s'était évaporé. Il n'y tenait fermement que dans les discours, pour maintenir le niveau de haine requis, exciter ses troupes. Doline n'aurait pas su retracer le cheminement et la ligne de partage, le moment précis où il avait consenti l'abandon de ce qui avait été une priorité. Quelque chose d'irrésolu dans sa démarche, la mort d'Hennelier, la rupture avec la firme Huan-Bayer. La montée en puissance de Grace Noex. Oui. Celle dont les gènes avaient été présentés comme le sommet de l'évolution chrétienne, l'Eve d'une nouvelle race, était sa plus farouche adversaire. Cette coïncidence l'avait écœuré et ébranlé ses convictions. Le reste n'avait été que le délitement consécutif à cette première fêlure. À ce bilan il s'étonnait car, selon lui, sa vie aurait dû être — et n'aurait dû être *que* — le produit de ses propres décisions. Ce n'était pas le cas, il ne pouvait lutter contre tous et contre la pente contraire des événements. Constat amer qu'il écartait avec humeur.

« Général, je vous avertis que je ne commanderai pas une exécution de plus. » Guénelon ? Fidèle moine-soldat. Tu désertes ? Non, avait dit Guénelon, mais je vous demande d'accepter ma démission. Traître, déserteur ! Il le quittait, lui aussi. Les souvenirs se mêlaient. Sa femme le quittait. Ils étaient tous morts. Guénelon, il l'avait fait abattre

devant lui, pour l'exemple, ici-même. Attends... l'avait-il fait ? Vraiment ? Ici ? En se mettant à quatre pattes comme ça, avec une lampe posée sur le sol, lumière rasante, on devinait une tache plus sombre sur le grand tapis à motif floral, si moelleux sous les pieds nus, devant la chapelle. Ça ne partait pas. Doline avait pleuré. Il avait empoigné le corps de son ami en gémissant Pourquoi toi, et Guénelon, le traître, avait glissé une sentence définitive, un mot d'auteur. « Le plus drôle, c'est que j'ai oublié sa putain de phrase ! » cria Doline. Sa voix vibra dans la nuit vide. Il ouvrit les yeux. Il s'était assoupi, à quoi rêvait-il ? Il étouffait. La lueur des lampes à plasma, à côté de son lit, censée le rassurer quand il s'éveillait ainsi brutalement, dansait sur les parois, arrangeait des ombres rompues de bleu sur son portrait. Il avait l'air d'un grand con, là-dessus. Retrouver le peintre et lui demander des comptes. Cette nuit n'en finirait jamais. Avait-il empoigné Guénelon sur son dernier souffle ? Non. Son goût pour la théâtralité lui avait fait fantasmer cette scène. Guénelon avait-il dit quelque chose, en vérité ? Il n'était plus sûr. Voyons, s'il avait, dans un rôle ultime, énoncé un mot historique, de ces phrases qui doivent marquer les esprits, il s'en souviendrait, tout de même ! Non, Guénelon était un homme de combat ; sûrement pas un phraseur. « Tuez-le ! » Les gardes qui encadraient Guénelon cillèrent. Ils n'étaient pas sûrs... Doline s'irritait à revivre ce moment, quand il avait dû répéter son ordre. Il n'avait pas l'habitude. « Tuez-le, ici, devant moi ! » Il n'osait pas soutenir le regard de Guénelon, s'épargna cette épreuve. Le garde, à droite de Guénelon, dégaina, l'autre appuya sur ses épaules pour l'obliger à s'agenouiller, le canon de l'arme vint se coller à la nuque du condamné. Le soldat hésitait encore. On ne sait jamais, devait-il se dire, un contre-ordre... Mais le

visage déterminé de Doline acheva de le convaincre et le coup partit. « Il n'a pas pu parler, suis-je bête, la balle l'a tué avant. » Doline revivait l'instant, c'est avant que le soldat n'exécute la sentence, que son fidèle lieutenant avait murmuré. Évidemment. Suis-je bête... Il n'avait rien entendu. Voilà. L'autre avait ruminé dans sa barbe, c'était son travers, ça l'avait toujours agacé. « Guénelon, vous disiez ? » il le houspillait souvent, dans les réunions, pour l'obliger à répéter ce qu'il avait marmonné. Dommage. Non, tant pis. Qu'importe ! Quant à sa chère femme. Quelle trahison ! Suicidée. On l'avait découverte pendue dans sa chambre, sa chambre à elle. Pendue. Le grand secret que personne ne connaissait. Tous ceux qui savaient avaient disparu. C'était dans la grande maison familiale, au Centre, avant qu'il n'investisse l'abri anti-atomique. Il avait organisé des funérailles exceptionnelles, ordonné des prières dans toute la communauté, les couvents, les villes. Qu'on partage son chagrin, son immense peine ! Elle l'aimait, il l'avait déçue. Il avait déçu Guénelon. Pourquoi les gens s'acharnaient-ils à l'aimer pour ensuite le détester et le lui reprocher, lui qui ne demandait rien ? Parfois — prenait-il plaisir à se l'exprimer — il blessait volontairement ceux qui l'aimaient, pour les punir de leur adoration. C'était plus fort que lui. Il avait violé sa femme plusieurs fois, pour qu'elle le déteste ; il avait humilié ses lieutenants, dans le même but. Il voulait les pousser à bout pour tester leur soi-disant amour. Vous m'aimez vraiment ? Prouvez-le en m'aimant plus encore malgré ce que vous savez de moi. C'était délectable et ignoble. Le mal qu'il avait fait ainsi ! Qui l'aimait vraiment, après cela ? Quant à ses enfants, que dire ? L'aîné avait l'âge qu'il avait à la mort de son père. Préparait-il un faux accident, lui aussi ? Au fait, était-il certain, lui-même,

d'être pour quelque chose dans la fin du vieux De Holine ? Tout le monde se plaisait à le croire, en tout cas. Lui ne savait plus. C'était loin, tout ça. Il devrait faire une déclaration pour clamer son innocence. Non ? Ils me croiront, si je leur dis... Ou bien, me défendre d'un parricide aujourd'hui, tellement longtemps après les événements, éveillera les soupçons ? On cherchera à savoir, les tenants du complot se rengorgeront, Voyez, nous avons raison. Et moi... Pour la première fois, surgit d'un coup devant lui, avec la dureté non négociable d'un mur de briques, la question de son avenir. Elle ne s'était jamais posée. Jamais. L'avenir de ses enfants, l'avenir de son empire, l'avenir de la *Nouvelle Constantinople*, oui, mais le sien ? Un frisson d'horreur le gagna. Son avenir consistait à mourir. Les promesses d'immortalité d'Hennelier... Tout l'argent dépensé en vain. Le traître, qui s'était bien arrangé pour mourir, avant d'avoir établi le protocole par lequel... Et le refus de Huan de lui vendre les procédés mis au point pour ce crétin de Ramès. Et lui, bien obligé de se contenter d'ersatz et de drogues suspectes, de méthodes douloureuses et peu convaincantes. Il avait arrêté, persuadé qu'on cherchait ainsi à l'empoisonner. Est-ce qu'on n'était pas en train de songer à sa mort ? Le monde était-il peuplé de fous ? On voulait abréger son histoire, alors qu'il travaillait pour la postérité, lui. Tiens... Non... la trace de sang n'était pas si évidente, même sous la lampe, même au ras du sol, comme ça, joue aplatie sur le tapis... pas sûr, pas sûr... Et puis il se souvint : J'ai envoyé mes hommes l'exécuter. Dehors. En plein air. Par gentillesse. J'ai assisté à l'exécution par le canal vidéo. Bien sûr, bien sûr, suis-je bête décidément : je n'autorise personne à entrer ici avec une arme. Mon cerveau engourdi par les somnifères, le mélange des rêves, des peurs et des désirs. Je me

souviens. Ils l'ont fait mettre à genoux, ils ont posé l'arme sur son crâne et puis... Là, il a parlé, avant de tomber. Mais pas de son sur la vidéo, je n'ai rien entendu. Qu'est-ce qu'il avait dit ? Je n'étais pas là pour lui faire répéter. Quelle ironie ! Guénelon a dû ruminer sa dernière sortie et, pas de chance, ses mots se perdent dans le néant. On ne m'a rien rapporté. Je n'ai rien demandé non plus. Je m'en fiche. Sûrement une insulte, de toute façon.

Il s'endormait enfin, assommé de fatigue, les pensées en vrac, tassées de force dans le sac mou de sa conscience. Au matin, personne n'oserait le réveiller, on attendrait derrière la porte blindée que Doline veuille bien faire signe. C'était pour tous un répit bienvenu, quelques heures gagnées sur l'angoisse des journées. Avec un peu de chance, Doline se lèverait de bonne humeur. On mettait à profit la grasse matinée du Général pour maquiller les cartes du Réseau, rétablir les cercles et les carrés qui disparaissaient partout, de plus en plus rapidement.

III (2076)

Pamilla Ark parvint enfin au seuil de la vallée. C'était dans le sud du pays, en altitude, les contreforts d'un socle hercynien soulevé au paléozoïque, plusieurs vallées contaminées par les radiations. Comme ailleurs, faute d'alternative, l'essentiel des populations était demeuré sur place malgré les injonctions des autorités, pour voir son nombre rapidement diminué par une variété de cancers étonnants. Ensuite, les plus jeunes avaient fui, laissant des cimetières où reposaient les avortons monstrueux de leur progéniture, et une nature en reconquête sur les vestiges humains. Pamilla marchait sans crainte, un compteur Geiger sous les yeux. Les niveaux étaient capricieux, d'un endroit à l'autre. Dix mètres sur la gauche et le sol était sain, un pas devant elle et la courbe s'affolait, l'écran prenait une sale couleur verte, il ne fallait pas traîner. Hors l'appareil, rien ne trahissait le poison des rayonnements. Tout ce qui devait mourir, faune et flore, avait succombé en quelques jours lors de l'accident. Des décennies d'entêtement avaient permis à la nature de se reconstituer et même, de resplendir. Un connaisseur pouvait, au plus, remarquer des arbustes aux ramures dérégées. Pamilla descendit une pente herbue pour pénétrer dans une forêt touffue et humide. Son garde du corps l'attendait devant, bien visible dans une clairière. Elle avait préféré l'option humaine aux services d'un robot infatigable. Cette expédition était particulière, il fallait un esprit humain, capable d'improviser. On ne disposait plus d'intelligence artificielle fiable et capable de relever un tel défi. Muneco était un colosse, un sportif, elle

l'avait choisi pour ça ; il était puissant, il savait se battre, il allait vite, surtout pour dépasser une surface contaminée. De loin, elle l'avait vu sprinter avant de s'immobiliser. Il patientait sur une zone nette, sac posé, gourde en main. Il força son caractère taiseux pour annoncer : « On approche de Bagères. » Le compteur de Pamilla crépita méchamment et elle accéléra pour le rejoindre. Arrivée près de lui, l'appareil se tut soudainement ; l'imbrication aléatoire des sols sains et malades était toujours une source d'étonnement. Muneco lui proposa d'en profiter pour faire une halte. Ils s'assirent sur un tronc renversé. « On ne devrait pas tarder de les rencontrer » souffla Pamilla, sans provoquer la moindre réaction chez son compagnon. Il donnait l'impression de trouver tout ça parfaitement normal. Bon sang ! tout de même...

« Ça ne vous inquiète pas ? C'est une première, vous savez...

- On verra bien », énonça-t-il avec un poids tangible d'indifférence. Découragée, elle sortit de son sac de la viande séchée, dont elle tendit un morceau à Muneco qui s'en empara sans cérémonie. Ils mangeaient lentement, profitant du spectacle de la forêt ruisselante de vie, autour d'eux. « Je comprends pourquoi Hennelier a choisi cet endroit. C'est magnifique. » Son visage se crispa. Évoquer Hennelier n'était pas la meilleure chose à faire avec lui.

Avant de travailler comme elle pour HuBa, ex Huan-Bayer, Muneco avait été au service du professeur Hennelier, trop vieux pour diriger des recherches, mais encore précieux pour la firme. Hennelier l'avait embauché personnellement comme homme à tout faire. Muneco avait alors été approché discrètement par HuBa, qui voulait détourner sa loyauté et sa discrétion à leur profit et, pour cela, ajoutait une prime à la

paye versée par Hennelier. On pouvait avoir besoin des connaissances du professeur, de son expérience, et on soupçonnait toujours la mafia ou Doline de projeter un enlèvement, pour bénéficier de renseignements sur le facteur G, le génome de Grace, ou les immortels, ou toute autre cible d'espionnage industriel. Le jeune colosse avait remplacé le chauffeur du savant. Il le promenait en monocoque dans les villes, le soir. Parmi ses nombreuses manies, il y avait ce goût pour les virées nocturnes dans des coins dangereux, où sa stature de gorille en faisait un bon garde du corps. Parfois, Hennelier s'offrait les services d'une prostituée. Il avait demandé à Muneco de les sélectionner pour lui, ce qu'il avait refusé. « J'aimais pas ça » avait-il expliqué à la police. Alors, le vieux faisait son choix derrière les vitres fumées du véhicule. Ensuite, il négociait avant de les embarquer. Il leur montrait une cage grouillante de frugs, qu'il avait en quantité et en variété, signes d'une situation plus qu'aisée. Un très bon client, manifestement. Ça suffisait pour les attirer. Muneco les amenait chez Hennelier. Le vieux refermait la porte en le remerciant : « Je lui donnerai de l'argent pour rentrer. Je ne vous dérange plus. À demain. » Et il congédiait son garde du corps, qui allait se coucher dans une petite annexe mitoyenne. « Vous deviez rester avec lui » lui avait-on reproché. « Pas quand il se tapait une pute » avait répliqué Muneco, impassible. « C'était tranquille, comme boulot, non ? » avait glissé l'enquêteur. Muneco n'avait pu le nier : « Sa protection, c'était la routine. En fait, personne ne s'intéressait plus à lui. Alors j'avais tendance à relâcher la vigilance, c'est vrai » dut-il admettre. Il y eut plusieurs fois, il ne savait plus, quatre, cinq ? la dernière ne se passa pas comme prévu. Habituellement, il rentrait chez Hennelier au matin, préparait un petit

déjeuner pour eux. Le professeur descendait alors, ponctuel, et la journée commençait. « Et vous n'aviez jamais rien entendu, jamais eu des soupçons ?

- La maison du professeur est immense, sa chambre est insonorisée, loin des pièces de vie. Je l'avais d'ailleurs déconseillée pour la sécurité, j'avais suggéré un petit appartement, mais le vieux... le professeur y tenait, alors... »

Ce matin-là, Hennelier n'était pas descendu. Muneco n'avait pas patienté longtemps. Inquiet, il s'était aventuré dans les parties privées qui lui étaient interdites, appelant en vain. La porte de la chambre était fermée de l'intérieur. Il frappa, appela, pas de réponse. Muneco se souvint que la chambre était parfaitement isolée phoniquement. Il avait un passe, à n'utiliser qu'en cas d'urgence. La porte ouvrait sur un vestibule. À peine entré, il entendit une plainte. Il avança dans la chambre. Elle était éclairée. Personne. Les gémissements venaient d'une pièce contiguë dont il ignorait l'existence : elle était cachée derrière un panneau marqueté. Il le fit glisser et s'enfonça dans la pénombre. Fit de cette façon ses premiers pas dans l'enfer. Hennelier gisait sur le sol, terrassé par une attaque. Il était nu, visage blanc, aspergé de sang. En tombant, il avait éparpillé des scalpels, des scies, des couteaux de chirurgie, rutilant dans la faible lumière que donnait une imitation de brasero. Il y avait des grenouilles à drogue un peu partout, de toutes les couleurs. Muneco était sonné. Contre un mur, sur une sorte d'autel sacrificiel, estrade carrelée de noir, une croix exposait crûment le corps supplicié de la pauvre fille de la veille. Enfin le supposait-il, parce qu'elle était méconnaissable. Hennelier l'avait crucifiée par des clous enfoncés au niveau des genoux et des coudes, le reste du corps était

percé, brûlé, écrasé, malaxé, coupé, pincé par une gamme d'outils spécialisés. Elle devina l'irruption de l'homme entre ses paupières enflées, comprit qu'on venait la sauver, ses sanglots redoublèrent. Le jeune homme passa les pires minutes de sa vie à tenter d'ôter les clous, avant de renoncer : la moindre tentative arrachait des hurlements à l'infortunée. Parmi les frugs qui déambulaient, Muneco en choisit une bleue, dont il connaissait le pouvoir anesthésiant, à petites doses. Il la présenta sous le regard de la fille, qui eut à peine la force d'opiner. Il l'approcha des lèvres, elle sortit une langue gonflée entre ses dents brisées et lécha la peau de l'animal modifié. Aussitôt, sa respiration se fit plus calme, plus régulière, elle s'assoupit tout en restant consciente. En attendant les secours appelés immédiatement, il réussit à plier doucement la base de la croix, à la coucher sur le sol pour soulager un minimum la traction sur les membres de la fille. Elle survécut.

C'est ainsi qu'on découvrit les activités secrètes du professeur Paul Hennelier. La pièce cachée était munie d'un système de rinçage sophistiqué. Il y avait aussi une trappe. Les corps basculés par là tombaient dans un local fermé. La nuit, le vieux faisait tracter le cadavre par un robot, tandis qu'un autre préparait un trou, dans le parc, loin des regards. Les enquêteurs creusèrent à l'endroit docilement indiqué par les robots déconditionnés. Dans les fosses, ils découvrirent trente-trois corps, dont certains démembrés. On retrouva l'ancien chauffeur, qui avoua avoir largement participé aux crimes du savant, ici et dans l'appartement précédent. Dans ce dernier, le chauffeur désigna la cave, sous la dalle de laquelle étaient soigneusement rangés vingt-et-un cadavres. Du beau travail. Comme l'errance de Paul Hennelier avait duré des années, dans le

pays et hors des frontières selon un parcours impossible à reconstituer, il y avait fort à parier que ses agissements criminels n'avaient pas commencé avec ses seuls domiciles connus. Combien de jeunes femmes avait-il torturées et tuées dans l'indifférence générale ?

« Je ne l'ai jamais porté dans mon cœur, Hennelier, vous savez. Il m'a fait virer du labo où je faisais du très bon travail.

- Ah ouais ? Y'a des gens, comme ça... » Ark se tourna vers Munc, amusée par son détachement ostensible. Elle oscillait avec lui entre l'agacement et la complicité. Ils avaient passé des semaines ensemble, voyagé par toutes sortes de moyens pour, finalement, entamer une randonnée à l'ancienne, à pieds et lourdement chargés, et explorer ce désert végétal. Muneco n'avait pas dû prononcer plus de trois phrases par jour depuis leur départ. La réticence manifeste de son acolyte à dialoguer lui pesait parfois. Est-ce parce qu'ils étaient prêts du but ? elle avait envie de parler.

« Vous l'avez côtoyé, vous avez vécu avec, mangé avec. Vous n'avez rien deviné ?

- Non.

- Bon. Je suppose que c'est normal. Une de mes tantes est une surveillante de camps pour Doline. Dans l'intimité, c'est la personne la plus gentille que je connaisse. Ce sont peut-être les temps actuels qui veulent ça. Ce dédoublement. Hennelier construisait une œuvre et détruisait des vies. » Elle ajouta, après un temps : « J'essaye d'éviter de faire du mal aux autres, et vous ? » Munc se contenta de hausser les épaules. Pamilla n'insista pas. Elle repensa à Emmelian Vast, son jeune collègue. Lui, avait élevé sa duplicité au rang de vertu. « Je garde toujours plusieurs jeux de cartes

dans les manches, c'est ma nature, je suis comme ça, lui avait-il déclaré un jour. C'est comme ça que je survis et qu'on survit tous. » Il avait sans doute raison. Elle affrontait avec courage ses propres arrangements. « Vous croyez qu'on peut être purs, qu'on peut être entiers ? » murmura-t-elle, sans attendre de réponse de la part de Muneco. Il n'en fit pas, ne haussa pas les épaules, il semblait réfléchir. Elle songea que les temps étaient trop incertains pour permettre que surgisse la pureté. Il faut des enjeux clairs pour engendrer des psychologies saines. Et elle doutait que ce fût jamais arrivé dans l'Histoire. Au fait, qu'était devenu Vast ? Il travaillait pour Modkine, disait-on. Il devait s'arranger avec sa conscience. Lui surtout. Parce que, elle, ne travaillait pas pour un monstre responsable de centaines de milliers de morts. HuBa, ce n'était pas glorieux, certes, mais l'entreprise faisait vivre des gens, maintenait une activité dans plusieurs pays. En cette période, c'était plus que nécessaire : c'était louable. Elle observa Muneco à la dérobée, sa tranquille assurance. Était-elle la seule à s'inquiéter de reprendre la trace des recherches personnelles menées par Hennelier, d'exploiter un travail contre la volonté de son auteur, aussi monstrueux fut-il ? Hennelier avait caché à tous un programme singulier. Le pillage de ses données personnelles, opéré sans remords par Huan-Bayer, avait mis en évidence les actes ultimes du professeur, quand il avait été poussé à la retraite. Il avait mené sa propre culture, avait fabriqué plusieurs générations d'épigones de Zoandre et avait, année après année, libérés les individus produits, ici, dans le plus grand secret. « Je crois que ça arrange tout le monde qu'Hennelier ait été un salaud. On peut s'approprier son travail sans rendre des comptes. » C'est cela qui la questionnait, depuis le début. Elle se persuadait que son

implication, à elle, était motivée par sa curiosité. Muneco mâchait en savourant le décor. À quoi pensait-il ? Il fallait qu'elle compose avec ce caractère taiseux, cette nature opaque. Elle ne pouvait deviner que Munc songeait à ces foutus watcheurs qui le harcelaient depuis la mort du professeur. La théorie officielle ne leur convenait pas. Ils soupçonnaient une liquidation en règle, la suppression d'un scientifique dont le savoir était gênant pour la firme. Les conditions de sa mort, la révélation de ses perversités, laissaient un goût bizarre. Munc avait dû affronter des interrogatoires de journalistes, plus retors que ceux de la police. Il en avait découragé un, à l'occasion, bien comme il faut. Un qui s'était aventuré jusque chez lui pour le faire parler. Ça s'était mal passé. La vidéo tournait sur le Réseau de l'Internationale des watcheurs : le jeune colosse alpaguant le reporter par le col, le secouant violemment, comme un pantin décollé du sol. L'effet désopilant des appareils embarqués du gars, qui se déginguent, tressautent, s'éparpillent autour de lui comme les rouages d'une vieille mécanique qui explose. Ça avait un certain succès.

« C'est humide, c'est frais. Préservé... » s'émerveillait la scientifique. Vallées, forêts, neige en hiver, été assoupli, faune abondante... L'endroit était un paroxysme d'exception dans le spectacle du vivant ; on pouvait aussi le considérer comme le signe le plus patent d'un changement global. Car la situation avait cessé d'empirer. Il aurait été prématuré de se réjouir mais, depuis deux ans, les graphiques concordaient : on assistait à un léger recul du réchauffement planétaire. C'était encore peu perceptible au quotidien, ce n'était qu'une timide stabilisation, mais des observateurs remarquaient un ralentissement de la progression des végétations allogènes dans les zones tempérées, un retour

de certaines espèces, et des extrêmes météorologiques moins marqués. Il avait fallu quarante ans depuis le pic d'aggravation, une grave crise énergétique et l'effondrement de la société marchande. Si la tendance se confirmait, la planète entrerait en convalescence avant la fin du siècle. Dans le contexte, cependant, peu d'humains en avaient conscience. Et même, on pouvait parier que les plus jeunes, s'étant adaptés au désordre général, verraient cet éventuel regain comme un problème supplémentaire.

Ils reprirent la marche. Les traces d'une ancienne présence humaine se firent plus manifestes : des restes de route, révélés là où un orage avait emporté le couvert végétal ; des pans de murs, soulevés, ébranlés par des racines ; des blocs de béton rongés par la mousse, portant des structures de fer coupées à ras. Ce dernier détail inspira une observation à Pamilla : « Le site est visité, nous ne sommes pas les premiers. Le fer a sûrement été récupéré par des Changeurs. » C'était une corporation née avec les pénuries. Des groupes nomades organisés en tribus qui parcouraient les pays, traversaient les frontières, exploraient les zones les plus dangereuses à la recherche de matériaux devenus rares. Bientôt, des bâtiments plus conséquents apparurent, maigres parois aux cimes grignotées par l'érosion, entre les fûts des arbres. Ils abordaient une ville-épave, engloutie sous la végétation. « C'est là. J'espère que les Changeurs ne les ont pas fait fuir. » Les compteurs alertaient sur le niveau élevé des radiations. « On prend des risques » dit Muneco. « Tant qu'on ne boit pas l'eau d'ici, qu'on ne mange pas le gibier ou les fruits...

- Et qu'on évite de respirer... plaisanta le colosse.

- De respirer *la poussière* qu'on soulève. Nous ne soulevons pas de

poussière, Munc, tout est détrempe ici. » Muneco encourageait les autres à l'appeler ainsi, par son nom abrégé, Munc. « Cela dit, ajouta la scientifique, nous ne devons pas nous at... » un bruissement l'interrompit. Ils se figèrent, attentifs. « Ils sont là » chuchota Pamilla. Ses pulsations cardiaques emplissaient l'espace. Ils attendirent ainsi longuement, silence seulement perturbé par les appels irrités des compteurs, à l'unisson. « Il faut avancer » finit par dire Muneco. Pamilla acquiesça et ils cherchèrent plus loin des passages moins contaminés. « Tout explorer va prendre du temps. C'était une ville de bonne taille.

- Vous m'aviez prévenu. J'ai signé. On restera le temps qu'il faut.

- Hennelier savait ce qu'il faisait. Ça décourage les hommes, ces endroits.

- Et eux ?

- La radio-activité ne commence à les gêner qu'à des niveaux mortels, instantanément mortels je veux dire, à la plupart des créatures vivantes. Ils sont hyper-résistants. » Ils accéléraient, au rythme des signaux de plus en plus rapides émis par les appareils. Pamilla se tut, gardant son souffle pour marcher. Ils renoncèrent à traverser une zone très polluée, un détour les entraîna entre deux rangées de bâtiments, sur un macadam étrangement conservé. Les compteurs étaient à nouveau silencieux. Ils s'arrêtèrent. « C'est entretenu ici, constata la scientifique. » Elle souriait, heureuse et tendue à la fois. « Il y a quelqu'un ? » hurla-t-elle. Son compagnon la considéra, stupéfait, à deux doigts du fou-rire. « Ils possèdent un langage, expliqua Pamilla. Je suis sûre qu'ils comprennent.

- Ma foi, vous avez l'air de croire en ce que vous dites. » conclut Munc, fataliste.

IV
(2077)

Vu depuis l'espace, l'ouragan ressemblait à une jatte pleine de crème fouettée, moelleuse et blanche. Vu du sol, c'était une houle noire, fantastique et hurlante, qui martelait les verticales et raclait les horizontales. Paris était plongé dans l'obscurité en plein jour. L'alimentation était interrompue. On prenait patience, que faire d'autre ? Même à l'intérieur de la forteresse présidentielle, on pouvait percevoir les mugissements du vent contre la muraille. Grace et la Présidente s'étaient installées dans une salle tapissée de tableaux de toutes époques. Elles avaient commencé une partie d'échecs sous la lumière d'une lampe à plasma dont les ondulations bleutées miroitaient sur les portraits réalistes, les paysages miniaturistes, les monogrammes et les surfaces abstraites. Elles étaient seules. La rencontre officielle était terminée, les communiqués avaient été transmis aux watcheurs de la planète, Grace devait attendre la fin de l'ouragan pour repartir. Ici, des générateurs palliaient la déficience du réseau électrique ; autour, la ville était retournée aux ténèbres primitives. La Présidente pouvait prendre une heure pour cultiver l'amitié qui la liait à la sainte combattante. Amitié née malgré les préventions de la Présidente pour la figure inquiétante de cette femme vénérée. Un gourou inquiétant, rien de plus, concluaient certains, une combattante pour la liberté, protestaient d'autres. Ses états de service plaidaient pour elle et puis, au cours de la conversation, il était apparu à la Présidente un paramètre qui avait échappé à ses conseillers : Grace Noex était perplexe quant à sa nature divine. Elle n'encourageait personne à

l'adorer. Si, en public, elle avait accepté d'être source d'un sentiment religieux, dans l'intimité, elle rechignait à assumer le rôle de messie.

« Nouville libérée, quel est votre prochain objectif, Christosa ?

- Nous avons dit la frontière italienne.

- J'ai senti une hésitation. Vous pensez à autre chose.

- Nous n'irions pas si vite sans l'aide des Armées démocratiques. Elles ont bouleversé l'échiquier depuis qu'elles sont apparues. Vous savez que SEDA Movorin, est mort ?

- Je sais. Alors, dites-moi, ce nouvel objectif ?

- Si on s'y met tous, présidente, on peut en finir. » La présidente cilla. Elle resta concentrée sur son jeu et ne prononça pas un mot avant d'avoir déplacé son fou. « En finir... Je vous écoute.

- L'abri anti-atomique...

- L'Europe s'arrête au lac Léman, Christosa.

- Mais vous n'aurez pas à intervenir ! La Suisse ne demande qu'à se débarrasser d'un compatriote aussi gênant.

- ... et bien utile, parfois. Ils sont ambigus, à son sujet.

- Nous allons nous en occuper, moi et les AddE. Vos prédécesseurs l'avaient fait pour l'affaire de Terruel : contactez les suisses, préparez seulement le terrain avec vos services secrets.

- Mes services secrets ? Ils sont nuls. Je n'ai aucun moyen. Vous n' imaginez pas notre isolement.. » Grace désigna les murs épais qui les protégeaient : « J'en ai une petite idée. » La présidente se renversa dans son fauteuil, portant un regard amical à son interlocutrice. Elles étaient différentes, d'âge, de peau, de parcours, de caractère. Ce n'était que leur deuxième rencontre en présence et elles s'appréciaient sincèrement.

« Doline va tomber tout seul, ce ne sera plus très long.

- J'ai déjà entendu ça. Je suis trop pressée, paraît-il.

- Je n'ai rien dit de tel ! » La présidente se reprit : « Pardonnez-moi, je me sens aussi impuissante que ces petits rois de France qui ne régnaient plus que sur une portion de territoire. Je ne sais pas s'ils se faisaient des illusions sur la portée de leur pouvoir. Moi, je n'en ai aucun. » Elle prononça pour elle : « Comment en est-on arrivé là ? » Grace se voulut conciliante : « Aidez-nous comme vous pourrez, selon vos moyens.

- En finir... fit rêveusement la présidente. L'histoire est interminable, selon moi. Pas cyclique : interminable. Une ligne infinie jetée à travers l'espace-temps depuis un point indiscernable et qui n'aboutit nulle part. Je sais quels conseillers ont pu vous faire croire que je voulais ménager Doline. Ils craignent l'anarchie, les Perrin et consorts. Ils la craignent plus que moi et ils n'ont pas foncièrement tort. Je ne suis pas d'accord avec eux, je pense qu'il faut renverser Doline au plus tôt, cependant... il faut admettre qu'on ne peut pas tout attendre de l'intelligence d'un peuple, brusquement libéré de ses entraves. Nous connaissons ses élucubrations, ses caprices. »

Un silence gêné s'installa, les deux femmes méditaient sur ces notions qu'il était bien difficile de démêler. La présidente était la plus accoutumée aux longs monologues, c'est elle, tout naturellement, qui rompit le silence : « Un auteur ancien avait écrit 'Souvent, la foule trahit le peuple'. Comment savoir ce qu'est la première, relativement au second ? Et, dans nos démocraties, les élus étaient censés représenter le peuple. Pas la foule, toujours suspecte de bas instincts. Je n'ai pas été élue, vous le savez.

- Je le sais », dit tristement Grace à celle qui avait bénéficié de diverses démissions et s'était retrouvée à la tête d'un gouvernement non-élu, à la

faveur des circonstances. « Mais vous avez promis des élections démocratiques.

- ... Sans cette promesse, je n'aurais pas le soutien des AddE. Je le ferai. Pas par calcul, mais parce que je crois sincèrement que la démocratie représentative est le moins mauvais des systèmes. Cela ne m'empêche pas de penser que ce sont de tels régimes qui nous ont conduits où nous en sommes. Faire confiance à l'intelligence du peuple est aussi naïf que de faire confiance à celle des élus. Chez l'un comme chez les autres, il y a trop peu d'esprits soucieux du bien commun. La grande majorité œuvre pour son plaisir immédiat ou sa survie, c'est selon, sans se soucier du long terme. L'effondrement vient de cette irresponsabilité. Cette irresponsabilité a été accouchée par la démocratie. » Elle surprit l'expression embarrassée de Grace, et ajouta : « Rassurez-vous, en d'autres temps, je serais une démocrate sans nuances.

- J'ai du mal à vous croire, présidente. » La présidente s'esclaffa : « Croyez-moi, Christosa, croyez-moi ! Parce que je pense que peuple et élus s'équilibrent... » Elles se souriaient. Grace reprit avec plus de gravité : « Une autre forme de démocratie est en train de naître.

- Tiens donc ? Une autre forme ?

- Vous parliez de votre isolement. Vous êtes seule à Paris. Renoncez à gouverner un pays qui a éclaté ! c'est fichu. Faites de cette ancienne capitale une Cité-Etat avec gouvernance collective, c'est le modèle qui se répand. C'est l'avenir, cela.

- Une régression.

- L'avenir, madame, je vous assure. Provisoirement, au moins. Il sera temps de reconstruire un pays, une Europe, des Nations Réunies. Il faut

d'abord consolider le peu que les communautés ont su sauvegarder.

- Là, vous rejoignez le discours de mes 'entraves' comme j'appelle Perrin et les autres. Ils disent que Doline a su préserver une administration, et que...

- Je sais ce qu'ils prétendent. Ils confondent une mainmise terroriste, qui va implorer inéluctablement, avec une organisation pérenne, conçue par les citoyens. » Grace fit sonner durement son cavalier sur le damier. La présidente revint au jeu. Son visage pensif changea d'expression, comme sous l'effet d'une illumination : « Ils ont un point commun. Perrin et Doline. Ils ont écrit des fictions. Je vous l'apprends, hein ? Perrin pour une chaîne du Réseau, et Doline a écrit des romans, dans sa jeunesse. Il ne s'en vante pas. C'est affligeant, vous liriez ça... » Elle choisit de reculer sa reine, la positionna de façon assez incongrue. « Ah » fit Grace, décontenancée. « Je suis une joueuse médiocre... » s'excusa la présidente. Grace l'invita à rejouer. La Présidente calcula la conjonction de la reine, du fou et du cavalier de Grace. Conclut qu'elle serait en échec au coup suivant. « Allez-y, je vous en prie, ça ne fait rien, dit-elle. Donc, nos amis sont des littérateurs. Les littérateurs sont dangereux. Ils ont l'habitude que le monde se plie à leurs caprices. Quand ils ont le pouvoir, ils ne supportent pas que la réalité se rebiffe. Ils la tordent au besoin, ils finissent par devenir autoritaires. L'autoritarisme est l'inclination naturelle des auteurs. » Grace fit glisser un fou. « Échec et mat. » La présidente reconnut sa défaite et salua son adversaire. Dehors, le sifflement de l'ouragan reprenait de plus belle. « Ça m'angoisse » fit la Présidente. « Venez » Elle empoigna la lampe et s'enfonça dans la pénombre pour s'arrêter devant un tableau. Grace la rejoignit. C'était un portrait ancien.

Un jeune homme barbu fixait de ses yeux gris clairs le spectateur. « Ce regard... » fit Grace. La présidente acquiesça. « Les musées ont été saccagés, les bibliothèques abandonnées. Lors de l'effondrement et des émeutes de subsistance, mes prédécesseurs ont fait mettre les œuvres et les livres à l'abri, dans des souterrains, à plusieurs endroits dans le pays. C'est la procédure. Je veux dire : il y avait encore un service public national efficient, à l'époque, conscient de son rôle. Les administrations ont fait le nécessaire sans attendre l'avis des gouvernements fascistes qui avaient été élus. Leur grande peur était l'autodafé, plus que les pillages sporadiques et inorganisés. Quelques livres sont répartis dans nos réserves, des tableaux sont ici, sur les murs de la forteresse. Pour notre agrément. Quantité infime, en comparaison du volume total. L'essentiel a été sauvé. L'importance de la littérature, de l'art pour nos aïeux... On a du mal à imaginer tant de passions, aujourd'hui. Pour saisir, il faut s'attarder sur certains de ces tableaux. Tenez, celui-ci. Début de siècle...

- Un monochrome, chuchota Grace devant la surface blanche que la présidente éclairait à présent.

- Pas exactement. » Elle approcha la vibration aqueuse de la lampe. « Voyez, il y a une sorte de léger relief. C'est peint. Ou plutôt, c'est écrit.

- En blanc sur blanc ? s'étonna Grace, moqueuse.

- En blanc sur blanc. Ce sont des chiffres. L'artiste qui a fait celui-là a peint des centaines de tableaux similaires, tous couverts de nombres qui se succèdent, comme ça. Minutieusement. Il a fait ça toute sa vie, vous réalisez ? » Comme Grace était sans voix, la présidente s'amusa : « Ah, c'était une autre époque, hein ? » Puis, gravement, faisant jouer le halo à la surface pour mieux en révéler les aspérités et les épaisseurs : « Toute

une vie consacrée à son œuvre, et rien d'autre. Quelle société permettait un tel luxe ? » Grace évoqua ses parents et sa sœur, tous les trois musiciens. « Ma sœur jouait admirablement du violoncelle. C'était poignant. Je peux dire que je sais ce qu'était la gratuité de l'art, ce qu'il nous apporte... » La présidente choisit de se taire pudiquement. Elles passèrent à un paysage qui ne leur inspira aucun commentaire, puis à un autre, une forêt dominée par une montagne, dans le fond. C'était joliment réalisé. La lumière de la lampe homogénéisait les couleurs, plaquait un bleu uniforme sur toutes les nuances voulues par le peintre. « Il vient d'un musée dans le sud du pays. On m'a montré les catalogues informatisés, ça dépasse l'imagination. Des millions d'œuvres et d'objets. Sans exagérer : des millions. Livres, tableaux, sculptures, estampes, dessins, pièces archéologiques... Tout ça enterré, caché, invisible. Un héritage encombrant, si on n'en fait rien. J'aime bien certaines peintures, comme le portrait, là, mais une telle débauche de conservation... Il y avait un projet derrière cela que nous nous expliquons mal aujourd'hui. Cependant, pour en revenir à notre discussion, cela m'oriente vers... » Elle s'éloigna, retourna vers les fauteuils, entraînant Grace dans son mouvement. Elle poursuivit, tout en replaçant les pièces sur l'échiquier : « Voyons. Un trésor intellectuel et artistique, disséminé dans tout le pays. Dans tout le pays, Christosa, vous entendez ? On ne peut pas nier cette histoire, ce socle. Des dizaines de siècles d'histoire commune, des milliers d'années dont ces reliques témoignent. Comment pourrait-on négliger un tel legs ? Notre vieux pays n'est pas aussi fragmenté qu'on le croit, il n'est pas un désert ponctué de grosses villes. C'est une nation. Les pays autour de nous aussi. Le patrimoine pourrait aider à rassembler les citoyens autour d'une

histoire commune. Votre utopie de Cités-États est séduisante, mais le mouvement que vous voyez est un accident de l'histoire, si l'on considère le panorama avec plus de hauteur. Un simple accident dû aux circonstances dramatiques actuelles. » Les pièces étaient prêtes pour une nouvelle partie. La Présidente semblait les avoir oubliées, elle s'exaltait : « Un jour, l'océan se retirera. Un jour, les champs fleuriront. Un jour, nous entendrons à nouveau les rires des enfants dans les cours d'école. Et l'art, je vous le parie, nous aidera à refaire de cette terre dévastée, un pays. »

Le lendemain, la tornade s'était éteinte. Les dégâts étaient importants et le bilan humain, certainement, serait lourd. La Présidente s'apprêtait à visiter les sites les plus touchés. Notamment une réserve d'hydrogène qui avait explosé en périphérie. Grace l'accompagnerait et puis, en fin de journée, son dirigeable étant prêt, elle quitterait l'ancienne capitale pour rejoindre la Perle. Elles vérifiaient le détail de leur trajet, dans une galerie du bunker où différentes équipes travaillaient dans des bureaux ouverts, remarquablement équipés. Le Réseau fonctionnait à nouveau, les infos de la veille déferlaient sur les écrans. Il y eut soudain une exclamation unanime, jaillie de plusieurs bureaux. Les deux femmes se tournèrent vers l'équipe la plus proche. Une scène stupéfiante leur avait arraché ce cri de stupeur général. Un secrétaire se retourna vers la présidente pour l'informer : « Toute une ville volatilisée, d'un coup, entièrement. » Les fonctionnaires se désignaient l'écran, incrédules. La présidente était face à l'écran. Les réactions fusaient : « C'est filmé d'un dirigeable ? », « Quelle ville, ils ne disent pas ? », « Des effake, bien réalisés ? » mais le watcher qui avait diffusé l'info était réputé pour son

éthique, « Du nucléaire ? », il n'y avait pas de champignon atomique, « Du giril ? » ça n'y ressemblait pas.

Grace ne put s'empêcher de scruter les images par dessus les épaules. Quinze secondes passaient en boucle. Un bandeau sous la vidéo précisait la mégapole, aux confins de la Russie, Oulan-Oude, une voix effarée, énervée, accompagnait la vision d'une ville qui s'évaporait littéralement, en silence, comme du sable fin dispersé par un souffle de lumière, aveuglant. On n'entendait que les cris du watcher saturant le micro, il y avait un flash et, au milieu de cet éclair, les immeubles s'évanouissaient sans bruit. La question revint, car le spectacle était hallucinant : « Un effake ? » La présidente souffla : « Non » et se retira, bouleversée. Grace, intriguée, quitta la répétition fascinante des images et la rejoignit. La présidente avait la bouche entrouverte, incapable du moindre mot. Quand elle put s'exprimer, sa parole était hachée par une sorte d'essoufflement : « Je ne suis pas spécialiste, mais je crois savoir ce que c'est. » Elle s'attarda sur une belle photo de paysage urbain, accrochée au mur. « Tout ça..., murmura-t-elle, toujours sous le choc. Elle se reprit : Ce n'est qu'un début. Ils vont s'entre-tuer... » Grace ne comprenait rien, elle avait envie de la prendre par les épaules et de la secouer : « De quoi vous parlez ? » la présidente donna un coup de menton en direction de l'écran, englouti sous l'empressement des spectateurs, avant d'élever un visage défait : « Je crois que c'est une arme américaine, volée. Ni plus ni moins dangereuse que du nucléaire, mais son emploi est significatif. Tout cet arsenal disponible. La corruption. C'était couru. Les grandes puissances en pleine déconfiture, déglinguées par les guerres civiles et la misère. Plus personne pour protéger les silos, les arsenaux, les secrets...

On ne regardait pas de ce côté-là, obsédés par notre survie, et pendant ce temps, les nouvelles mafias... Vous n'êtes pas censée protéger l'humanité, vous, la Christosa ?

- Vous savez ce que c'est, oui ou non ?

- Je pense, d'après les images... Ça ressemble aux effets d'une bombe d'antimatière. »

V
(2077)

« Tu ne m'as jamais dit Je t'aime. » J'étais surpris, je me récriai : « mais, si, bien sûr. » Tsilla me considéra avec l'expression faussement indignée qu'elle avait quand je lui racontais une blague. Elle insista, sans amertume, sans méchanceté — nous étions doux l'un pour l'autre, nous n'avons jamais cherché à nous blesser : « Pas une seule fois en dix ans, je t'assure. Ou alors, quand je te le demandais, tu me rassurais. Tu me répondais 'Oui' ou 'Bien sûr'. Tu ne me l'as jamais déclaré, de toi-même. » J'étais ennuyé, parce que je savais qu'elle avait raison. « J'aurais dû... - Non, c'est moi qui n'aurais pas dû te forcer à me dire ces mots. » C'était triste, ce jour-là. Parce qu'on décidait de se séparer. On se quittait, serrés l'un contre l'autre comme si on ne pouvait pas se désamarrer. Va comprendre. Je croyais que, parce que nous étions complices et heureux, nous étions amoureux. J'ai été amoureux, plus tard. Là, j'ai saisi combien c'était différent de ma relation avec Tsilla. Nous étions bien, ensemble. Sans inquiétude. Et une qualité possible de l'amour, qui ne le définit pas entièrement mais me semble essentielle, c'est l'inquiétude. Après l'achèvement du mausolée, nous avons quitté la communauté pour chercher un appartement à Sargonne, qui s'était libérée seule des moines de Doline — dont il ne restait à vrai dire qu'une petite garnison peu vaillante. La ville étant proche du mausolée de Movorin, y vivre nous permettait de voir souvent sa mère et mes parents, qui restaient dans la communauté, faisaient visiter le site, continuaient de conserver le bâtiment achevé.

Vous auriez vu cette construction du temps de sa splendeur ! Comment étions-nous parvenus, dans une période aussi sombre, à élever ces tours étincelantes, ces foudres inversées qui projetaient leur éclat vers le ciel ? Les flèches se voyaient à des kilomètres. Notamment depuis le haut de Sargonne, dans la vieille ville. Certains soirs d'été, Tsilla et moi montions dans le labyrinthe étrange de la cité close par ses remparts, pour grimper enfin sur les parties les plus préservées et les plus hautes de l'ancienne abbaye qui la domine et assister, de là, à la délicate dilution des lances d'albâtre et de cristal dans les vapeurs du crépuscule. N'importe qui, devant ce spectacle, ne pouvait que ressentir une émotion profonde, un vertige. Et de la reconnaissance. De la reconnaissance envers cette petite humanité qui avait œuvré sans se ménager pour offrir de la beauté aux autres. C'était gracieux, céleste, c'était bouleversant de fragilité. Nous savions que cela disparaîtrait un jour. C'était l'évidence. Une architecture aussi délicate, en ces temps sauvages... Comme déposer une porcelaine au milieu d'un champ de bataille en espérant qu'on l'épargne. Je suppose que c'est pour cette raison que nous avons choisi de retourner sur les hauteurs de la ville, admirer la persistance des flèches dans le jour finissant, leurs arêtes éléphantines, si fines, le triste jour que nous fûmes décidés à prononcer notre séparation.

Nous avons donc vécu dix ans ensemble. La Nouvelle Constantinople s'essouffait, les Armées démocratiques d'Europe emportaient victoire sur victoire, l'État retrouvait ses prérogatives... N'était-il pas légitime de croire qu'enfin, une période de paix s'ouvrait ? Nous n'avions pas appris l'emploi de la première bombe d'antimatière, nous ignorions que toutes les promesses allaient être mises à bas et que le

monde entrainé dans la sinistre période des Conflits. Les Conflits (avec ce 'C' majuscule censé donner à cette longue série de guerres aux enjeux et localisations disparates, homogénéité et singularité), nous ne les distinguons pas de notre situation. C'était loin, pas plus terrible que nos famines ou notre guerre de religions (comment imaginer plus grave que ça ?). Il a fallu qu'on comprenne l'ampleur des massacres perpétrés par Modkine et Wong, qu'on fasse le bilan des villes entières anéanties par le giril, l'antimatière, l'atome, les bombes dites climatiques, ou à neutrons, des armées atrocement décimées par les super-colles, pour saisir qu'il se produisait un changement d'échelle inédit. Des mégapoles d'Asie étaient rayées de la carte, évaporées avec leurs millions d'habitants. Dans le sillage des déséquilibres occasionnés, des déserts s'embrasaient, des nations, pourtant exsangues, trouvaient assez de vitalité pour achever de s'entre-tuer.

« Tu restes sur Sargonne ?

- Non, je préfère partir. Ailleurs, loin de tout ça. » Quelle déclaration ! J'étais sincère, je m'imaginai des lointains, des afriques ou des alaskas, je me voyais affrontant des dangers exotiques et me fixer au bout du monde. Sans doute, les récits de Grace, son long périple solitaire pour me trouver, ses anecdotes foisonnantes sur le quotidien de sa survie, m'avaient influencé. Je rêvais d'une aventure similaire. J'ai pas mal bourlingué en Europe, c'est vrai, pendant les Conflits, avec Tîn-Hinan. Au final, cependant, nous ne sommes jamais allés plus loin que les parages où Matria et Vast m'avaient emporté. J'ignorais qu'après des années, j'allais revenir sur mes pas, me poser à seulement quelques kilomètres de Sargonne pour voir filer les jours, en naufragé, seul et hors du monde.

J'aurais frappé le vieil ermite que je suis aujourd'hui s'il était intervenu pour se gausser du quasi trentenaire plein de certitudes qui brodait si lyriquement sur son désir d'odyssée (quoique l'Odyssée, n'est-ce pas, est le récit d'un retour à la case départ). « Et toi ? » lui dis-je, maussade. Là-bas, le soir soulevait une brume mauve et les tours du mausolée, frappées par le couchant, traçaient des verticales d'ambre et d'or. Elles se fondaient dans la nuit, bientôt.

Tsilla n'était pas touchée par le même sentiment de mélancolie, et cela me blessait un peu. Je trouvais qu'elle faisait facilement le deuil de nos années de vie commune. Elle eut un discours pragmatique que je trouvai déplaisant. « Moi, je vais garder l'appartement. Ma mère me rejoindra. Je ne suis pas faite pour la solitude. Nous intégrerons la communauté des rouges, je pense. » Les 'rouges' étaient ces sargonnis qui tentaient de vivre comme leurs grands-parents, avant l'effondrement. Ils se passaient des films en soirée, se rassemblaient le samedi pour recréer le rituel des courses entre des rayons d'un supermarché reconstitué sur un fond musical de vieille pop, achetaient à prix d'or de vieilles boîtes de conserves authentiques pour les manger en buvant de la bière, tout en échangeant des phrases pleines de « Du coup », « Trop fort... », « T'imagines ? » C'était pathétique. Je suppose que leur choix de vie correspondait alors à ce que désirait plus que tout Tsilla : faire comme si rien ne s'était passé.

Le destin commun du père de Tsilla et de mon frère nous avait rapprochés, elle et moi. Partis rejoindre la Nouvelle Constantinople, ils s'étaient retrouvés dans la même section, engagée sur Nouville. Ils étaient morts ensemble, en frères de combat. On ne saura jamais précisément

dans quelles conditions. La place avait été enlevée par les Armées démocratiques, avec l'appui fidèle de la Christosa en personne. Même si je dois l'envisager, je refuse d'imaginer qu'elle a pu tuer mon frère de ses mains. La coïncidence serait extraordinaire, parce que ce fut une bataille qui impliqua des milliers de combattants sur des mois. Je reviens un peu en arrière : à l'époque où son père les avait quittées, Tsilla et sa mère avaient cherché à intégrer une communauté, elles furent finalement accueillies dans celle du mausolée. Elle n'était plus la petite fille que j'avais rencontrée sur la route de Terruel. C'était une adolescente. Nous avions le même âge. Nos goûts musicaux avaient divergé. Plus exactement, elle avait suivi ce qui se faisait sur le Réseau ; je m'en étais tenu à l'écart. Par choix et aussi par un vague dégoût. J'étais sec intérieurement quand elle est arrivée. J'étais devenu ténébreux, inconstant, j'étais en colère. En colère après Doline, en colère après mes parents, en colère contre Grace, de façon injuste pour ces derniers, victimes des circonstances. À force de gentillesse et d'attentions, Tsilla m'a équilibré. Elle n'en voulait pas à son père, par exemple. Elle revenait aux mots de la Christosa qu'elle n'avait jamais oubliés : *Finissons-en avec le chagrin*, cette idée que nous devrions être rassasiés de peine et cesser d'en réclamer davantage. Qu'il fallait trouver toutes les raisons de l'alléger. « Toi, fils de la Christosa, me disait-elle, parce que je lui avais tout révélé, tu devrais le savoir plus qu'aucun autre. » Elle surestimait les effets de la génétique. Nous ne sommes pas que le fruit de notre hérédité, l'expérience est plus féconde et imaginative, je crois. En tout cas, c'était Tsilla qu'il me fallait à ce moment-là. Moi, que lui ai-je apporté ? Difficile à dire. Un élan, une force ? Nous avons été un couple soudé, trop jeune, incertain, mûri par les

épreuves, très complice. Infertile cependant. J'y voyais une injustice. J'étais l'enfant d'une mutante, sainte et vénérée, qui m'avait, prétendait-elle, conçu seule, et j'étais incapable de surmonter la malédiction de la stérilité qui frappait la plupart d'entre nous.

Je suis donc parti, après un court séjour auprès de Georg et Cynthia. Je leur ai dit au revoir en pensant adieu. Ils m'ont dit adieu, ne se faisaient aucune illusion, eux. Savaient bien qu'ils m'embrassaient pour la dernière fois. Le regard de ma mère ! J'ai repensé à Lucas, au reproche que je lui faisais, mentalement, d'avoir eu la cruauté de s'arracher au regard de ma mère. Je l'ai compris alors un peu mieux. La décision de diriger sa propre vie immunise contre la lâcheté. Nous savons ce que nous devons accomplir. Dès lors, au risque de paraître insensibles, aucun attachement ne peut plus nous retenir.

Ulysse éperdu, j'ai rencontré l'imprévu. Ma Circé et ma Pénélope. Tîn-Hinan. C'était à quelques jours de marche de Mérides, ma première destination. Pourquoi ? Peut-être parce que, dans le pays troublé, les voies qui menaient à cette ville étaient relativement sûres. Doline lâchant prise un peu partout, il y avait des couloirs de circulation sécurisés, empruntés par les pèlerins. Mérides était devenu une des villes saintes des croyants en la Christosa. Néos et Chrétiens y venaient régulièrement la prier, visiter les lieux de sa résurrection. J'étais curieux de découvrir cette religiosité, plutôt cette bigoterie, dont je savais qu'elle agaçait profondément la première intéressée, la Christosa, ma mère biologique elle-même. Elle n'y avait d'ailleurs jamais remis 'le pied' disait-elle en plaisantant. Grace était venue me voir au mausolée. Ceux qui n'étaient pas au courant de nos relations privilégiées se demandaient pourquoi la sainte

prenait la peine de se déplacer pour nous saluer (il faut que j'arrête de digresser). Nous avons discuté du fanatisme qui augmente autour d'elle. « Autour de mes représentations » avait-elle corrigé. Elle m'avouait : « Je ne suis pas complètement innocente. Je sais bénéficier du phénomène, je l'entretiens, bien que je m'en défende. Parce que ça m'aide à supporter les épreuves, la guerre contre Doline, surtout. La foi de tous ces gens m'oblige et j'ai besoin de cette contrainte pour avancer. J'ai fini par admettre que cela me portait, plus que ça ne me pesait. » Quand je réfléchis aux raisons de mon départ, et à cette première étape, Mérives, je réalise à quel point tout ça était lié à l'existence de Grace et aux relations que je tentais de nouer avec ma propre histoire. J'allais à Mérives me confronter au culte qu'on vouait à ma génitrice et, forcément, c'était une manière de tenter de comprendre d'où je venais. Il m'a fallu devenir vieux pour apprécier ces notions. Les mystères qui naissent de nous ! Impensés jusqu'aux révélations tardives. Tout ce savoir, sous-jacent, disponible, qui ne nous est perceptible, hélas, que lorsqu'il ne nous est plus nécessaire...

Je marchais à l'écart du fleuve dont les berges devenaient trop escarpées. J'avais rejoint un chemin mieux balisé, tracé au milieu de la lande sèche qui avait été une campagne verdoyante, disait-on. C'était une voie fréquentée. Il y avait des ruines tellement achevées qu'elles faisaient à peine saillie sur le sol. Certaines avaient été remises en état, les murs remontés, les charpentes mitées remplacées par des tôles et des tuiles. De petites communautés de croyants s'y étaient installées et offraient gîte et couvert aux pèlerins de passage. Sur le chemin, j'étais en agréable compagnie : familles, couples, solitaires comme moi, hommes ou femmes. Ça draguait pas mal. J'ai constaté que, pour nombre de

marcheurs, le pèlerinage était aussi une façon de faire des rencontres. Ça me plaisait, je n'avais pas envie de passer plusieurs nuits d'affilée tout seul, je n'étais pas dans une démarche spirituelle. Pèlerinage ne signifie pas abstinence, je m'en suis vite rendu compte. Pas passé une seule nuit en célibataire ! et : non, je n'ai pas usé de mon statut de *fils de*, pas la peine. Il y avait toujours une fille bien disposée à mon égard. Sauf que les lendemains étaient encombrés d'une gêne entre les partenaires que nous avions été. La marche donnait le change. Rythme différent, les amants d'une nuit prenaient leur distance sur le chemin. Si on se retrouvait à une station ou un autre gîte, on s'évitait du regard. Et puis, un soir : Tîn-Hinan.

La remarquer n'avait rien d'étonnant ; elle n'était pourtant ni particulièrement belle, ni grande. Elle était un condensé d'énergie. Vivante, elle vous rendait vivant, elle était stimulante, tonique, drôle. Son optimisme sans naïveté donnait du courage aux pires dépressifs, son pragmatisme vous dépouillait de tout faux-semblant, vous étiez nu sous son regard affûté, et pas mécontent de l'être. Dès qu'elle entrait quelque part, l'activité des gens se tournait vers elle. Simplement, elle devenait le centre du monde où qu'elle se trouve. L'extraordinaire est qu'elle m'ait remarqué, moi. Moi, anonyme entre les anonymes confinés entre les murs du refuge, attendant la nuit. Tîn-Hinan est entrée dans la salle et dans la lumière. Petite, écrasée par son matériel de watcheuse, elle a d'abord clamé : « J'ai faim ! » en forçant le trait et avec un sourire tellement large qu'elle souleva l'hilarité générale, chacun avait envie immédiatement de fouiller ses réserves pour lui donner quelque chose.

Elle a traversé la salle, enjambé les gens assoupis, scruté les

expressions. Son instinct lui disait, Celui-là, pas la peine ; Celle-là, je vais perdre mon temps ; Cette autre, pas intéressante... et elle s'est planté devant moi. J'étais attablé, je mangeais une broute de bonne qualité, épicée, sucrée, achetée en chemin. On s'est regardé. J'ai poussé ma gamelle vers elle. Elle m'a fait Non d'un mouvement de tête. « Je peux vous interroger ? Je suis watcheuse. J'écris pour ma propre chaîne... Je m'intéresse aux adeptes de la Christosa.

- Vous êtes mal tombée, je ne suis pas un disciple.

- Vous n'allez pas à Mérides ?

- Si. Pour des raisons personnelles, sans lien avec la foi. » J'insistai en poussant à nouveau ma gamelle sous son nez. Elle sourit, haussa les épaules, se pencha au dessus de la mixture pour la renifler, « Pourquoi pas, après tout ». Elle extirpa de son havresac une cuillère, l'essuya. Goûta prudemment. « Alors ?

- Où avez-vous trouvé ça ? Elle est très bonne. » Je souris sans répondre, occupé à manger, moi aussi. « Dites-moi quand même ce que vous pensez de la Christosa, que je ne perde pas mon temps. » Je mâchai ma broute en l'observant, pas pressé de répondre à une question, pour moi, assez complexe. Tîn n'était pas très jolie, mais son sourire, la malice de son regard, ce que je devinais de son corps... Elle était très séduisante. Je crois qu'il m'a fallu deux secondes pour tomber amoureux. C'était fichu, nous étions liés pour la vie, tandis que nous partagions ce rude brouet.

VI
(2077)

L'antimatière, vu de près, c'est beau. L'annihilation des atomes mis en contact, leur annulation réciproque, crée une déflagration électrique blanche qui disperse les objets et les êtres, de toutes natures et de toutes dimensions, qu'il soit vaste ou minuscule. C'est l'énergie libérée, pure, la force de l'univers qui aussitôt comble le vide créé, précipite ses atomes pour densifier ce point critique où la folie des hommes a produit une absence. C'est l'éclair aveuglant qui signe la mort silencieuse et générale de la bombe. Une bombe dont on peut anticiper les effets. Tel volume d'anti-particules libérées exterminie le volume équivalent de particules positives sur un rayon donné. Les ingénieurs vous calculent ça au quart de poil. Et Grace assista à la dévoration instantanée de la moitié de l'abri de Doline. Un paysage entier, emporté, magiquement évaporé. Elle était écœurée, à vrai dire. « On va épargner beaucoup de vies de nos soldats » avait glissé Marie, quand l'emploi de l'antimatière avait été confirmé. Grace avait approuvé, sans parvenir à cacher son amertume. Sur cette opération finale, qui allait clore des années de guerre civile, elle n'avait pas eu son mot à dire. N'était qu'une alliée de petite taille, comparée aux AddE. Les stratèges de l'AddE avait acheté à la mafia américaine une petite charge d'antimatière, pour cette unique opération. Depuis Paris, la Présidente avait finalement suivi les conseils de ses 'entraves' et validé le ralentissement des libérations de camps, et intrigué pour que les villes sous contrôle de la Nouvelle Constantinople se soulèvent elles-mêmes. Autant de structures où s'épuiseraient les

ressources du pseudo État chrétien, autant de fronts que devait supporter Doline et qui altéreraient ses forces.

Les troupes de la Christosa se ruèrent sur le cratère béant, révélé après l'éclair. Ils braillaient en horde d'autrefois, en ruée paillarde du temps des multitudes, presque riant, tirant en l'air, excités par le spectacle délirant d'une montagne taillée franc, en cuvette, comme un flan entamé à la louche. La galerie principale du bunker exposait ses tripes en coupe d'architecte ; les strates supérieures, béton net et acier brillant sur la césure, tertre, roche, humus, herbe à la surface, s'étagaient comme les couches d'un gâteau. Dans les salles où le soleil entrait à présent, quelques moines et nonnes abasourdis, éblouis, lâchaient leurs armes et se rendaient. Peut-on s'affliger d'une victoire facile ? Grace faisait bonne figure : elle encourageait les siens, exprimait le soulagement du chef économe des vies de ses troupes. Marie l'observait. Elle savait quelles couleuvres la sainte avait avalées pour cet avènement. Pourtant : « Je ne te comprends pas, lui avait-elle dit. Seule compte la victoire finale, non ? » Grace avait tiqué : « Trois, quatre mois d'activité pour une dizaine de camps. Tu veux faire le compte des exécutions atroces que ça implique ? Les civils envoyés à la mort dans les villes, contre les garnisons locales, là où des réguliers auraient pu mettre facilement un point final ? tu veux qu'on fasse un bilan ? Je ne comprends pas comment la Présidente peut espérer construire un pays à partir de là. Quel pacte, quelle confiance peut se nouer avec un gouvernement qui a accepté le sacrifice de milliers de ses citoyens pour délivrer le territoire ? Et pour couronner le tout, un accord entre la mafia, les AddE et les responsables suisses pour aller déterrer Doline à coup d'antimatière... On se conduit comme Modkine ou

Wong, maintenant ? On rejoint le camp des barbares ? Regarde-bien cette 'victoire', Marie. C'est la fin d'une espérance. » Elles s'avancèrent, peu soucieuses de se protéger. Il n'y avait que de rares tirs de réplique. Sauf quelques entêtés, les derniers fidèles de Doline avaient dû s'enfoncer plus loin, auprès de leur maître. Un grondement croissant annonçait la vague d'assaut suivante. Les combattants de la Christosa s'écartèrent. Ils furent dépassés par des centaines de petits véhicules blindés. Les soldats des Armées démocratiques d'Europe fonçaient pour être les premiers à investir les tunnels. Marie goûtait elle aussi le fiel de l'amertume. Elle laissa la sainte exprimer son sentiment : « Après tout ce temps... » Grace considéra ses troupes, femmes et hommes figés dans la perplexité après leur élan de joie, soldats désappointés qui comprenaient, eux aussi, qu'on leur volait la victoire, aboutissement de tant d'années de sacrifice. La mort dans l'âme, Grace réussit à composer une expression enthousiaste : « À l'assaut, cria-t-elle. Ne laissez pas dire que vous restiez en retrait, en ce jour de gloire ! » Une ovation accueillit ses mots et la ruée, dérisoire, pathétique, se poursuivit dans le dédale d'un bunker déjà conquis. Grace et Marie suivaient, imitant au mieux un air satisfait. Les deux compagnes de combat remettaient à plus tard les paroles de l'accablement et du doute. Demain, l'une dirait, pensive : « Et maintenant ? » l'autre répondrait avec fièvre : « Il reste que tu es la Christosa. Il y a encore tant de choses à accomplir en ton nom ! » car Marie savait combien Grace Noex avait besoin d'un but dans la vie. Mais demain leur serait-il permis, ces paroles seraient-elles prononcées ? Grace s'immobilisa. Marie se tourna vers elle, intriguée. Elle n'avait pas perçu la détonation, au milieu du vacarme ambiant. Grace pâlit, porta la main à sa gorge. Une giclée épaisse et

écarlate en jaillissait, mal contenue par ses doigts. La Christosa, l'Incarnée, la Ressuscitée, la sainte fille de l'Éternel, la Christ-femme, la Mahdi, s'agenouilla, suffoquant, chercha un appui de sa main libre avant de s'écrouler.

Doline suivait la progression des ennemis sur les écrans. Il ne comprenait toujours pas qui l'attaquait. Avait pensé à Modkine, d'abord, pour qui les alliances n'avaient aucune valeur. La Noex ? Elle n'aurait jamais pu se payer une bombe d'antimatière ; elle n'avait même pas le réseau qui permettait d'y songer. Ce ne pouvait pas être les français... pas sur le territoire suisse. Ces fumiers des soi-disant Armées démocratiques ? Mais avec quel accord, quelles complicités ? Doline avait du mal à assimiler et ordonner l'équation qui se résolvait par la retraite de ses troupes, leur confinement dans les deniers mètres du bunker. Ses ennemis voudraient le prendre vivant. Il leur aurait été plus simple de faire volatiliser toute la montagne et lui avec. Il eut un sanglot effrayé, songea qu'il n'y aurait pas d'annihilation atomique pour lui. Il fallait un corps à livrer aux foules. Il fallait des muscles et des os à mettre en pièces. C'est la personne physique du chef qui rendrait des comptes, pas une administration, pas un souvenir, pas une théorie : sa parole, ses gestes, son odeur, sa présence, sa chair, coupable, pendable, taillable, vulnérable. Il ne leur laisserait pas ce plaisir. Il visualisa son corps démembré, éparpillé. « Vous avez des grenades ? » déclara-t-il abruptement, interrompant les commentaires et appréciations des officiers, penchés avec lui sur les écrans. « Vous, Jaeger, vous avez bien ?... » mais le moine désigné eut un

geste d'impuissance et d'incrédulité, toute arme était prohibée autour du Général, a fortiori des explosifs. Doline eut envie de le gifler. Un autre, exalté, se permit d'intervenir : « Général, rejoignez vos hommes, combattez à leurs côtés. Ils vont reprendre courage en vous voyant. La partie n'est pas perdue. » Impassible, Doline considéra l'impertinent avec une expression où se mêlaient dégoût et mépris. La foi produisait donc ce genre de crétins, et c'est sur eux que son pouvoir était fondé ? Il espéra que la Christosa, du fait de son statut de déesse, était affligée du même type de bigots irrécupérables. Ça lui sembla une punition légitime, à défaut d'être suffisante. « Je rejoins ma chambre » conclut-il d'une voix défaite dans laquelle aucune personne en présence ne reconnut le timbre sec et tonique du fondateur de la Nouvelle Constantinople. Il était temps : il y avait encore quelques galeries praticables où il pouvait circuler pour rejoindre son terrier. Sur le trajet, il était accompagné par les prières entonnées, *Vous éteindrez nos rires, vous abattrez nos rêves, vous fusillerez nos danses... Nous ne fuirons pas*. Il encouragea les hommes croisés à se battre jusqu'au bout. Des renforts arrivaient. Il avait envoyé des serfs, des robots, contre leurs ennemis. Il disposait d'une arme nouvelle, qui ferait la différence quand on pensait que tout était perdu, c'était imminent, il avait donné des ordres dans ce sens, courage, le Seigneur vous regarde, etc. Doline reçut avec modestie les hourras de ses soldats. À l'un d'eux, il emprunta une arme et alla se cloîtrer derrière sa porte blindée. Sans trop y avoir réfléchi, il n'activa pas la puissante imitation de lumière du jour et choisit l'ambiance nocturne. Les lampes à plasma dépouillèrent les ombres, enveloppèrent la pièce d'une atmosphère d'aquarium, douce et morbide. Il trouva cela approprié. Son portrait le

toisait. Il saisit le cadre, le secoua durement avant de renoncer à le décrocher. Il renonça également à s'agenouiller sous le grand crucifix pour prier. C'est cela que je devrais faire, se reprocha-t-il, vaguement incrédule à se découvrir si peu solennel en cette heure. Il soupesa l'arme dans sa main, songea à sa femme. Il fallait du courage. Ou un complet désespoir. Cela, oui, il le ressentait, cela devrait l'aider. Il songea à ses fils. Pas d'empire à se disputer, après sa mort. Il les avait tenus à l'écart, par suspicion. Ce serait peut-être leur chance. On ne pourrait pas leur reprocher les agissements paternels. C'était drôle, ça : ses enfants lui seraient peut-être reconnaissants d'un calcul qu'il n'avait pas fait. Aux historiens du futur de démêler le vrai du plausible. Il ausculta le grand portrait. Il y avait quelque chose de son père dans l'expression, dans la posture, non ? Cette arrogance consternante, cette confiance pitoyable ? C'était le vieux De Holine, ça. Pas lui, pas l'homme qu'il était devenu et dont il avait tout le mérite. Il avait hérité de tares dont il avait su se défaire, à force de volonté. « Je t'ai pas tué, tu sais... J'y suis pour rien. » Sous ses propres traits, le visage de son père s'animait, sa nuque fléchissait, le vieux penché sur lui le rassurait : « Je sais mon petit. C'est ce crétin de pilote. Tu n'as jamais été très habile, pas plus pour me tuer que pour engendrer. Tes fils ? Quelle blague ? Ta femme s'est pendue avant que tu découvres la vérité, ou pour te la cacher définitivement... » Non, il n'était pas dupe : ce n'était pas le fantôme de son père qui lui parlait, c'était lui-même, ses propres soupçons qui le submergeaient. Il s'injuria, Je ne serai donc jamais capable de clarté, fit-il en s'emportant, et cette phrase, exprimée à haute voix, lui parut grotesque. L'utilisation du mode futur, déjà... alors que, derrière la porte blindée, des explosions

assourdies annonçaient la fin imminente. Il se mit à geindre pitoyablement, pleurant sur son sort, sur le mal qu'on lui faisait. Sur l'ingratitude humaine. Les chocs de l'autre côté du blindage le ramenèrent à la gravité du moment. Il parvint à se calmer. *Tant pis, je sais qu'ils seront nombreux, mes élèves, mes disciples, mes suiveurs... J'avais cherché l'immortalité. Je l'ai obtenue, par d'autres moyens. Ramès un jour, malgré tous les efforts des chercheurs, s'étiolera et disparaîtra. Pas moi. J'ai semé ma vérité dans leur cœur et elle est devenue leur vérité. Elle vivra en eux.* Bien sûr, il trembla en approchant le canon de sa tempe, en le positionnant de diverses manières pour ne pas se manquer. Doline ne se manqua pas. Il réussit à se tuer du premier coup. Et son sang en abondance inonda le tapis. Sur sa croix, le Christ s'était détourné, il orientait son visage supplicé vers le ciel de béton. Quand les soldats des Armées démocratiques d'Europe entrèrent enfin, ils déchirèrent l'uniforme de Doline, lui arrachèrent des dents, pillèrent la chambre, pour rapporter des souvenirs. Ils étaient au comble de la joie. La bataille majeure de cette guerre n'avait été ni meurtrière, ni laborieuse. Ils croyaient que tout désormais serait facile. Les démocraties reviendraient. Aucun n'envisageait de se battre pendant encore dix ans, pour n'aboutir qu'à un compromis.

Flot dans la gorge, goût ferreux monté au cerveau, noyade, vue qui se brouille, Grace haletait, étouffait, elle tenta de dire J'étouffé et un gargouillis immonde jaillit de sa bouche à la place des mots, un geyser rubescent par syllabe. Consciente, entourée de panique elle ne paniquait pas, entourée de prières elle calculait ses chances, c'était possible, elle

survivrait, on lui administrait les premiers soins, elle se savait en danger et n'avait pas peur. Une canule adroitement enfilée, reliée à un soufflet, apportait l'air dans ses poumons, l'afflux de sang était dérivé et gouttait sur sa poitrine, s'épanchait sur la civière de fortune. Dans la cohue, parmi les visages affolés au dessus d'elle, elle entrevoyait celui de Marie, elle aurait aimé s'excuser, J'aurais dû faire attention, dis-leur de ne pas avoir peur, je reviens. On la basculait à présent sur un véhicule motorisé, on l'emportait. Elle était toujours consciente quand on l'embarqua dans une ambulance. L'infirmier qui la prit en charge vit qu'elle était sauvée. Il supposa qu'elle avait perdu beaucoup de sang et, à toutes fins utiles, posa contre son bras un sachet rétractable de sérum HuBa, glissa la sonde sous la peau, l'aiguille pénétra dans la veine et la lymphe synthétique et polyvalente issue des recherches de Hennelier, de Vast, testée sur Robur, entra au contact du métabolisme qui en avait permis la conception, des années auparavant.

Pour Prima, ce fut comme un réveil après un long coma.

VII

(2077)

Munc présenta son calcul à Pamilla : « Va falloir rentrer. » La scientifique vérifia : ils frôlaient le seuil critique, en effet. Qu'ils aient élu domicile dans une partie de la ville indemne n'empêchait pas une contamination — indirecte, par l'eau, l'air, la poussière ; et directe, sur un trajet. Ils campaient dans un ancien réservoir-tampon qui régulaient la pression du circuit d'eau, en amont de l'agglomération qu'il alimentait jadis. Les canalisations crevées laissaient fuiter un ruisseau clair, à peu près sain, venu d'un barrage de montagnes, qui leur servait pour se laver et cuisiner, leur permettant de prolonger leur séjour au-delà de la date prévue. Malgré cela, malgré les pilules d'iode, la dose de radiations reçue avait lentement corrodé les défenses de leur organisme. Ils devaient partir au plus tôt et ne plus jamais s'exposer à des rayonnements. C'était le prix ; ils le connaissaient, l'avaient accepté. Idéalement, ils devaient partir demain et quitter leurs voisins. Sensation désagréable d'inachevé. Car ils les voyaient, du matin au soir, debout, en observation. À distance prudente. Qui leur avait appris la méfiance ? La version domestique des almastys tenait plus de la peluche serviable que de la créature autonome. Pamilla connaissait les deux premières générations de Zoandre. C'étaient de petites créatures amicales et douces, joyeuses, malignes. Ceux de Bagières étaient différents. Ils étaient plus grands, massifs, l'air sérieux, s'éloignaient quand elle venait vers eux, ne touchaient pas à la nourriture qu'elle leur avait laissée, pas plus qu'à la verroterie scintillante que, pour tester, Munc avait déposée en offrande sur une pierre qu'ils semblaient

entourer d'une affection particulière. Pamilla était persuadée qu'ils savaient parler et connaissaient le langage des humains, mais ils ne répondaient à aucun appel, aucun signe.

La première rencontre avait eu lieu trois jours après leur arrivée et leur installation dans la friche, Munc s'était installé dehors, au soleil, il se lavait, complètement nu, indifférent au regard approbateur de Pamilla sur son corps athlétique. Elle était assise sur le seuil de leur abri de fortune, savourant le soleil et la nature tout autour, aucun détail de cette 'académie' ne lui échappait. Curieux, songeait-elle, elle n'avait jamais eu envie de lui, la promiscuité obligée de leur campement réduit, aménagé tant bien que mal sur une passerelle de béton encore en état, n'avait pas occasionné la moindre ambiguïté. Sa préférence pour les femmes ne l'empêchait pas de goûter d'autres fruits, s'ils avaient bonne allure. Elle était là, rêveuse, ses notes abandonnées sur les cuisses, regard fixé sur ce corps robuste et appétissant. Comme ça ne le mettait pas mal à l'aise, autant le dire, elle en profitait. « Ça ne te dérange pas ? » lui avait-elle lancé. Il allait répondre ; son geste resta en suspens, arrêté par une vision étonnante. Pamilla suivit la direction du regard du jeune homme. Ils étaient là. Une poignée d'individus, immobiles, à la lisière des ruines, sous le couvert des arbres. Pamilla était estomaquée par leur taille. Aussi grands que des jeunes humains. La brièveté des jambes, la longueur des bras, seules, trahissaient une étrangeté. Leurs visages restaient dans l'ombre de leur capuche. Car ils étaient vêtus de cuir bien ajusté, certainement cousu, et ils portaient des sacs en bandoulière. Le plus grand était adossé à un tronc, nonchalant, à peu de chose près l'attitude d'un fumeur qui s'accorde une pause. Tellement humains... c'était troublant. Les enfants d'Hennelier. Pamilla se

maudissait intérieurement : tout le matériel susceptible d'enregistrer cette image, drone compris, était à l'abri dans le réservoir. Munc n'avait aucun appareil sur lui, évidemment. Tous deux échangeaient de furtifs coups d'œil, incapables de se décider. Munc tendit la main vers sa serviette. Pamilla lui fit un signe de dénégation : Ne bouge plus ! lui intimait son expression paniquée. Ils ignoraient quelle attitude adopter. Munc se sentait vraiment nu, à présent, et gêné de l'être, face à ces humanimaux habillés des chevilles au col. Lentement, très lentement, Pamilla se mit debout. Les almastys ne réagirent pas. Mise en confiance, elle leva une main ouverte, se trouva ridicule, mais après tout, comment les missionnaires d'antan, débarquant sur une côté inconnue, prenaient-ils contact ? Munc, cette fois, empoigna doucement sa serviette et commença à s'essuyer, sans que les observateurs, là-bas, n'en fissent cas. « Bonjour ! » lança Pamilla Ark. Les almastys ne bronchaient toujours pas. « Ils font quoi ? » souffla-t-elle à son compagnon. Elle était myope. Les faces des créatures n'étaient pour elle qu'une tache indistincte. Munc scruta plus soigneusement les expressions sous les capuches. Il fit une moue : « Z'ont l'air aussi couillons que nous. » Pamilla dit « Bon » et elle fit un pas vers eux. Puis un autre. Derrière elle, Munc enfilait rapidement ses fringues à présent, certain que ça ne changerait rien à la situation. Pamilla, enhardie, avançait franchement, tout en parlant : « Nous sommes venus vous saluer. J'ai bien connu votre créateur. Peut-être que vous vous rappelez de lui : Paul Hennelier. Un humain, comme nous. Vous voyez ? Je sais des choses sur vous, je sais votre histoire, je peux vous en parler... » n'importe quoi, pourvu que les mots jaillissent en continu de ses lèvres, comme une sorte de philtre hypnotique, de litanie fascinante. Elle

était à une dizaine de mètres d'eux. Elle devinait leurs visages à présent, terriblement humains, hâlés, ovales, les yeux superbes, en amende, brillants dans l'ombre, l'apparente fixité des expressions démentie par d'infimes contractions de muscles qui disaient une inquiétude, un conflit intime, une indécision. Elle détaillait leur anatomie, soulignée plus que cachée par les habits de cuir, leur bassin étroit, surtout les membres inférieurs tellement étranges, avec cette articulation supplémentaire en dessous du genou. Dans la version domestique, cela permettait aux petits almastys de loisirs de faire des bonds amusants, des pirouettes, des cabrioles désopilantes. Ici, dans ce cadre sauvage, cette aptitude pouvait donner aux grands almastys un talent pour la chasse et, supposait-elle, une certaine force s'ils devaient combattre des humains, leurs seuls et vrais prédateurs. Malgré les précautions prises par Hennelier, la population d'almastys sauvages avait été menacée plusieurs fois. Ils avaient sans doute dû se battre contre les Changeurs, des chercheurs moins scrupuleux qu'elle, des amateurs de trophées en manque de gros gibier. Pamilla Ark réalisa que les guerres et les anéantissements entre humains étaient la chance de cette espèce. Ses déductions l'amenaient alors, sans qu'elle le sache, aux parages des idées du vieux professeur. Le grand almasty réagit enfin. Comme elle s'approchait encore, il se détacha du tronc contre lequel il était pour se redresser, tendre son bras et ouvrir sa main. Une main à trois doigts. Le labo avait jugé cela suffisant et Hennelier avait conservé ce trait pour sa propre version. Pamilla s'arrêta. Elle entendit les pas de Munc, qui la suivait, suspendus de même. L'almasty fit un geste qui montrait le sol puis, calmement, il recula, imité par le reste du groupe, et ils rentrèrent dans l'ombre de la forêt pour disparaître.

Depuis, ceux que le couple de missionnaires considérait comme des autochtones légitimes, les observaient de loin, à peine visibles. Il n'y eut plus aucun contact entre eux. Cependant, Pamilla refusait de considérer l'expédition comme un échec. Elle prétendait au contraire avoir compris beaucoup de choses, indirectement. Le lendemain de leur première et seule rencontre, ils étaient retournés à la lisière du terrain, avec le projet de récupérer des traces, des objets fabriqués par les créatures. Comme ils reprenaient le court trajet de Pamilla, qu'ils franchissaient la ligne imaginaire à partir de laquelle l'almasty lui avait fait signe de s'arrêter, les compteurs s'emballèrent : le sol était fortement irradié à cet endroit. Un niveau rapidement mortel pour une humaine. Munc et Pamilla bondirent, pris de panique, s'éloignèrent en courant comme si un incendie les poursuivait, jusqu'à ce que les appareils répètent qu'ils étaient en terrain neutre. Hors d'haleine, Pamilla exprima pour tous les deux ce qu'il fallait conclure du geste de l'almasty, la veille : « Il voulait me protéger. » Et ce que cette simple information impliquait en termes d'éthique, d'empathie et de connaissances scientifiques, donnait le vertige.

Pavel Modkine faisait un puzzle avec Makya, son almasty personnelle. Elle était douée. Le chef mafieux préférait la compagnie de la chimère au pelage soyeux, ses yeux émeraude profonds et joyeux, à celle de ses courtisans et inféodés. « Il ne lui manque que la parole » disait-il, reprenant l'antienne des propriétaires de chiens, autrefois. Emmelian Vast se retint de révéler qu'avec Hennelier, ils avaient travaillé sur une version apte au langage. Les almastys domestiques comprenaient

un grand nombre de mots. Ils ne pouvaient pas les articuler, et cette incapacité donnait à leurs maîtres l'illusion d'une supériorité. Les créateurs, eux, savaient à quel point l'écart était mince entre les deux intelligences. Vast avait quitté ce champ d'application pour se concentrer sur Prima, que Hennelier lui laissait volontiers. Après la mort du vieux dans les circonstances ignobles que l'on sait, le bruit avait couru que le professeur, en Prométhée moderne, avait imaginé créer une race évoluée d'almastys. Connaissant Hennelier, Vast jugeait que c'était possible. Mais de population de rejetons de Zoandre, nulle trace. Une rumeur de plus. « Doline s'est suicidé. Vous le saviez ? » Vast revenait d'Afrique centrale, après un passage au Qatar, il l'avait appris dans l'avion privé prêté par son employeur. « Ça va être le chaos, en Europe de l'ouest. » Modkine élargit un sourire bizarre. Il s'était fait tailler les dents de devant en pointe, réalisant un vieux fantasme. Makya lui tendait une pièce en indiquant la place qu'elle estimait être la bonne. Modkine s'en saisit, vérifia, la félicita et l'embrassa. « Bravo, ma Ky-Ky » fit-il en insérant la pièce. Vast trouvait ces effusions lamentables. Dire que ce type était capable de pulvériser des villes entières sans sourciller, et regardez-le s'attendrir, songeait-il, il a même un diminutif pour sa bestiole préférée. « Oui, ça va être le chaos, approuva Modkine. La situation était déjà, comment dire, salement compliquée, non ? » il se mit à rire. Il avait un rire angoissant, trop long, excessif, qui mettait mal à l'aise. « Mais je suis d'accord avec vous. Les Armées démocratiques d'Europe... — quel nom, quelle fumisterie ! — n'ont fait qu'aggraver le merdier en voulant rétablir des gouvernements démocratiques à l'ancienne. Personne n'y croit plus ; qui pourrait organiser un vote dans ce skrite ? Leurs élus seront tout aussi

illégitimes que les précédents. Bref. Ils ne sont pas prêts à gouverner sur les ruines des guerres de religion, ces nouveaux gouvernements dont personne ne veut vraiment. Donc...

- Donc ? » s'enquit Vast. Modkine énuméra en dépliant ses doigts : « Doline défait, la Nouvelle Pensée désavouée depuis longtemps et pour longtemps, grâce aux lubies génocidaires du 'Général', mon copain Wong occupé en Chine, les États-Unis toujours dans l'implosion de la 'Total War', le Moyen-Orient ruiné, la Palestine reprise par les Palestiniens, l'Afrique qui aspire les talents, le monde toujours affamé et assoiffé... à votre avis, qui a encore les moyens de maintenir l'ordre et de gérer des pays entiers ? » Il fut secoué d'un rire, qu'il réprimait cette fois, parce que l'éclat précédent avait un peu effrayé Makya. « Savez-vous où en est le parc nucléaire français ? » La question s'adressait à un ignare en la matière, Modkine le savait bien. Vast fit une moue explicite. Modkine se répondit en se répandant : « Il est inutilisable. Déglingué au degré zéro d'efficience. Je sais tout, moi ! Je sais tout, Emmelian Vast, grâce à vous. Les ogives sont bloquées dans leur silo, faute de moyens. Ou clouées au sol sur des tarmacs désertés, ou noyées avec l'équipage d'un sous-marin. Les réseaux de la Présidente, cette salope de négresse, sont transparents et elle n'en sait rien. Je sais tout, moi, et plus qu'elle, sûrement... » *Ah !* fit-il, car il venait d'emboîter une pièce avec celle de Makya. « Qui possède encore assez d'antimatière pour tenir en respect les appétits de Wong ? Qui va s'emparer de toute l'Europe, de l'Atlantique à la Mongolie, à présent, hein ?

- Je crois que vous avez la réponse », susurra Vast mielleusement. Il se dit qu'il devrait un jour travailler pour quelqu'un d'aimable, pour changer.

Modkine ne retint pas son rire cette fois, ses grincements de gorge se succédèrent, interminables. Makya ouvrait de grands yeux inquiets. « Où en sommes-nous de notre super-virus ? » fit soudain le chef mafieux, le visage revenu instantanément à un calme de marbre. Vast était là pour faire son rapport, il ne fut pas déstabilisé : « C'est encourageant. Le test africain a permis de situer des failles du réseau. Il y a encore du chemin. En fait, la question est celle du résultat que vous visez... » D'un regard, Modkine l'interrompit : « Le résultat ? Mais... la suppression totale et instantanée de toute fonction numérique, qu'elle soit quantique ou classique, sur toute la planète, pour ne laisser subsister que mon propre système. Voilà ! Vast, ce que je veux, c'est bien simple : rien de moins que l'Apocalypse. »

On y était. Mérides. Des milliers de pèlerins descendaient en colonnes disciplinées jusqu'au fleuve et allaient, en psalmodiant, s'enfoncer dans l'eau jusqu'à la taille. Les berges avaient été débarrassées des bidonvilles qui l'encombraient. Elles étaient dégagées, à l'exception de petites chapelles construites pour accueillir les prières et les offrandes des voyageurs. Les fanatiques étendaient les bras, penchés au dessus de fumigations âcres pour se purifier avant de s'immerger. La chapelle la plus importante était fondée sur l'emplacement de l'*Amour à Morgue*, où eut lieu le miracle de la résurrection. C'était une grosse bâtisse en adobe recouverte de chaux. D'aspect sommaire, petite, surmontée d'une tour d'où s'élevaient les appels à la prière, elle ne permettait pas de recevoir plus de deux-cents fidèles. Les prières collectives avaient lieu dehors, pour l'essentiel. Sur le point le plus haut de la berge, appuyée à la pile d'un pont

reconstruit grâce à la manne des touristes, une sorte de pagode déployait une terrasse de bois luxueuse, luisante de vernis, agrémentée d'oriflammes multicolores. Un homme s'y tenait assis et déroulait un récit bien huilé de sa rencontre avec la Christosa, avant sa résurrection, quand elle n'était que Grace Noex, innocente de son destin et de sa nature divine. La foule rassemblée buvait ses paroles, les ponctuait de murmures d'assentiment. Tîn le connaissait, elle l'avait interviewé. C'était un enfant du blèche, un nommé Aro. Il faisait payer son histoire, toujours la même, et la racontait avec moult anecdotes émotions et rires savamment placés.

J'essayais de rapprocher ces rituels, cette fois, des mots et paroles de ma mère. J'étais sous le choc. Est-ce que Grace avait conscience de ce fanatisme ? Elle n'était jamais venue ici, n'avait jamais béni ou seulement cautionné ce pèlerinage. Mérides était un des deux lieux saints de la foi en la Christosa, avec La Perle, où ceux qui le désiraient pouvaient la voir et, dans une moindre mesure, avec Mireveil, troisième lieu saint, là où la Christosa avait accepté son destin et commencé son ministère. Souvent, Mérides était la deuxième destination des vrais croyants, ils étaient déjà passés par la communauté de la ferme pour vénérer leur idole de chair et d'os. « Tu n'es pas allée la voir, toi ? » me demanda Tîn. Je me contentai d'un mouvement de tête pour répondre. « Trouvons-nous un coin tranquille », lui dis-je, impatient. Nous étions bousculés par la foule, on s'écoutait mal, j'étais fatigué. J'étais de mauvaise humeur, aussi. Surtout de mauvaise humeur. Ça n'inquiétait pas Tîn-Hinan : « Ça ne va pas ? » me dit-elle en m'enlaçant. Je vis qu'elle enregistrait. « Tu veux pas arrêter ça cinq minutes ?

- Oho... des idées derrière la tête ?

- Je t'en prie. Regarde-les... Tu n'es pas écœurée par ce spectacle ?

- Humm.... Chers parrains, mon amoureux en a assez vu. Qu'en pensez-vous ? Nous venons d'arriver. Avons-nous déjà tout appris de ce lieu, de ces gens ? Méritent-ils notre mépris ?

- Bon. Fais comme tu veux, je vais chercher un coin pour me reposer un moment. On suffoque, ici. » Comme je rebroussai chemin, Tîn lança : « Chers parrains, je vous retrouve ce soir pour l'expérience du bain mystique. En attendant, je laisse la parole aux abonnés du central. » Je perçus les cliquetis qui indiquaient l'arrêt des enregistrements et de son écriture simultanée. « Chéri, attends. » Elle m'appelait *chéri*, parce qu'elle me trouvait un côté vieillot. Charmant, tendre, attentionné, mais/et vieillot. Il y a eu un mouvement de foule. Je me souviens parfaitement de ce moment, parce que j'étais très ennuyé, on se connaissait depuis quelques jours, on avait merveilleusement fait l'amour chaque soir (et un peu dans la journée), on s'entendait bien, et, à cause du spectacle du fanatisme autour de ma mère, à cause de ma déception, je lui faisais la tête, injustement, j'étais de mauvaise humeur pour la première fois, elle ne comprenait pas, me rattrapait pour me consoler, me faire dire ce que je lui reprochais. C'est pourquoi c'est très net dans ma mémoire. Et voici que monte une rumeur qui se répand parmi la foule, une agitation d'abord désordonnée, puis un flot qui s'organise, une fébrilité qui entraîne les gens, tout naturellement, vers la chapelle de la Résurrection. Et puis la sensation éprouvée, l'horrible frisson, quand j'ai entendu : « La Christosa est morte ! »

On s'est regardés, elle et moi, stupéfaits. Je suis sûr que Tîn a pensé alors : « Je suis au cœur de l'événement ! » Elle a aussitôt rebranché

ses appareils, elle m'a pris par le bras, on s'est écartés du flot humain qui s'épaississait, accélérât, risquait de nous emporter. Un peu en retrait, elle écoutait les informations transmises par les autres watcheurs. Elle planta ses yeux dans les miens, muette toujours, faisant un signe de dénégation que je ne décryptais pas. « Elle n'est pas morte » lâcha-t-elle, pour me dire l'essentiel, tandis qu'elle suivait encore des échanges venus de la planète. Submergé par l'émotion, je me retournai vers la foule en exultant : « Elle n'est pas morte ! Arrêtez, elle n'est pas morte ! » Certains dans la foule suspendirent leur course, espérant plus de détails, puis, comme je n'ajoutais rien, que je ne pouvais que répéter ce fragment déraciné : « Elle n'est pas morte », ils baissèrent la tête, me prenant pour un fou, préférant l'autre conte, partagé par le plus grand nombre, et moutonnèrent, rejoignant le troupeau qui dévalait la berge. Enfin, Tîn se déconnecta et put me résumer l'affaire : « Elle a été blessée lors de la prise du bunker de Doline. Elle est soignée, tout va bien. Une balle dans la gorge, apparemment. Par contre, Doline est bien mort, lui. » On s'est retournés vers l'attroupement qui grossissait en contrebas, envahissait la chapelle, débordait sur la rive. Sans le formuler précisément, je crois que nous avons pensé au même instant : la légende vient de s'enrichir d'un nouveau chapitre. Ils vont tous penser que Grace a ressuscité une deuxième fois. Qu'elle est décidément immortelle. Et ils en seront d'autant plus convaincus qu'ils auront l'impression de l'avoir vécu, d'avoir été témoins du miracle. C'est là que nous avons décidé de nous rendre à La Perle et que j'ai tout révélé à Tîn-Hinan de mes origines.

VIII
(2077)

Pamilla entra dans la salle, plongée dans la pénombre. Impression d'immensité, son avalé par les parois, sol souple sous les pieds, parfum de propreté synthétique. Absorbée, engourdie, protégée, une sensation parente des perceptions prénatales. La salle s'illumina et elle se trouva d'un coup dans une pièce clinique, blanchie par un puits de lumière, avec une grande baie vitrée d'où l'on pouvait voir un paysage d'île volcanique. Face à elle, un hologramme impressionnant de précision : Huan dans un lit médicalisé. Le son parfaitement réaliste de la retransmission, quoique légèrement trop amplifié, restituait le souffle épuisé du malade, le moindre froissement de drap et la scansion lancinante des appareils. Une voix suggéra à Pamilla de s'avancer jusqu'à une ligne oscillante bleutée. Quand ses pieds frôlèrent la zone indiquée, l'image fut traversée par un frémissement et Huan sembla découvrir la visiteuse « Oh ? Pamilla... Merci d'être venue.

- C'est un grand honneur, monsieur.

- Vous pouvez encore avancer. Ont-ils prévu un siège pour vous ? » Elle avait observé la pièce avant la transmission et savait déjà : « Non, monsieur. C'est sans importance, je vais rester debout près de vous. » Elle s'approcha, subjuguée par la qualité des détails et la netteté de ce qu'elle voyait. Avant de pénétrer dans la salle, un accompagnateur lui avait fait subir un court entraînement pour maîtriser le décalage de quelques secondes qui perturberait leur dialogue. Hors cet inconvénient, tout était parfaitement crédible. Le son du souffle et le bruit des appareils

augmentèrent avec naturel tandis qu'elle se plantait tout près de son patron. Le vieux visage était légèrement écrasé par l'optique, impression déstabilisante de converser à travers un miroir déformant. « Ils me demandent tous pourquoi j'ai renoncé au programme d'immortalité que nous avons mis au point... Dans mon état, vous insisteriez, vous ?

- Je n'ai pas les moyens de me poser cette question, monsieur. » Huan entama un Oui amusé qui se détériora en toux. Puis, se reprenant : « Je suis trop malade, mon corps rejette les traitements. L'immortalité entretient mais ne soigne pas. La lymphe prolonge pendant des siècles des infirmes. Quand ce ne sont pas de sinistres imbéciles, comme Ramès. Celui-là...

- Monsieur...

- Oui, veuillez me pardonner Pamilla, vous n'avez pas que ça à faire.

- Monsieur, je vous en prie, mon temps vous appartient. Que puis-je pour vous ?

- Serait-ce si surprenant que je veuille seulement bavarder avec ma scientifique préférée ?

- Oh ? J'ignorais ce dernier point, monsieur.

- Oui... Ma préférée. Votre parcours me rappelle le mien. Vous vous dites : ce vieux salaud qui m'a virée de mon labo au profit d'Hennelier... Ne vous récriez pas ! Je sais. Et je ne regrette rien. C'était ma décision, à l'époque.

- Je ne vous reproche rien.

- Ce serait le cas, que ça ne me poserait aucun cas de conscience, soyez-en certaine. Bien. Pamilla, parlez-moi de cette expédition.

- Je ne vous ai pas envoyé de rapport, vous m'aviez dit...

- Je sais, s'impacienta Huan, ce qui accéléra le signal sonore d'un des appareils reliés à son organisme. Je veux que cela reste secret. Je vous demande simplement de me raconter.

- Je les ai retrouvés, monsieur. Ils doivent être plusieurs centaines.

- Parfait, parfait. Ce sacré Hennelier, aha, ha... » Il s'étrangla à nouveau et se mit à tousser. Il se réduisit, sous les yeux de la scientifique, en carcasse souffreteuse, haletante, qui tentait d'aspirer l'air à travers une gorge encombrée de glaires. Une porte, située à des milliers de kilomètres de là, quelque part en orbite autour de la lune, s'ouvrit. Une voix de femme, inquiète, interrogea dans ce que Pamilla estima être un idiome asiatique. Le malade leva une main décharnée et prononça des mots dans la même langue, sur un ton rassurant. La porte se referma tandis qu'il reprenait son souffle. Il revint à sa visiteuse pour, d'un geste, l'inviter à poursuivre. « Ils sont déjà menacés, monsieur. Des Changeurs sont passés par là. Il y aura sûrement des chasseurs qui voudront en faire des trophées.

- Ah.

- Mais ils sont prudents, intelligents. Très intelligents. Nous n'avons pas pu entrer vraiment en contact, ils refusent toute offrande.

- Tant mieux. Je ne sais pas pourquoi Hennelier s'est tellement acharné sur ce projet secret. Je ne comprends pas ce qu'il voulait faire. Il n'a laissé aucun indice. J'ai récupéré ses notes privées, il ne dit rien au sujet de ses almastys sauvages.

- Je ne sais pas non plus, monsieur. Nous n'étions pas très proches.

- Dire que c'était un criminel...

- Il voulait peut-être se racheter » suggéra-t-elle sans conviction. Huan avait monologué les yeux mi-clos, pour contenir sa fatigue. Sur les mots

de Pamilla, il tourna vers elle un regard mélancolique. « Oh... lui comme moi avons dépassé toute possibilité de rédemption, il me semble. Nos crimes sont trop grands. Non, je ne crois pas à une illusion de rachat judéo-chrétien. Au fait, savez-vous que je me suis converti à l'Islam ? L'Islam Néo, je veux dire. Doline m'aurait envoyé dans ses fosses communes... Tout ce qu'a gagné ce fou, c'est d'exciter l'intérêt des agnostiques pour... (il toussa, respira péniblement) cette religion rénovée. De leur côté, les Tradis, paraît-il, ne supportent pas cette... *orientation*. C'est une hérésie à leurs yeux. Vous savez que, dans les camps, les moines de la Pensée confiaient aux Tradis le soin de passer le bulldozer sur les Néos ? Je suppose donc qu'ils nous préparent de jolis pogroms, auxquels les Néos répondront par des exterminations. Inévitablement. C'est étonnant, cette capacité à trouver des raisons de se haïr, entre humains. Ce doit être la contrepartie de la volonté de se distinguer. » Pamilla ne disait rien. Elle trouvait que, pour un agonisant, Huan était sacrément bavard. « Je quitte ce monde sans regrets », ajouta Huan avant de s'apaiser, nuque enfoncée dans son oreiller, yeux fermés, appliqué à contrôler son souffle. L'appareil revenait à son rythme de chronomètre régulier. Pamilla se tenait là, silencieuse, se demandant pourquoi le grand patron l'avait convoquée. Il s'anima, l'objet de la présence de sa 'scientifique préférée' lui revenait : « Madame Ark. Mon état de santé m'a quelque peu éloigné de nos recherches. Je règle surtout des questions de legs. Pour protéger mon entreprise de l'avidité d'un Pavel Modkine, ou de ses semblables. J'ai découvert il y a peu que nous avons vendu Ophidia à une de ses sociétés écrans... Bref. Je ne vous ai pas fait venir pour ça. Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

- Nous... Nous tentons de reconstituer des espèces disparues pendant l'effondrement, ou de rendre plus résistantes celles qui ont été remplacées par des formes allogènes, invasives. Nous pensons qu'il y a un marché pour cela. Des papillons, des abeilles, des lombrics, certaines plantes...

- Accepteriez-vous une autre mission, Pamilla ? Secrète, avec des crédits que je vous accorde personnellement, sécularisés par une fondation ? De façon à ce que cela me survive. Vous auriez toute latitude.

- De quoi s'agit-il ?

- Je suis certain que vous êtes la bonne personne. Ce que vous avez dit sur eux, tout à l'heure, les dangers qui les guettent... Pardon, j'y viens : il s'agirait de protéger les almatys sauvages. » Pamilla ne put cacher sa stupéfaction. Pourquoi est-ce que la lubie de Hennelier devenait soudain tellement importante aux yeux du vieux Huan ? « Monsieur, je vous remercie de votre confiance, mais... puis-je vous demander : pourquoi cet intérêt, dans quel but ?

- Le but... » soupira Huan, déprimé. Sa tristesse saisit Pamilla également, avec une intensité inattendue. « Parmi mes crimes, il y a une inconcevable, une insondable irresponsabilité. Tant qu'il s'agissait de créer des chimères fonctionnelles, ineptes, rentables, des sortes de machines biologiques, je ne me suis inquiété de rien. Et puis Hennelier a créé Prima, Zoandre... Des intelligences. Des êtres pertinents, des créatures sensibles. Je sais, il y a eu les mutés...

- J'y songeais.

- Mon inconséquence, mon crime inexpiable. Ils ont disparu aujourd'hui.

- Il n'y a donc plus de problème », se permit la scientifique, qui voyait dans ce dialogue privilégié une obligation de sincérité. « Il s'est déplacé,

le problème. N'avez-vous pas perçu, au cours de votre vie, que vous passiez par des états de conscience variables ? C'est que nous nous recombinaisons en permanence, nourris de l'expérience qui précède. » Le témoin de l'appareil accéléra brièvement. « L'échec des mutés m'a rendu attentif à ce que pouvait être ma responsabilité vis-à-vis des chimères conscientes. Prima est trop éloignée de nos standards de pensée pour imaginer quelque approche que ce soit. C'est différent avec les almastys.

- Je comprends.

- J'ignore ce que visait Hennelier en créant cette espèce. Mais les almastys sont issus de recherches que j'ai financées, même si Hennelier a dépassé le mandat qui lui était confié. À tort ou à raison, je m'en sens aujourd'hui responsable.

- Monsieur, ces mots me font très plaisir. C'est tout à votre honneur de considérer les choses ainsi. Quand vous m'avez envoyée en expédition à leur recherche, je croyais que vous aviez en tête de vous en débarrasser, après repérage.

- C'était une option. J'y ai songé, c'est vrai. Mon combat intime a été... Je me demande si Dieu voyait certaines de ses créatures comme des erreurs.

- Ça lui est arrivé, si je me souviens de l'épisode du Déluge.

- Oui. Vous avez raison. Seuls les humains L'ont fait douter de Son omniscience, donc de Lui. C'est assez ironique. Créateur médiocre, ce Dieu, comparé à nous, vous ne trouvez pas ?

- Nous n'avons pas la même approche, je suppose.

- Il reste que j'aimerais que les almastys survivent à l'inéluctable disparition de mon entreprise. Vous comprenez ? Qu'on leur laisse une chance de prospérer.

- C'était sans doute la vision d'Hennelier, à terme.
- Sans doute, oui. Alors, Pamilla Ark, acceptez-vous cette charge ? Cela sous-entend que vous devrez abandonner vos recherches actuelles. Je veux que vous vous consacriez entièrement à cette nouvelle mission.
- C'est... un renoncement douloureux que vous me demandez.
- Prenez un peu de temps pour réfléchir. Pas trop, s'il vous plaît. Mes pensées s'amenuisent et je veux avoir les idées assez claires pour trouver une autre solution, en cas de refus. Je vous donne une semaine.
- Bien. Je vous dirai.
- Pamilla, pensez-vous qu'ils sont perméables à une spiritualité ?
- Il est trop tôt pour le dire. J'ai tendance à penser que oui.
- Dommage. J'aurais tant aimé des créatures délivrées de l'autorité usurpée de la foi. »

IX
(2077)

La peur que la Christosa disparaisse avait exacerbé leur ferveur. La ferme et ses environs étaient investis par une population exponentielle de croyants. On ne pouvait tous les nourrir et il n'y aurait pas de multiplication des pains et des poissons. « J'espère qu'ils ne se font pas d'illusion là-dessus, écrivit Grace sur la tablette qui restituait ensuite sa voix. Je ne sais pas faire ça ! » Elle ne pouvait plus articuler un mot. Elle suivait scrupuleusement les exercices qu'un médecin lui avait conseillés. De vilaines syllabes fanées sortaient de sa bouche. Elle retrouverait un jour l'usage de la parole, mais sa voix ne serait plus jamais la même. « Je ne savais pas que nous étions à ce point construits par notre vocalisation » écrivit-elle à l'adresse de Tîn et de Robur. Ils étaient là depuis plusieurs semaines. Tîn avait produit des articles, très suivis, écrits au plus proche de la Christosa, avec sa permission, situation unique qui avait fait grimper son audience et son aura de grande watcheuse. Tîn appréciait à sa juste valeur sa chance, et elle trouvait légitime de faire valider à la principale intéressée ce qu'elle allait révéler avant publication. Quant à Grace, l'allant, l'humour, la tonicité de cette gamine, lui faisaient le plus grand bien. Elle aurait pu exploser de rire, parfois. Dommage qu'alors, son hilarité se transformât en coassement. Quand cela lui échappait, qu'elle écoutait son espèce de jappement rauque, Grace, effarée, comprimait vite sa main sur les lèvres. Ensuite, elle tendait un regard affligé à Tîn, qui se mettait à rire à son tour et toutes deux pouffaient. Marie était, c'est vrai, quelque peu jalouse de leur complicité, et Robur lui-même, devait lutter

contre le pincement qu'il ressentait au spectacle de ces moments d'amitié. Marie et Robur se raisonnaient : elle, parce qu'elle savait bien que, dans les situations graves, les décisions importantes, la sainte ne ferait confiance qu'à sa vieille partenaire, sa première apôtre ; lui, parce qu'il n'ignorait pas la place qu'il tenait dans le cœur de l'une et de l'autre. Et puis Tïn agissait ainsi avec tout le monde. C'était sa nature, et il en avait, plus que n'importe qui, le bénéfice.

Grace ne faisait que quelques apparitions publiques, rassurait les adeptes par sa présence et par quelques mots, reproduits par la machine censée imiter sa voix. Elle les remerciait et leur demandait, en gros, de rentrer chez eux, maintenant que son état était satisfaisant. Recluse contre son gré, elle travaillait avec des auteurs sur un texte qui tenterait de faire un point sur qui elle est, ce qu'elle veut, son message, etc. Ce que l'on pourrait considérer comme un testament spirituel. Il était temps. Pourquoi maintenant ? Pourquoi à cette vitesse ? La Christosa surprenait ses proches par l'énergie et l'impatience qu'elle mettait dans l'exercice. Ils l'ignoraient, tous : Grace était aiguillonnée par le harcèlement de Prima, en elle. Depuis des semaines, Prima lui parlait d'urgence, de catastrophe imminente, de dernière apocalypse, et l'inondait des preuves de son hypothèse. Les documents s'accumulant, le symbiote l'avait convaincue. Dans ce contexte, l'arrivée de son fils et de sa compagne étaient à la fois une heureuse nouvelle — parce qu'elle pourrait côtoyer Robur une ultime fois — et une mauvaise, car elle aurait préféré que son fils fût loin d'elle, à l'abri.

Il y avait une vingtaine de rédacteurs, travaillant d'arrache-pied sous la dictée et les remarques de la sainte. De temps à autre, la Christosa

s'interrompait, comme à l'écoute d'une pensée intime, puis elle reprenait, plus soucieuse, plus nerveuse que jamais. L'ambiance était étrange, il régnait une tension particulière. Marie assistait à la réunion de ce jour-là. Elle se jugeait trop peu intelligente pour apporter sa pierre mais, quand il fut question de faire le point sur la nature divine ou incarnée de la sainte, chaque rédacteur y allant de sa théorie, elle intervint. « Christosa. L'autre jour, la copine de ton fils m'a posé une de ses questions abruptes dont elle a le secret. Je crois que c'était diffusé en direct sur le réseau. On revenait de vérifier le four solaire. Elle m'a demandé : *Marie-Méthode, croyez-vous que Grace Noex est une réincarnation du Christ ?* Je l'ai regardée. Elle était, comme elle est toujours, tu sais : souriante, avec son faux-air taquin. J'ai vu autour de la ferme tous ces gens qui viennent te voir et je n'ai pas vraiment su répondre, je n'ai su dire que *En effet, la question se pose...* Elle ne s'attendait pas à ça. J'ai ajouté que ce qui nous distinguait, nous, qui croyons en ta nature divine, c'est que toi, tu ne l'as jamais revendiquée et que nous étions libres de te l'attribuer. Qu'à ce stade, nous étions à égalité, toi et nous. Alors que pour les autres religions ou sectes, c'est un préalable. » Les auteurs lui sourirent, Grace la considéra avec une incompréhensible morosité. Prima, en elle, protestait : [*Quoi ?*] Elle lui rétorqua intérieurement : « Et si tu me manipulais ? » et éleva son regard sur sa chère Marie-Méthode. « Tu as raison, fit la voix synthétique aux accents féminins, pour conclure : 'La question se pose'. » Marie craignit de l'avoir offusquée ; elle en était désemparée. Grace la rassura, alla la serrer dans ses bras, longuement. De telles effusions étaient inédites ; cela les laissa tous coi. Comme Prima s'impatiait en elle [*Nous avons des choses à faire, tous les deux. Agis ! Je me sens un goût renouvelé pour le*

carnage...], Grace pianota sur la tablette. La voix retentit : « Je vous laisse travailler. Il faut que j'aïlle voir mon fils. »

On faisait l'amour quand on a écouté son pas dans la cursive. Les capteurs envoyaient nos courbes de plaisir sur le réseau et on recevait les réactions et les encouragements des milliers de parrains de Tîn. Grace frappa à la porte « Robur ? » interrogea la voix artificielle. Tîn, à califourchon sur moi, anticipa ma réaction et déclencha l'ouverture. Grace ne put que nous découvrir, surprise, décontenancée, elle détourna vivement le regard, recula, s'effaça. J'immobilisai Tîn, en colère : « Tu n'aurais pas dû... » Le vocalisateur annonça : « Je voulais te parler, Robur. Je t'attends. » Tandis que les voix des parrains se chevauchaient en « C'était la Christosa, en vrai ! » « Woaow ! Un melsex avec la Christosa, la perfection ! on veut voir ça ! », Tîn osa : « Grace, venez, on peut... » Je la repoussai durement ; ça ne fit que l'exciter davantage : « Hey ! Elle a travaillé dans un skrite, n'oublie pas. M'étonnerait qu'elle soit choquée. » Je refusai d'écouter, enfilai une tenue et sortis. Grace était accoudée à la rambarde. Des visiteurs la virent d'en bas et l'appelèrent. Elle les salua gentiment de la main et fit un pas en arrière pour se soustraire à leur curiosité, quand je la rejoignis. Elle ne se donna pas la peine de taper un message ; me fit seulement signe de la suivre. On se retrouva dans l'ancienne chambre de sa sœur, toujours le même sanctuaire, la bibliothèque avec quelques livres protégés par des sachets de papier neutre. Silencieusement, je m'installai face à elle, qui prenait place sur le bord du lit. Ses doigts coururent sur la tablette « À mon époque, l'intimité... n'avait pas le même sens. » Elle avait le feu aux joues. Skrite

ou pas, ma génitrice avait conservé une certaine estime pour la pudeur. Si je m'attendais à ça ! « Je suis désolé, je lui dis. On ne fait pas toujours comme ça, faut pas croire, là, c'était pour un truc spécial.

- Tu me rassures » fit la voix synthétique, sans restituer la nuance d'ironie. Sauf que je l'avais bien entendue et, malgré moi, je baissai les yeux, gêné devant elle. Elle tapa un long message qui mutait en parole au fil de l'écriture, cela commençait par : « Prima est en moi. On me l'a inoculé quand j'ai été blessée. » Le reste déboula sans pause à la suite, alors que j'étais encore sous le choc de son annonce. « *Il* me parle, j'échange avec *lui*... » je n'osai l'interrompre, surtout pour lui faire partager ma première réaction, assez inepte : pour moi, Prima était féminine, pour elle, c'était une entité masculine, il y avait peut-être un sens là-dedans, mais je me concentrai sur le monologue de Grace. « Je crois que je le contrôle. En tout cas, il ne me submerge pas. Pas de sudation inquiétante à déplorer, de mutation extraordinaire... » Elle émit une tentative de rire, dérégulé, disgracieux, qu'elle réprima aussitôt. Elle leva sur moi un bref regard amusé avant de reprendre, sur une suspension du débit vocal, en retard sur sa saisie : « Je ne sais pas comment ça s'est passé pour toi. Je ressens son afflux comme un prolongement de moi, une aide, une force. » Ses yeux se plantèrent à nouveau dans les miens, sérieux cette fois : « Un pouvoir » ponctua la voix de la machine. « L'as tu senti comme ça ? » L'expérience n'était pas si lointaine pour moi, et pourtant : « Tu sais, je ne me souviens pas bien ; ça reste en moi un peu comme les bribes d'un cauchemar. Des traces... » Et en effet, mon cerveau, sollicité, ne retrouvait qu'une peur confuse, faite de sensations molles, indigestes, de perceptions nauséuses ; remontait soudain en moi la voix de Prima, [*un jour de*

fureur, un jour de détresse, de ruine et de désolation] ma Prima féminine, qui jouait ses vigoureuses diatribes, puisées dans les textes anciens [*ce sera un jour d'obscurité profonde, envahi de nuages et de brouillard*]. J'alertai Grace à ce sujet avec, au fond, un méchant besoin de lui faire peur : « Prima est une entité orgueilleuse, haineuse. Elle trépigne de s'incarner pour agir. Fais attention. » Grace pianota : « Je sais. En ce moment, je contiens sa colère, une envie d'en découdre. Il me dit de me méfier de toi, lui aussi. Que tu ne l'as pas compris... Tu étais trop jeune. » J'ai éclaté de rire pour cacher une vague d'angoisse, dont je sentais poindre l'imminente dévastation. C'était vrai, pourtant : Grace ne semblait pas affectée par l'intrusion de Prima en elle. Sa blessure datait de plusieurs semaines à présent. Des jours au contact de Prima, et je n'avais rien deviné. « J'apprends des milliers de choses, c'est étonnant, je suis liée au Réseau grâce à lui. » J'étais dans un état indescriptible, ébranlé sans que la cause m'en soit lisible. Il devait entrer, dans mon trouble, des notions de jalousie, de manque (oui, de manque !), d'amertume. « Tu veux dire que tu te sers de... lui ? (j'avais du mal avec ce masculin, tellement étrange à mes yeux).

- Oui, me confirma Grace — et la voix reproduite s'accordait à l'expression neutre de son visage. Je puise en lui ce que je veux savoir. C'est très pratique. » Encore ce petit rire discordant, vite étouffé.

« Je me souviens d'avoir été écrasé par ce flux que je n'arrivais pas à trier, moi.

- J'y parviens. » Elle avait utilisée sa propre voix, un souffle éraillé, douloureux, pour me signifier que je n'avais rien à craindre pour elle. Mon angoisse était donc à ce point perceptible ? Son visage s'abîma de

gravité. « Que comptez-vous faire, Tîn-Hinan et toi, dans les mois qui viennent ? » Je restai stupide, indécis, et trouvai malin de lancer : « On n'échafaude pas de projets dans un tel monde, maman. » Je me mordis les lèvres, surpris. La première fois que je la nommais 'maman'. Elle ne releva pas, fit mine de trouver ça naturel : « On peut au moins avoir le projet de survivre, prononça la voix artificielle. Si je combine les informations qui me parviennent avec ce que je sais — et je sais pas mal de choses...

- Tu veux dire : par rapport à ma watcheuse de copine ? » Je me découvrais excessivement chatouilleux sur le chapitre de mes amours et du jugement qu'elle pourrait en avoir. Là encore, elle passa sur ces paroles vénéneuses. Je ne comprenais pas plus qu'elle ma brusque agressivité. Elle devait deviner cependant à quel point j'étais perturbé par l'irruption de Prima dans notre histoire. C'était comme si on m'avait révélé une trahison, une dépossession. Tandis qu'elle cherchait à me rassurer : « Il n'y avait aucun sous-entendu, mon fils. Écoute-moi. » Je réalisai que j'étais davantage en deuil de Prima que de mon frère, que j'étais abasourdi par son retour et que j'étais terriblement frustré que le destin ait choisi, pour ce faire, le corps de ma génitrice. Et surtout : avec elle, ça se passait bien, alors qu'avec moi, Prima avait inversé le rapport de force et avait failli me tuer (oui, d'accord, je n'oubliais pas que Prima m'avait sauvé aussi...). Je me sentais enlaidi par l'ingratitude et l'envie, et persuadé que Grace allait remarquer ma face devenue littéralement verte. Elle continuait cependant, son message étant plus important que toute autre considération : « Des nostalgiques de Doline, les derniers guerriers encore en vie, disséminés partout, vont mener des actions terroristes contre mes intérêts et ceux de

l'État, des Tradis constituent des milices pour exterminer Chrétiens et Néos, Modkine prépare une attaque sur l'ouest de ses territoires, cela nous atteindra, et je sais que ça bouge aussi du côté des Armées démocratiques... Vous n'êtes pas en sécurité ici, tous les deux. Prenez un autoporteur. Il y en a un à éthanol, je vous l'ai réservé. Fuyez. » La voix synthétique était incapable de rendre l'impératif du dernier mot. Il fallut que l'expression inquiète de Grace le souligne pour que je sente la peur me gagner. « Mais où ? Et toi, qu'est-ce que... ? » J'affrontai la dureté de son regard. Grace plantait en moi ses prunelles glacées, pénétrantes. Cela signifiait Fais ce que je te dis, barre-toi. Comment convaincre Tîn de quitter ce petit paradis, avec ces exclusivités quotidiennes ? La main de Grace, sa poigne devrais-je dire, me saisit à l'épaule. Son autre main pianotait à toute vitesse : « Ne lui révèle pas ce que je t'ai dit. Emmène-la, prétexte une envie de voyager, l'opportunité de l'autoporteur. Rejoignez l'Atlantique, soyez le plus à l'ouest possible. Débrouille-toi mais fuis. »

Soulagée, Grace vit Robur se précipiter pour retrouver Tîn-Hinan. Saurait-il la convaincre ? La jeune femme était toujours partante pour de nouvelles aventures. Conduire un autoporteur en était une. La promesse d'émissions exceptionnelles sur son réseau. Ça pouvait marcher. Grace refoula les pulsations électriques le long de sa colonne vertébrale, prémices coutumières des interventions de Prima, pour se laisser envahir par la tristesse et les remords. Elle avait caché à Robur la possibilité d'une attaque imminente des Sargonnais rouges contre la communauté du mausolée de Mandine. Pour des raisons obscures : ils semblaient les considérer comme une insulte à leur doctrine. Grace n'avait rien dit à

Robur car le pire n'était pas si certain ; elle avait prévenu les autorités. Elle ne disposait pas de troupes là-bas. Sargonne interviendrait peut-être à temps pour empêcher un massacre. Dans l'autre plateau de la balance, elle estimait que Georg et Cynthia risquaient de se faire tuer. Si cela advenait, Robur ne lui pardonnerait jamais. Tant pis, c'était son choix : laisser Robur dans l'ignorance. Tout lui révéler équivalait à l'envoyer se faire massacrer avec les autres. Elle était persuadée que Georg et Cynthia auraient approuvé sa décision.

Prima, excité, escaladait ses pensées pour exiger qu'elle lui fasse place, avec une impolitesse d'enfant gâté. Lasse, elle accepta son irruption. Elle ne pouvait s'interdire d'éprouver, dans la présence constante du symbiote, dans ses manifestations, un parfum de magie. « Es-tu le signe de ma nature divine ? » l'interrogea-t-elle.

X

Combien étaient-ils ? Quels moyens avaient-ils ? Comment un groupe armé de sa seule colère avait-il pu causer de tels dégâts ? Quels arguments avaient été assez forts pour les pousser au crime, ces gens ? Quelles relations faisaient-ils entre une prétentieuse construction dédiée à l'amour, et leur ridicule et précieux rituel nostalgique ? Il est possible que cela n'ait pas d'importance. Il est possible qu'un prétexte minable aie suffi. Peut-être estimaient-ils qu'il n'y avait de place, entre Mireveil et Sargonne, que pour une seule communauté ? Peut-être étaient-ils parvenus à se convaincre qu'ils devaient avoir peur de la communauté du mausolée ? Oui, la peur fut sûrement un facteur déterminant et, qui sait si, un peu plus tard, la communauté de Séda Movorin ne se serait pas rendue coupable d'une identique orgie de violence à l'encontre de celle des rouges de Sargonne ?

Quand les autorités prirent pied sur l'esplanade, les agents restèrent bouche bée. Les assaillants avaient porté le fer contre les innocents rassemblés là, indistinctement, et les cadavres de touristes se confondaient avec ceux de la communauté. Ils avaient aussi porté le feu dans le bâtiment. Le grand hall blanc avait des allures de dent cariée, parois d'ivoire, cœur noir et fétide. Katrine, qui avait survécu au massacre, n'avait pas de mots devant ce désastre. Qu'un serrement de gorge. Tsilla sanglotait, répétait sur un ton monocorde, lassant pour qui la côtoyait trop longtemps : « J'ai essayé de les arrêter, j'ai essayé, je leur ai dit ne faites pas ça. J'ai essayé de les arrêter... » Katrine était exaspérée de l'entendre pleurnicher et geindre, elle aurait voulu se rassasier du silence total qui

régnait ici, seule prière utile pour cajoler les morts qui jonchaient le parvis. Agacée, elle finit par lui cracher, en désignant deux corps, tombés l'un à côté de l'autre : « Tu te chargeras de prévenir Robur, hein ? » Georg et Cynthia gisaient là, haut du buste appuyé contre un mur, gorges tranchées.

L'accès au monument était condamné par des barrières, installées par les services de sécurité de Sargonne. Des vigiles éloignaient les curieux, et dans les terres désolées autour des décombres, des hommes en tenue s'affairaient dans les broussailles. « On a trouvé le corps d'un des rouges. Sont tellement excités qu'ils finissent par s'entre-tuer, ces malades », commenta Katrine, la voix tremblante. Elle vit passer une frug orangée, celle dont la consommation stimule le métabolisme. Un homme approcha. C'était un type quelconque, long d'ossature et brun, il semblait épuisé. Katrine avait un faible pour les hommes abandonnés à leur fatigue, elle leur trouvait une majesté lasse, une désinvolture séduisante. L'homme vint la saluer et elle les présenta. Il s'appelait Sef. À peine nommée, Tsilla reprit ses lamentations et ses explications, avec un débit accéléré : « Je suis une ancienne du mausolée, j'avais rejoint la communauté des rouges, mais j'ignorais leur projet. Pour moi, c'étaient des gens pacifiques, tranquilles, férus de vieilles choses, volontairement prisonniers d'un mode de vie antique, ça m'allait. J'ai rien vu venir. Quand j'ai appris ce qu'ils mijotaient, avec ma mère, on y a d'abord pas cru et puis on a tout tenté pour les en empêcher, pour prévenir. J'ai essayé de les arrêter, je me suis plantée devant eux, ils m'ont repoussée, ils m'ont frappée... » Sef hochait la tête, c'était l'enquêteur dépêché par Sargonne pour faire un rapport. Son visage était défait, il était sincèrement affecté et évitait de la regarder,

revenait obstinément vers les corps qu'on recouvrait de linceuls. Cela faisait de petits névés, éparpillés sur la terrasse blanche, où s'entrecroisaient de sinistres traînées sombres. Une trentaine de morts. Exterminés à la machette, au couteau de boucher, à l'arme blanche, salement. Les gens de la communauté avaient pu fuir, pour l'essentiel. « Je vais faire une descente dans les milieux intégristes de la vieille ville. On connaît les coupables, ce sera vite fait. » Il dodelinait, toujours incrédule. « Qu'est-ce qui les a poussés à faire ça ? » Contre toute logique, et parce qu'il connaissait certains activistes, parmi lesquels des amis, l'envoyé tentait de se convaincre que tout cela n'était qu'une illusion née de vagues cauchemars, réminiscences de lectures déprimantes, de légendes fatalistes sur la nature humaine. Il tentait de croire qu'une autre vérité stagnait là-dessous, une réalité intacte, vierge d'horreurs. Il repoussait dans le même mouvement, l'idée que ses supérieurs puissent être en partie responsables, car il semblait qu'on les avait prévenus. Ils avaient joué l'inertie, de peur de s'emballer pour une rumeur négligeable. Et ce n'était ni une rumeur, ni négligeable. Katrine était muette d'horreur. Tsilla, intarissable, avait son idée : « Ils ont été excités par des vétérans de la Nouvelle Constantinople, j'en suis sûre. Il y avait un ou deux éléments. Ils venaient parfois à des réunions. Je n'ai rien vu venir parce qu'ils étaient du genre silencieux. Ils m'ont tenue à l'écart, à cause de mon passé ici. En douce, ils ont embrigadé les autres. Ce sont eux, les anciens de Doline, les responsables, pas plus de deux ou trois, je les reconnaîtrai facilement. Je vous aiderai.

- Pourquoi ? Que voulaient-ils ? Les gens sont pacifiques, ici.
- Pour se venger de Séda Movorin et de son engagement dans les Armées démocratiques. Il était de ceux qui ont précipité la fin de Doline...

- Nous n'étions pour rien dans les choix politiques de notre mentor... » intervint Katrine, surmontant son dégoût. « Nous n'avons pas assez protégé cet endroit. Il n'y avait eu aucune menace... » mentit Sef. La violence des agresseurs avait démoralisé tout le monde. Des agents soulevaient le corps d'un enfant. Les visages se fermèrent et Sef inclina le menton sur sa poitrine. Ils partagèrent un bref moment de crainte et de recueillement. Sef murmurait une prière. Katrine, décontenancée, eut envie de le bousculer, de lui demander de faire d'abord son travail. Le temps des élégies n'était pas venu. Punir les coupables, avant tout. « On les aura, ne vous en faites pas », dit Sef comme sensible à ses pensées. Il revenait totalement au présent, désigna les victimes qu'on emportait, soupirait, bouleversé : « Marciac, Doline, les Armées démocratiques, les rouges, Modkine, les démogénistes... et tous ceux d'avant, tous ! Tous ceux qui croient qu'on peut commencer une guerre et la terminer. Les fous, tous des fous, je vous le dis. Regardez ça ! » Katrine se souvint d'un cours de Séda sur l'histoire. Lui aussi pensait que les guerres ne se terminent pas, c'est un mouvement qui ne peut être contenu. Elle conforta l'opinion de l'enquêteur : « Toute notre histoire est une interminable suite de batailles qui ne finira jamais. » Sef la considéra longuement, méditant ses paroles. Il prit congé et, en les quittant, dodelinant, brassant l'air de ses longs bras impuissants, il dit encore : « Jamais, vous avez raison, madame. Ça ne peut finir qu'avec l'humanité. »

Elle avait peur, Mounia, que tous appelaient La Présidente. Dans son entourage, on disait 'La Présidente' comme on disait autrefois 'The Queen', avec un mélange de goguenardise et de respect, un peu à cause de

son statut de femme en cette période de retour au patriarcat, surtout à cause de la vanité d'un tel titre en ces temps de chaos. Elle avait peur, et ça se voyait. Ses conseillers, les ministres et quelques militaires de haut rang, commentaient les nouvelles qui leur parvenaient. Bien sûr, ils étaient terrifiés, eux aussi, mais la solennité de l'instant voulait que chacun maîtrise émotion et expressions. « Comment Modkine a-t-il pu pénétrer nos réseaux secrets, nos communications satellitaires ? Comment peut-il savoir que notre arsenal nucléaire est inopérant ? » s'emportait la Présidente. Sa voix frémissait ; ils en étaient gênés. Il y eut même des sourires entendus qui pouvaient être décryptés comme : On confie le pouvoir à une femme et voilà, elle a ses nerfs. La Présidente les surprit et cela eut sur elle un effet stimulant. « Ne faites pas les malins ! Vous avez des comptes à rendre, les prévint-elle. Je répète ma question : Comment Modkine peut-il savoir autant de choses, et les savoir avant moi ? » Les regards s'abaissèrent, elle profita de l'embarras général pour leur asséner, furieuse : « Depuis l'effondrement, ce pays est géré par la nullité satisfaite et l'incompétence. Voilà les causes. Quant aux effets... Nous sommes menacés par une armée étrangère. Je vous brosse le tableau ? » Passant outre les regards indignés de quelques fonctionnaires, la Présidente planta ses poings sur la table, bras tendus, penchée en avant, elle assourdit sa voix pour exiger l'attention de ses auditeurs : « À l'intérieur, Modkine remet en selle des vétérans de la Nouvelle Constantinople pour intriguer dans les communautés et créer du désordre. Première question, M. Perrin : avez-vous la liste de ses moines-combattants, revenus dans leur pays ? Ne me mentez pas, j'ai la réponse, Vous n'avez rien ! malgré mes demandes réitérées. » D'un geste, elle devança les protestations de Perrin

et poursuivit « En Belgique et en Autriche, les troupes de Modkine affluent. Deuxième question, Colonel Chanlon : je passe le fait que j'apprenne ces mouvements par un autre réseau que le nôtre, je veux seulement savoir ce que vous comptez faire ? » Le militaire avait envoyé des ordres aux casernes réparties dans le pays selon d'anciens découpages administratifs qui ne faisaient plus sens, pour ordonner une retraite générale vers Paris, seul objectif stratégique « tenable ». Malheureusement, toutes n'avaient pas répondu. « Nos communications sont défectueuses, je ne sais pas combien de troupes nous rejoindrons à temps, et puis cela laisse de grosses portions du territoire vides de résistance... » commença-t-il, et son ton geignard désola même ceux qui auraient aimé le soutenir. Au bout du compte, se disaient les membres de la réunion de sécurité convoqués en urgence, la peur et la colère de la Présidente étaient bien légitimes. Ils se regardaient tous avec sévérité, mesurant la vacuité des autres pour s'épargner de jauger la leur. La Présidente ne cacha pas son exaspération : « Vous vous rendez compte que je n'ai que les Armées démocratiques d'Europe, une formation non-gouvernementale, pour espérer nous défendre ? Vous réalisez dans quel état de déliquescence et d'isolement nous sommes ? Non ? Vous imaginez ce que nos ancêtres penseraient d'une telle décadence ? » Elle s'étranglait ; ils auscultaient leurs ongles, bougeaient un peu leurs papiers, s'interrogeant sur ce que les ancêtres venaient foutre dans la crise actuelle. Ils étaient une douzaine, calculaient leurs chances de passer à côté de la colère de cette foutue salope qu'ils avaient eu l'imbécillité de mettre au pouvoir. Aucun n'y échappa. Elle les désigna l'un après l'autre, exigeant des comptes, pointant leur vanité, leur paresse, leur suffisance, leur

impéritie. « Faites-moi le compte de ce que nous avons de plus puissant, et balancez-moi ça sur les troupes de l'autre mafieux, avant qu'il franchisse les frontières. Pour qui il se prend ? Pour l'intérieur, Smaïl, je vous ai secoué tout-à-l'heure mais je sais que vous êtes un homme bien. Activez le réseau des Tradis, vous les connaissez, armez-les et orientez-les contre les revanchards de Doline. » Perrin, un peu rasséréiné par ces paroles, voulut prévenir : « Présidente, ce n'est pas prudent d'armer ces types-là. Il y a des fondus dans ce milieu. C'est dangereux.

- Pas autant que de laisser les fondus de l'ex-Nouvelle Constantinople déstabiliser les communautés. Utilisez au minimum le réseau, il faut absolument qu'on communique à l'insu de Modkine puisque, apparemment, il en est maître. » Le conseiller pour la sécurité numérique, qui s'était pris une sévère soufflante pour son incapacité à prévenir le cyber-espionnage de la mafia, et dont chacun était persuadé, ici, qu'après une telle charge, il ferait profil bas jusqu'à la fin de ses jours, leva la main avec une assurance tout à fait importune, un sourire satisfait aux lèvres. La Présidente, perplexe, lui donna la parole. Le bonhomme s'exprima avec ce qu'on pouvait analyser comme un grand amour pour ses propres mots : « Connaissez-vous ce vieux procédé qu'on appelle La Langue ? »

Zone blanche. Les satellites en état de fonctionner se faisaient rare et les territoires étaient de plus en plus mal servis. Les réseaux par câbles étaient encore en place, relativement fiables. Quand on livrait son destin aux relais géostationnaires, plus rien n'était sûr. Les antiquaires vendeurs de cartes routières d'autrefois faisaient fortune. Le jeune couple, tout à son enthousiasme de posséder un autoporteur, ne s'en était pas préoccupé.

Désamarré de son GéoP, le véhicule inquiet réclama qu'on l'aide et ralentit prudemment. Robur lui commanda de se garer en lui désignant un dégagement sur la droite. Ils étaient dans une plaine bordée de cabanons vides, sur une route vaguement entretenue, une des ces grandes lignes droites, vitales pour les transports, que les communautés et quelques agents d'État s'accordaient à maintenir en fonction. Les cabanons étaient sporadiquement investis par les Changeurs, pour négocier leurs trouvailles avec les gens de passage. La route faisait un ruban noir entre deux talus. Les bas-côtés ressemblaient à des rouleaux de terre hérissés d'herbe jaune, qui menaçaient de ronger le bitume. On devinait une lutte constante et inégale de quelques hommes pour contenir l'appétit des éléments. Tîn déconnecta ses appareils, les écarta en vrac, confiné dans un rangement, avec une précipitation et un air gourmand que Robur déchiffrait parfaitement. Elle se colla contre son compagnon. « Enfin seuls, mon chéri » et entreprit de dégrafer son propre pantalon. Il était serré, elle se contorsionna pour s'en débarrasser et présenter à Robur sa toison noire, son sexe parfaitement dessiné. Robur songeait aux prédictions de Grace. « On ne devrait pas s'attarder...

- Pourquoi ? On est libres. Personne ne nous attend. » Robur ne lui révéla pas qu'ils fuyaient d'éventuels combats. Rendant les armes qu'il n'avait pas même brandies, il ne voulut pas renoncer à la perspective qui s'ouvrait, s'ouvrait, s'ouvrait devant lui. Il se sentait invincible, éternellement protégé de la ferveur des massacres. Il plongea entre les cuisses dénudées, dialogua avec cet antre femelle, prit langue. Ô, sa peau souple et soyeuse. Son parfum de bois et de fruit ! « Mon petit dieu, mon petit Jésus... » chuchotait Tîn en lui caressant la nuque, et ses mots étaient

traversés d'un tremblement de bonne joie qui les inonda tous les deux. Allez-y, bande de dingues, détruisez-vous, massacrez-vous ! vous n'empêcherez pas, tandis que Modkine avance ses pions, que Vast reprend ses tests de contamination numérique avec une nouvelle version de Prima, que l'État fourbit ses armes et appelle ses alliés, tandis que, partout en Europe, des communautés noyautées s'apprêtent à se tailler en pièces, que les mafias se rêvent en puissances conquérantes, vous n'empêcherez pas que deux êtres s'aiment encore, voluptueusement, et s'adonnent à l'ivresse du plaisir. Deux créatures minuscules à la surface de la terre, indifférentes au chaos renaissant, couchées sous les arcs fulgurants des artilleries, les salves de thermotoxines qui embrasent l'horizon, deux âmes mêlées l'une à l'autre, deux chairs aveuglées par le vertige des sens, célèbrent la victoire de l'allégresse et de la lumière, sur la souffrance et l'obscurité.

XI
(2077-2080)

Est-ce à dire que l'amour est intouchable, que la saveur éperdue des plaisirs est une égide indestructible ? Hélas non : la frénésie du carnage dépasse les pulsions du lucre. Il n'y a pas d'équilibre, la mort pèse trop lourd, elle ne partage pas son empire. Reprenant juste la route, Robur et Tîn étaient à peine remis de leurs ébats, se promettant une pose prochaine tout aussi voluptueuse, que le réseau se rétablit sur la zone qu'ils abordaient. Le compte de Tîn fut aussitôt submergé de centaines de mextes, personnels et publics. Les parrains et watcheurs connectés à Tîn relayaient et commentaient la nouvelle : un massacre inter-communautaire impliquant Sargonne et le célèbre site du mausolée de Movorin. Robur sentit une sueur glacée remonter sa moelle épinière « Quoi ? » se mit-il à crier, sa compagne orienta un écran vers lui et partagea le son. Un watcheur lié à Tîn donnait les premières précisions. Sans être sur place, il savait par son réseau que des nostalgiques de l'ancienne Sargonne, petite ville proche du mausolée de Mandine, avait sauvagement agressé des membres de la communauté du mausolée et fait un nombre important de victimes. Et ses parents, étaient-ils du nombre ? Le minimod de Robur vibra : un mexte de Katrine mettait fin au suspense en lui apprenant la mort de Cynthia et Georg. La famille Farann n'existait plus. Il était effondré, crut un moment qu'il ne respirait plus. Son cerveau lui envoyait des signaux noirs et ses yeux perdaient contact avec la couleur des choses. Tîn enlaçait comme elle pouvait les épaules de son amant, une tentative symbolique de contenir l'imminente explosion de son

chagrin. « Et bien, mon pauvre chéri, nos histoires sont pareilles, désormais » dit-elle, car elle avait vécu la même tragédie.

Tîn ne parlait pas ; elle avait déconnecté ses appareils. Elle remettait à plus tard ses commentaires et ses questions, laissant à son compagnon le temps de la sidération. Indifférent, l'autoporteur filait sur l'asphalte. Un soleil froid giclait contre l'habitacle des palpitations claironnantes, qui contestaient avec entrain la désolation générale des cœurs.

[*Comme tout serait simple. Quelle force nous avons, toi et moi ! Je révèle ton essence divine, et à tous les deux, l'intelligence du monde nous appartient*] La flatterie et la tentation avaient échoué. Prima cherchait un moyen de subjuguier son hôte. Ça résistait, ou plutôt, ses efforts tombaient à plat. L'entité détestait le vide contre quoi Grace l'obligeait à s'épuiser. Même, elle se jouait de lui. Voici donc ta nature profonde, tu te dévoiles : un tentateur, le serpent du jardin. Je ne suis pas Eve, malgré ce qu'ont pu en penser les Hennelier et autres. [*Quoi alors ? Ne me dis pas que tu crois en ces histoires de Sainte ressuscitée, de Christ réincarné en femme ?*] Je pourrais te surprendre, songea Grace avec netteté, pensée formulée par les mots, en elle, au plus clair de sa conscience, ce qui était le moyen de faire connaître son message au symbiote. Elle percevait l'irritation de Prima par les vibrations plus accentuées qu'il propageait dans ses muscles. De véritables à-coups parfois, secousses algides. Elle avait appris dans ces cas à répliquer, à le punir, au prix d'une concentration extrême — elle aurait été bien en peine d'expliquer par le détail ce processus incertain — par un effet de poids, de

nuit, de gravité augmentée en elle contre tout ce qui s'apparentait à une pensée allogène. Elle ressentait physiquement l'écrasement de Prima en elle, la réduction de ses aspérités. Elle supposait que cette capacité était due à son aptitude à métaphoriser. Elle visualisait Prima, s'en faisait le portrait grotesque et dérangeant d'une outre de fluide séminal en forme d'Hennelier. Voilà pourquoi, cher Robur, le symbiote de Grace était mâle. C'était curieux, c'était dérangeant, ça fonctionnait. Quand Prima se manifestait sans égards, elle l'imaginait ainsi, et se voyait, par la pensée, l'écrasant au fond de ses viscères, comme un parasite que sa chair parviendrait à étouffer. Et Prima lâchait prise, s'enfonçait dans des limbes hors d'atteinte où son influence était négligeable. Ou bien, Grace aménageait un gouffre, une absence, un vertige noir ouvert devant la dynamique offensive du symbiote, toujours réalisant la scène comme on projette une œuvre. Et Prima y flottait, impuissant, s'agitant en vain, perdant patience, pour refluer et se taire. Après les coups de force, Prima essayait la séduction ou la provocation. Grace refusait d'entrer dans son jeu. Désormais, un certain équilibre s'était fait dans leurs rapports. Ils dialoguaient d'égal à égal.

Sef n'était pas un aventurier, il habitait depuis l'enfance en périphérie de Sargonne, près de l'hôpital, l'un des rares encore en fonction dans la région, massif point de repère pour les voyageurs. C'était un grand bâtiment aux allures d'obélisque couché, long rectangle surfacé de blanc, percé de centaines de fenêtres minuscules, net et plat comme un objet géométrique tracé sur papier quadrillé. Aucun relief, aucune fantaisie. Fonctionnel, conçu ainsi par des gens d'ordre et de rigueur. Après toutes

ces années, le chef enquêteur ne connaissait vraiment de sa ville que la partie la plus récente. Toutes ses allées et venues butaient contre le boulevard qui longeait le massif de murailles. Depuis cette voie de contournement, par les ouvertures aménagées dans les remparts lors de périodes récentes, on apercevait une bousculade de constructions aux toits d'ardoise, confinées, entassées pêle-mêle jusqu'au sommet, là où achevaient de se dissoudre les ruines de l'ancienne abbaye. Et cette vision lui suffisait. Son métier d'enquêteur l'obligeait parfois à quelques déambulations à l'intérieur des remparts. Il s'y rendait avec l'impression de devoir plonger dans une bassine de cafards, allait au contact des habitants comme on frôle un malade contagieux, en économisant ses inspirations, et repartait au plus vite, sa mission accomplie. A l'instar de la plupart des habitants de Sargonne, Sef n'avait jamais envisagé de vivre dans ce quartier mal famé, là où les logements étaient si bon marché (certains étaient abandonnés depuis si longtemps qu'on ne savait plus qui les possédaient et finissaient, par la force des choses, par être squattés, sans que personne n'en prenne ombrage). Assez aisé pour loger dans la ville plus récente, Sef préférait les rues nettes et spacieuses, les appartements clairs et bien isolés du début du siècle, aux mesures étranges et sinistres de la vieille ville. Pour qui n'était pas habitué au labyrinthe des ruelles, aux absurdes et brusques montées d'escaliers n'aboutissant sur rien, aux bâtisses qui emmuraient les passages étroits et sombres, avec leurs toits d'ardoise descendus à hauteur d'enfant, leurs fenêtres étiques, leurs portes semi-enterrées, la cité médiévale n'avait rien de très engageant. Le promeneur s'y sentait intrus, épié, en danger.

C'est ainsi que Sef entra dans l'ancienne Sargonne avec son

équipe. En étranger. Ils dépassèrent les porches creusés dans l'épaisseur des murailles, et furent aussitôt saisis par l'impression de se placer sous la garde des ruines de l'abbaye fortifiée qui faisaient une couronne minérale au dessus des toits noirs. Ils avancèrent prudemment dans le lacin intriqué des passages, armes au poing. Les complices du massacre, aussitôt arrêtés, un peu 'chahutés' pour les convaincre de parler, avaient lâché quelques indices, des lieux de réunion, des parcours coutumiers. Le vieux minimod de Sef traçait un chemin sinueux sur l'écran. Il tentait de le respecter mais les détours étaient si nombreux et les ruelles si minuscules qu'il doutait de ne pas s'être égaré. Il aurait dû insister auprès de Tsilla. Elle aurait fait une excellente guide. Tsilla avait eu peur « Ils vont me tuer si je les dénonce. Ils le sauront, je prends déjà des risques en vous parlant. » Elle était terrifiée. Il ne pouvait pas la contraindre. Sur la foi du témoignage arraché aux autres, ils avaient choisi d'investir le dernier point de rendez-vous, au cœur de la cité du Moyen-Age, d'où les assassins étaient partis pour le mausolée de Movorin. Une heure qu'ils erraient dans ce dédale. Une des policières municipales, à côté de lui, une jeune femme qu'il n'appréciait guère, l'interrogea du regard ; ils tournaient en rond, non ? Il opina pour confirmer l'impression de sa coéquipière et montra le maillage indescriptible du GéoP sur la carte de la ville : ils étaient perdus. Le grotesque de la situation lui donnait des envies incongrues de pouffer. Elle se contenta d'afficher une moue fataliste. Elle chuchota, sans voiler son agacement : « On sait à peu près où c'est, quand même ? » Si on avait un drone, au moins, se disait-il. Toute la flotte était en réparation. Les édiles se satisfaisaient d'une police peu nombreuse, pauvre en matériel. Il avait fallu le massacre pour pousser le maire à appeler Sef : « Allez me

débusquer ces tarés, qu'on fasse un exemple. » L'enquêteur avait perçu la lassitude et l'ennui de l'élú, jusqu'à la moelle de l'impératif. Tout le monde était tellement fatigué de se battre... Fallait-il être taré, en effet, pour surpasser son tiède dégoût de vivre et s'aller percer abdomens et gorges ? Qu'est-ce qu'il fichait dans ce milieu, pourquoi continuer ce métier, s'interrogeait Sef, encore plus morose que d'habitude. Pour l'aisance matérielle ? Les amis, les parents, le taquinaient, goguenards, à propos des bakchichs qui amélioraient l'ordinaire ; une expression disait : *plein comme un frigo d'enquêteur*. Il détestait cette réputation, grandement exagérée en ce qui le concernait, lui qui refusait la plupart des dessous de table. La plupart. Un peu par éthique, un peu par prudence, surtout pour ne pas créer de relations de dépendance. S'abaisser à être l'obligé d'un autre lui causait un ennui plus redoutable que l'idée de la mort. Il en était là, ou à peu près, de ses réflexions, quand sa coéquipière se figea. En haut d'un étroit escalier, silhouette noire dressée devant un rectangle de maigre jour, une femme leur faisait signe. Petite, ronde, tassée, elle descendit quelques marches. Sef reconnut de suite Rose, la mère de Tsilla, remarquable par sa calvitie. Quand elle fut à portée de chuchotements, elle laissa tomber, avec d'excessifs trémolos dans la voix : « Que justice soit faite ! »

Marie-Méthode avait dû patienter. Beaucoup. Plusieurs jours. Débarquée dans l'ancienne capitale du pays sans prévenir, avec pour seul viatique un message de recommandation de la Christosa, elle avait eu toutes les difficultés pour être enfin reçue par la Présidente en personne.

Et seule. Elles se trouvaient dans la salle décorée de tableaux que Marie reconnut par le récit que lui en avait fait Grace. Après une fouille scrupuleuse, un examen au biomètre croisé et vérifié, elle avait été introduite ici, la Présidente était entrée par le côté opposé, assez loin. Elle était accompagnée de deux soldats qui se postèrent dans les angles, à distance respectueuse, et d'un conseiller. Marie éleva devant elle la tablette du message « La Christosa a exigé que vous soyez la seule à le visionner » dit-elle, anticipant le mouvement du conseiller qui venait à elle pour s'en saisir d'abord. « Perrin, attendez » fit la Présidente. L'homme se figea, il soupira en se tournant vers sa supérieure, interrogatif. « Que de mystères » s'amusa la Présidente en s'approchant à son tour, provoquant la nervosité des soldats qui affermirent leurs armes dans leurs poings. On percevait le grincement du cuir de leurs gants. Elle ignora la tension pesante, fit encore quelques pas pour s'arrêter au niveau de son conseiller : « Marie-Méthode. Pourquoi la sainte n'est-elle pas venue elle-même ?

- Je le lui ai déconseillé. Et elle m'écoute. » La Présidente émit un petit rire musical. Elle aurait aimé trouver une réplique et, n'en ayant pas, se mit à bafouiller : « Oui, et bien... que me veut-elle ? » Marie tendit la tablette, à nouveau. « D'abord, que vous lisiez ce message, vous seule. Ensuite, je peux vous donner tous les détails.

- Et si la tablette est piégée ? intervint Smaïl Perrin. Je préfère la consulter d'abord, moi.

- Son œil aussi peut receler un de ses nouveaux explosifs... une nano-bombe. C'est indétectable. Tout est possible, aujourd'hui. » La Présidente donnait l'impression de se moquer des inquiétudes de son entourage.

« Vous avez déjà vu les effets de ces saloperies ? Il paraît que c'est l'équivalent d'une grenade à main de jadis. Dégueulasse... » Marie-Méthode eut un soupir de découragement : « Je ne sais pas quoi vous dire... mon œil est une greffe déjà ancienne. Vos experts m'ont examinée. Si... » La Présidente vint franchement jusqu'à elle, laissant conseiller et gardes, sidérés. « Montrez » dit-elle en s'emparant de la tablette. Elle la soupesa, intriguée. « Oui, Madame, c'est un vieux modèle, sans connexion, dit Marie pour confirmer l'impression de la Présidente. Nous devons absolument éviter un contact avec une technologie récente. C'est pour cela que la sainte ne vous a pas appelée ou mextée. Et qu'elle m'envoie. » La Présidente commença à manipuler l'écran pour ouvrir le message. « Vous seule, madame, s'il vous plaît... » insista l'envoyée. La Présidente riva son regard dans le sien : « Non, pas seule, Marie-Méthode. C'est à prendre ou à laisser. » Désarmée, la nonne essaya encore : « La Christosa avait de bonnes raisons... » confrontée à la fermeté de son regard, elle dut admettre que son interlocutrice ne plierait pas. « Tant pis, conclut-elle. Allez-y.

- Et comment ! » grinça la Présidente, et le message s'afficha. Grace apparaissait, elle déclara : « Madame la Présidente, chère Mounia, je sais comment Modkine a la mainmise sur vos informations les plus secrètes. Mon envoyée, Marie-Méthode, que j'ai dûment renseignée, va vous expliquer. À vous seule. J'espère que vous me faites confiance... » Grace terminait son message par une formule de politesse alambiquée, où elle avait glissé : « vous savez qu'un recul de la reine peut lui être fatal. » La Présidente opina. « Très bien, ça n'a pas l'air d'être un effake. Il vous faudra souffrir la présence de mon conseiller, je le crains. Mes gardes

sont-ils assez loin ? » Marie jeta un œil aux soldats là-bas « Ça va... S'il n'ont pas d'e-ris dans les cheveux ou cousus dans un pli d'uniforme... »

- Je vous le promets.

- C'est pour vous, madame, toutes ces précautions. La moindre connexion, la moindre onde ou...

- Cette salle est sécurisée, mes hommes, leurs vêtements, les miens, ont subi le même examen que vous, s'impacienta la Présidente. Allons-y, qu'avez-vous à me dire ? Comment savez-vous que Modkine m'espionne ?

- La Christosa le sait. Elle sait surtout comment il opère, malgré toutes vos précautions.

- Bon, admettons. Dites.

- Ophidia.

- Ophidia ? Quoi Ophidia ?

- C'est l'entreprise que vos prédécesseurs ont choisi pour renouveler le câblage numérique sur tout le pays, ces dix dernières années.

- Ophidia... murmura Perrin, blêmissant.

- ... ce pays et tous les pays d'Europe, de l'ouest à la Russie, en Afrique et en Asie. Un quasi monopole. Pour obtenir tous ces marchés, il a fallu...

- Je ne connais pas, ou vaguement, de nom, l'interrompit la Présidente. Ce sont de vulgaires tuyaux, au final, non ?

- Oui, madame. Un procédé mis au point par les chercheurs de Huan-Bayer. Il suffisait d'injecter dans les câbles un fluide synthétique très résistant et permanent, un biotype capable de transporter l'information plus vite qu'une fibre optique ou n'importe quel supra-conducteur. Inutile de déterrer, de démonter, de modifier, juste une injection du volume

voulu. Le fluide s'immisce dans la gaine, dans les interstices micrométriques qui subsistent entre les fils de cuivre, de verre ou n'importe, récupère le flux et le transmet plus vite et sans perte, sur des milliers de kilomètres. On a commencé à l'utiliser dans les ordinateurs, pour les mêmes raisons.

- Je vous suis, reprit la Présidente, sans s'apercevoir que Perrin était au bord du malaise. Ce biotype a été piraté par des agents de Modkine, c'est ça ?

- En fait, la lymphe n'est pas un logiciel, on ne peut pas la « pirater » : c'est davantage une entité intelligente, et elle obéit à Modkine.

- Le biotype est... intelligent ?

- Oui. L'un de ces créateurs, Emmelian Vast, connaissait cette singularité. Il travaille pour Modkine. Huan-Bayer lui a cédé Ophidia, sans imaginer qu'on pouvait l'utiliser pour espionner.

- C'est... terrible, se lamentait le conseiller.

- Je voulais ajouter tout à l'heure, que la qualité et le bas coût de cette technologie ne suffisent pas à expliquer le succès d'Ophidia, sa domination en moins de dix ans, dans autant de pays.

- Je crois comprendre... » prononça la Présidente d'une voix sourde. Elle n'avait guère besoin des précisions que Marie se croyait obligée d'apporter : « Huan-Bayer s'est assuré des appuis dans chaque gouvernement. Il arrivait qu'il ne puisse pas corrompre les dirigeants, et dans ce cas...

- Ils s'arrangeaient avec leurs conseillers... » fit la Présidente en se tournant vers Perrin.

« Je suis Grace Noex, j'ai accepté le titre de Christosa. » furent ses premiers mots. Sa voix était revenue. Sa voix à elle, sans relais, sans autre artifice que des amplificateurs disposés de part et d'autre de l'estrade où elle se tenait. Jamais elle ne tonna si fort. En un mois, sa gorge s'était reconstituée. Son entourage s'était arrangé pour faire connaître ce nouveau miracle, si c'en était un. Les fidèles rassemblés avaient attendu toute la matinée. Depuis des jours, une rumeur singulière s'était répandue. La sainte allait s'adresser à tous pour un message important. La rareté de ses interventions en public en faisait un événement. Dans la foule, des watcheurs venus de partout braquaient leurs instruments sur la sortie du bâtiment, côté cour. Un silence, massif, minéral, fit support aux paroles de la sainte. « Mes amis. Le Ciel ne me tient pas en si haute estime qu'il me livrerait un message à vous transmettre. Comme vous, je dois m'arranger de ce que je suis, et faire ce que je peux. J'ai dû comprendre les raisons du cadeau qui m'a été fait, comprendre pourquoi vous me suivez depuis des années, pourquoi vous m'écoutez aujourd'hui. Et voici : je sais que ne suis pas venue sur cette terre pour éviter l'Apocalypse. Nous y sommes, nous nous y enfonçons, innocents et apeurés, comme dans un sommeil redouté. Oui, je l'affirme, je suis bien la Ressuscitée. Celle qui est entrée dans le domaine de la mort et en est revenue. Malgré cela, rien ne m'a été plus évident, plus lisible de la vie qu'à vous-mêmes. Je n'ai pas percé de mystères, et notamment pas celui de ma propre nature. J'ai laissé à chacun de vous le soin de croire en l'essence divine de ma résurrection, ou d'estimer si cette vie reprise ressortait, peut-être, d'un accident de la nature. En votre conscience, vous avez décidé. En conscience, j'ai fait

mon propre choix. Il restera mon énigme, mon secret inexpugnable. Il vous faudra continuer l'œuvre entreprise ici avec, pour tout bagage, cette ambiguïté. Ce n'est un problème que pour les tenants d'une seule vérité. Je sais que vous êtes prêts à recevoir cet héritage et à le transmettre. Entendez bien ! Nul ne pourra jamais s'inspirer de ma vie et de mes dires pour asseoir une autorité sur vous en affirmant : la Christosa était d'essence divine, ou : Grace Noex ne fut qu'une mutante qui avait de la chance. Génération après génération, pour moi, malgré moi, il vous appartiendra d'entretenir l'inconfort du doute, et ça ne devra jamais être la cause d'un affrontement. Mon héritage, mon seul enseignement, le seul bénéfice de mon passage parmi vous, serait de vous convaincre que le doute est une force et un socle sur quoi l'on peut construire des vies et de la pensée.

Il a été dit et écrit, et montré tant de choses, me concernant. J'ai traversé tant d'épreuves, connu tant de bonheurs et d'épouvantes. J'ai été entouré de tant de bienveillance et de férocité. On a voulu me voir vivre et me voir mourir. Aujourd'hui, je vous le dis, s'achève mon ministère (il y eut une rumeur énorme dans la foule). Ce qui est écrit est effacé. Des pages immaculées s'ouvrent, qu'il vous appartient de noircir. Souvenez-vous qu'un combat ne vaut que s'il vise à éteindre le combat. Mesurez vos gestes à l'aune de leurs conséquences. Soyez patients et bons, car il n'y a aucun bénéfice à tolérer la souffrance des autres. Ne me priez pas, ne me suppliez pas, n'attendez pas de moi ou de mon souvenir d'espérance magique. C'est parce qu'ils ont cru en la magie que nos ancêtres nous ont entraînés dans ces abysses. Magie du Ciel, magie de la technologie, magies lénifiantes de toutes les solutions rapides et faciles. L'idée peut

vous effleurer que l'Apocalypse est venue pour punir les fautes de nos pères. Ce serait encore donner crédit à la magie. Il n'y a pas de magie, quelle qu'elle soit. Il n'y a que nos chagrins et nos courages. Et le temps, car cela aussi passera. » La foule entière communiait, s'accordait à ses mots, chacun était touché. Puis les mots s'effacèrent, balayés par une angoisse diffuse : pourquoi la Christosa ressentait-elle le besoin de jeter à ses auditeurs ces généralités ? Est-ce que ça ne ressemblait pas à un discours d'adieu ? Il y eut un trouble, des murmures. La Mahdi s'était tue. On échangeait des regards inquiets. Grace, théâtrale, tendit ses bras. D'un geste circulaire de ses deux mains s'écartant, sembla consoler la multitude d'une caresse, sans sourire, gravement. Puis, bras revenus le long de son corps, elle s'inclina en une étrange révérence, et se retira. La foule était figée, ne sachant que comprendre et que faire à présent. Déjà, certains s'effrayaient : la perspective d'un monde sans la présence de la Christosa se dessinait. La majorité ne voulait pas y croire, contestait cette analyse. Ils tentaient de se souvenir de la moindre parole car ils réalisaient vraiment qu'elle était la dernière. Et puis, des moines traversèrent les rangs pour distribuer les carnets reliés de La Christosa ou proposer l'équivalent numérique. Était-ce autre chose qu'un testament ? Là, ils comprirent qu'ils seraient désormais orphelins. Grace Noex avait décidé de se libérer de son fardeau.

On approchait. « Ils sont peut-être une dizaine. Ils sont sur leurs gardes, méfiez-vous. » Une dizaine d'individus déterminés, c'est beaucoup. « Ils sont armés ? » interrogea Sef. Rose ne savait pas « peut-être... » fit-elle négligemment. Les policiers échangèrent des regards

inquiets. Sef voulut les rassurer : « Ils n'avaient que des armes blanches, pour le massacre. En toute logique, ils n'ont rien d'autre. » L'équipe poursuivit sa marche, un peu refroidie, va savoir, avec ces tarés, on aurait dû mieux se renseigner, opération mal préparée, montée dans l'urgence... Rose les guida jusqu'à une maison que rien ne distinguait des autres. Même toit tordu, pentu, bizarrement bas, même seuil à demi-enterré. Elle désigna une porte, puis une fenêtre au profil de meurtrière, sur la gauche. C'était là. Malgré l'heure, en pleine journée, quelqu'un avait éclairé l'intérieur. Une faible lueur vacillait par les carreaux — au fond des ruelles de la vieille Sargonne, une pénombre éternelle règne, tout est ombre et moisissure. Sef fit reculer Rose, « tenez-vous par ici » lui dit-il et il lui attribua un de ses hommes pour la protéger autant que pour la surveiller. Puis il commanda par gestes la répartition des effectifs. Deux pour faire le tour de la mesure, s'assurer qu'aucun ne pourrait fuir par un passage dérobé, deux avec lui, deux pour la fenêtre... Il s'assura que tout le monde fût en place pour donner le signal. Un bélier enfonça la porte, un pied démolit la fenêtre. Ils surgirent à l'intérieur.

Sef retiendrait l'image de regards écarquillés plantés dans des faces déconfités, comiques dans le faible éclat d'une ampoule électrique, une de ces vieilleries à filament dont les antiquaires faisaient le trafic, une saloperie qui chauffe autant qu'elle éclaire. Partout, comme un décor construit autour de ces visages de farce, un amoncellement de caisses et de vieux cartons affaissés, obèses de pièces de robots de première génération, de jouets en plastique aux teintes fanées, de vaisselle usée, de conserves, d'écrans cathodiques, de publicités, de magazines jaunies aux titres venus d'un autre âge. Un musée en réduction, proluxe, hétéroclite,

organique, désordonné, comprimé dans l'espace réduit de la pièce. Et beaucoup de saletés par terre, reliefs de repas, insectes, chiffons douteux. « Police de Sargonne, on ne bouge plus ! » Ils n'étaient pas une dizaine, ils étaient trois. Des quadragénaires, pantalons sur les chevilles, en train de se branler en chœur sur des magazines pornos d'antan. Au poing, leur braquemart pour seule arme. Ça irait. Le commando baissa la garde, soulagé. « Rhabillez-vous... » Sef, flingue rengainé, ressortit. Rose attendait, un peu déçue qu'il ne se passe rien de particulier. « Vous n'avez pas mieux, dans le genre commando terroriste ? » ironisa-t-il, tandis que les sacrificateurs d'Onan décampaient, pantalons remontés en hâte. Les policiers firent un tour rapide au milieu du foutoir. Deux pièces pareillement encombrées, pas de toilettes. Rien d'autre, pas de passage, de porte dérobée. Juste un local de dépôt pour les fanatiques rouges de l'ancienne Sargonne. Rose semblait abasourdie : « J'étais sûre qu'ils seraient là. » Ses coéquipiers envoyés à l'arrière revenaient. Le commando se reconstituait dans l'espace resserré de la ruelle. « Bien. J'appelle des experts pour fouiller l'appartement, voir ce qu'on peut retirer de ce cloaque. » Il fit venir sa lieutenant pour détailler ses intentions. Elle se planta entre lui et leur piètre indicatrice : « Vous, restez là pour... » Il s'interrompit, interloqué par l'expression curieuse de Rose, qu'il surprit par dessus l'épaule de la policière. Le visage rond et nu avait pâli, son regard semblait concentré sur un mystère insondable, comme si elle assistait à sa propre décomposition. Personne, dans la région, à l'époque, ne connaissait les symptômes d'un déclenchement de nano-bombe. Le détonateur crée un brusque malaise chez la personne qui le porte, la sensation de fondre, de s'évanouir, aspirée comme sous l'effet d'une

ponction lombaire. Il en résulte cette expression un peu stupide de la première victime. Les autres étant les personnes proches, dispersées dans le flash de l'explosion.

Étrangement, l'image de mon frère s'imposait, rejetait dans les limbes le souvenir de mes parents, devenu insaisissable. Le visage, la présence de Lucas, l'écho de sa voix, faisaient écran au deuil que j'aurais aimé éprouver, à cet instant. C'était terriblement frustrant. Tîn s'attendait à ce que je décide : *On rebrousse chemin, je veux voir mes parents, de mes yeux, il me faut constater leur mort, il me faut des réponses* ; cela, c'était l'évidence, comment pourrais-je privilégier notre dérisoire villégiature à ce devoir ? elle aurait été d'accord, anticipait sans doute ce moment qu'elle croyait inévitable, car, pour elle, rien ne s'y opposait. Elle se blottissait contre moi pour me consoler, et il y avait cette attente, électrique, affleurant entre nos épidermes, elle pensait les mots à ma place, j'en percevais presque l'articulation dans son souffle, dans ses mouvements contre moi. Les mots attendraient ; je réfléchissais. Il y avait les avertissements crédibles de Grace, sa peur pour moi, pour nous. L'urgence inquiète de ses conseils. Je savais que ma génitrice avait raison. Je caressais la longue chevelure de Tîn, pensif, je respirais son parfum, recevais le rythme apaisant de ses battements de cœur. Bon sang, de la vie, de la vie ! Et il faudrait que je risque de la perdre pour rendre un hommage à mes défunts, m'assurer de leur pitoyable état de cadavres ? L'est, c'était le danger, Grace m'en avait convaincu. Difficile de le confier à une watcheuse. Elle ne pourrait pas le garder pour elle. Quelles

conséquences cela aurait-il ? Je pesais aussi les effets du mensonge dans notre relation. Je finis par prononcer : « On continue vers l'ouest » et je ne saurais dire avec quelle douleur ces simples mots étaient sortis de moi. Tîn s'écarta et me considéra avec étonnement « Ah bon ? Et... tes parents ? Tu ne veux pas...

- Je ne veux pas quoi ?

- Et bien... je sais pas... les voir, assister à leurs funérailles ? Je pensais que tu voudrais...

- Mon amour... Il ne faut pas. » J'étais lancé. Les tournants de la vie, ça se détermine comme ça, que voulez-vous, par le silence qui suit une phrase. De l'intrigant *Il ne faut pas*, les confidences allaient découler. Tîn attendait la suite. Voici : « Grace me l'a formellement déconseillé.

- Formellement... ?

- On n'est pas en voyage de détente, là. On fuit. Grace prévoit une vague de conflits catastrophiques à l'est. C'est imminent. Le massacre de la communauté n'est qu'un avant-goût de ce qui va se produire. Je ne peux pas te donner de détails, je ne peux pas te dire pourquoi ni comment elle le sait, mais nous rendre au mausolée de Mandine pour pleurer mes parents, c'est aller trouver notre fin. » Tîn guettait sur mon visage un mouvement qu'elle aurait pu déchiffrer, qui aurait laissé entendre 'Exige de moi de revenir sur nos pas'. Cela ne vint pas, elle sourit, et je détestais ce sourire impitoyable : « Faut y aller. Fouck, faut y aller maintenant. S'il y a de la bagarre, je dois y être !

- Tu as mal compris, je n'ai pas parlé de bagarre. Il est question de guerre, mon cœur : de guerre ! Je ne suis pas spécialement courageux, c'est vrai, mais je ne suis pas un lâche. J'ai traversé des moments incroyables,

terribles, j'ai vu des morts, dans des conditions...

- Moi aussi, tu sais bien.

- Oui... Simplement, je veux qu'on vive nos vies. 'Il faut tenter de vivre', disait un poète.

- Je connais, figure-toi. Et je crois que ça signifie vivre pleinement ce qu'on a à faire en ce monde, pas juste survivre. Ce que je dois faire en ce monde, c'est témoigner.

- Survivre n'est pas si mal. Pour envisager de tenter de vivre.

- Pas sûr. En route pour Sargonne, rendons-nous au mausolée. Viens.

- Tu ne partirais pas sans moi.

- Non, c'est vrai. Seule, je n'irais pas.

- Je ne veux pas te perdre. Nos sommes les derniers de nos familles, tous les deux. Je me dis qu'on ne devrait pas risquer nos vies.

- Je dois être là-bas pour raconter. Je suis watcheuse ! Il *faut* que j'y sois. Et puis, entre nous, tu crois que l'ouest restera longtemps indemne, si la situation s'aggrave comme te l'a prédit la Christosa ? » Elle me désigna le tableau de bord : « Tu as les commandes, tu décides. » Dépité, la mort dans l'âme, je demandai à l'autoporteur de s'arrêter vers le prochain cabanon de Changeurs ouvert. Nous y échangerions nos frugs contre un plein d'éthanol. De quoi prendre la route pour Sargonne, avec de la réserve s'il fallait fuir à nouveau.

Elle allait renouer avec sa vie d'errance. Perspective que ne goûtait guère son parasite symbiotique. Elle le sentait regimber, protester, entre les replis secrets de sa conscience. D'une certaine façon, la cohabitation avec Prima l'amusait. Grace y voyait la promesse d'une compagnie qui lui

avait manquée, au cours de ses précédentes années nomades. Elle s'habituerait, Prima s'habituerait. Ils étaient en bonne voie d'acclimatation tous les deux. Par toi, je reste connectée au monde, lui confia-t-elle, et par moi, tu éprouves les expériences de la chair, au contact de la vie. [*Je m'en fous !*] avait-il d'abord rétorqué. Puis, bon, il s'avéra que Prima était soumis comme n'importe quelle créature, au temps, et à l'érosion des sentiments par le temps. Il s'arrangea avec l'absence de projets de son hôte, lui qui s'était rêvé dominant le monde.

Prima dut s'incliner avec Grace, sur la tombe du petit Malik. Ses cendres enfouies. Le crépuscule prenait ses aises, les bâtiments de la Perle s'abîmaient dans la nuit criblée de feux. Grace s'était éloignée à la faveur du soir, silhouette anonyme, pliée sous le poids de son havresac comme tant de pèlerins, capuche tirée sur son visage, lunettée de noir, bâillonnée par un foulard, traversant sans être repérée une foule incapable de quitter les lieux, encore abasourdie par l'annonce de son départ. Elle s'était arrêtée au dessus du petit rectangle délimité par un parement modeste de galets, ramassés au hasard des batailles, partout en Europe. Elle ne prononça pas un mot, pas même en son for intérieur. Elle était tout entière comme habitée d'absence, et pourtant lourde de ce creux où se loge le deuil. La nuit s'affairait, le ciel était investi par une cavalerie d'étoiles, des créatures noctambules furetaient dans l'obscurité quand Grace se décida à laisser derrière elle la terre où tant de drames s'étaient déroulés. Elle s'étonna que rien ne fût résolu ici, que tant d'histoires qui débutèrent en cet endroit, n'y trouvent pas leur achèvement. Les lieux étaient passagers au même titre que les êtres, et les existences — qu'elle avait crues profondément attachées aux terres que les défunts habitent — ne

s'ancraient nulle part, erraient en spectres à la surface du globe.

Prima se résigna à partager l'étrangeté et l'humilité de la vie d'une solitaire. Grace s'engagea dans la discrétion et le silence, la réduction de sa pensée à l'efficacité de l'essentiel, quand il s'agit de trouver à manger, de proposer sa force et sa santé en échange d'un repas, sa chair ouverte en échange d'une nuit à l'abri. Elle vit combien son corps avait gardé mémoire de sa vie d'errance, avec quelle rapidité il recouvrait les réflexes de survie, l'acuité du regard, l'économie des gestes et des mots, la résistance aux intempéries. Elle se fonda dans l'horizon et disparut. On l'oublia.

Des linceuls, aucun cercueil. Il fut convenu que les premiers morts de la communauté, tués dans d'aussi affreuses circonstances, seraient accueillis dans le mausolée, ensevelis sous le hall de marbre. La cérémonie fut émouvante. Robur était entouré de Tsilla qui venait de perdre sa mère, et de Tîn ; il put pleurer ses parents. Il les pleura jusqu'à l'ivresse. Enfin, le souvenir de Lucas avait bien voulu laisser la place à son chagrin pour Cynthia et Georg. Chagrin entier, absolu. Quand tout fut fini, que les dalles de marbre, régénérées et nettoyées après l'incendie, furent déposées, Robur se retrouva, un peu déboussolé, à l'extérieur. Il se sépara des groupes murmurants de tristesse où Tsilla cherchait sa place, pour se promener, pensif, sur le parvis. Tîn-Hinan l'observait de loin. Elle fouillait en elle les sentiments de son propre deuil, elle, l'orpheline. Être orphelin n'avait rien d'exceptionnel en ce monde. On perdait ses parents très tôt, quand on les avait connus. Cela créait une fraternité qui dépassait le périmètre des familles. Ils ajouteraient cette collusion aux affinités qui

les liaient. Plus qu'amants : apparentés par le deuil. Elle se sentait possédée par la tendresse, investie par la souveraineté de l'amour.

Robur se dirigea, sans véritable intention, vers Katrine Viognier, dont la souple figure dessinait une verticale à la lisière de l'esplanade. Derrière elle, des structures de chantier vibraient dans l'air chaud, là où s'élèverait un jour une gare pour les touristes et les pèlerins, point médian d'une ligne reliant Sargonne à Mireveil. Sans doute mesurait-elle l'avancée du chantier, et il put deviner, car il partageait le même sombre sentiment, à quel point un tel projet était indécent, en un jour comme celui-ci. Elle l'avait vu approcher et, manifestement, elle l'attendait. Côté à côté, plongés ensemble dans la vision déroutante du chantier, ils furent longtemps silencieux. Katrine se permit de briser le silence : « Ils vous aimaient beaucoup, tous les deux. » Robur acquiesça. « Ils n'ont jamais fait de différence entre Lucas et moi, c'est vrai. Je leur serai à jamais reconnaissant. Vous savez... Il prit une inspiration, pas sûr de ce qu'il voulait dire et d'avoir fait le bon choix en se confiant à cette femme. Je n'ai jamais su pourquoi ils m'avaient adopté, en fin de compte. » La longue dame à la crinière grise réagit par une expression à peine étonnée. Robur se maudit de se livrer ainsi. Des années à se côtoyer lui avaient donné l'illusion de la connaître ; il se rendait compte que ce n'était pas le cas, en vérité. Il était lancé, il poursuivit donc, mécontent de lui : « Ils m'avaient raconté les circonstances, et ma mère biologique me les a confirmées. Quand aux vraies raisons, et bien, elles étaient, en quelque sorte, masquées sous la notion générale d'aide à une pauvre clocharde et son enfant mal nourri. J'ai mis du temps à comprendre que ça ne me suffisait pas. Et maintenant, je ne saurai jamais. J'ai beaucoup pleuré tout

à l'heure, et je m'en veux, parce que je ne versais pas seulement des larmes sur leur mort, c'est de cette vérité aussi, dont je faisais le deuil. Vous comprenez ? Il y a pas si longtemps, je leur ai dit adieu et je n'ai pas demandé, une fois, une seule, solennellement, ce qui les avait poussés à me sauver la vie, moi. À s'encombrer d'un mioche dans ces temps tellement impossibles. Alors qu'ils avaient déjà un fils. Je ne leur ai pas demandé parce que, au fond, j'étais persuadé que je reviendrais. Qu'on aurait le temps d'en parler. J'ai cru que cette question inaboutie entre nous, nous gardait reliés, et nous maintenait en vie.

- Tu aurais dû suivre l'enseignement de ta mère biologique : Il n'y a pas de magie en ce monde. » Elle arborait un sourire blessant, narquois. Elle ne voulait pas cacher qu'elle avait voulu lui faire du mal. « Je ne mérite pas que vous me jetiez ça au visage. Je voulais dire...

- Tu te racontes des histoires, Robur. Pardon de te le présenter aussi crûment. Une question irrésolue qui maintient les gens reliés et en vie... Tu écoutes ce que tu dis ? Ta réponse est là, mon ami, sous les dalles du mausolée. Il y a les rêves et les lames. Les lames n'ont que faire des rêves, elles les traversent et tuent. Voilà.

- Et c'est une femme qui a œuvré la moitié de sa vie pour construire ce délire immaculé, qui me parle de la victoire des armes sur la magie ? » Elle cilla, étonnée par son agressivité, il ne lui laissa pas le loisir de l'interrompre. « Vous avez raison, c'est un sentiment magique, une logique absurde que j'éprouvais. N'empêche : comme d'autres convictions, elle me permettait de tenir, elle me rassurait sur demain, et je dormais mieux. La crédulité a des effets tangibles quand on se l'applique à soi-même, et alors ? » Et, comme il lui désignait l'immense bâtisse blanche et

scintillante, ses flèches vertigineuses plantées dans la voûte bleue, loin au dessus d'eux, fruit de tant d'efforts : « Ce n'est pas tangible, ça ? De la pierre, du verre, des millions d'heures de travail, des fortunes englouties dans ce rêve de marbre. Une communauté liée par ce pacte. Parce qu'on a cru au chagrin d'un homme et au sens universel qu'il voulait lui donner. Alors, s'il vous plaît, pas de leçons sur la magie, même inspirées par la Christosa, parce que toutes les grandes choses que j'ai vues ont eu pour socle la ferveur. »

Les tatoués de Modkine subirent un bombardement comme ils n'en avaient jamais vu — et ils en avaient essuyé, des salves d'obus, de la mitraille et du feu, pendant des années de campagnes en Ukraine, en Roumanie, en Russie ou à la frontière chinoise. Ils étaient sûrement moins préparés, trop sûrs d'eux, pour cette guerre. Ils n'avaient pas encore approché de la France, ils se pensaient tellement à l'abri, tellement loin de leur objectif, que l'attaque coordonnée dans le plus grand secret les sidéra. Le cyber-espionnage sophistiqué de Modkine avait été laborieusement contourné par une communication physique, lente, de personne à personne, orale ou écrite, via des papiers tapés sur une machine mécanique à l'ancienne ou — quand l'emploi du numérique était inévitable — en utilisant la Langue. Les IA qui auraient pu la décrypter n'étaient plus actives depuis des lustres. Autour de la Présidente, on ne se faisait aucune illusion : ça ne marcherait qu'une fois, très vite, Modkine reprendrait la main. Il était donc vital que cette attaque fût déterminante, puissante, implacable. Les troupes de Modkine, réparties en quatre fronts

à l'est de l'Europe, furent attaquées simultanément. Pologne, Slovaquie, Autriche, Slovénie, virent leurs cieux s'embraser. On avait jeté dans la bataille l'intégralité des forces, sans réserve. Il restait un sous-marin, un porte-avion souffreteux ? On les pousserait à la limite de la casse, aux franges du continent, au nord et au sud. Ils cracheraient leurs ultimes missiles depuis la Baltique et l'Adriatique, atteindraient des cibles en Pologne et en Slovénie, avant de sombrer définitivement. Les dégâts seraient peut-être mineurs mais l'effet psychologique, pour des conquérants assurés de partir presque en villégiature sur des terres exténuées, serait considérable, et cela comptait. La plus grande concentration d'effectifs ennemis abordait la Tchéquie. Modkine, bouffi d'arrogance, s'en vantait et s'exposait : son réseau publiait des images de la marche triomphale de ses troupes vers l'atlantique. Les colonnes en route virent le ciel brusquement cisailé par le vacarme des *jets*. Les avions de combat encore en état de fonctionner. Une poignée de machines, imparables, précises, destructrices. Leurs missiles perforants éliminèrent en quelques secondes les tanks les plus redoutables, d'autres bombes, monstrueuses, défoncèrent les routes à l'arrière, pour désorganiser une éventuelle retraite, des drones, les rares encore en état de marche, ajoutèrent au désastre. Aussitôt après, l'horizon se peupla d'hélicoptères. C'étaient les derniers exemplaires de la dernière flotte, malingre, cahotante, tôles branlantes, acheminée là par petits bonds effectués sur plusieurs jours, ravitaillée grâce à la complaisance des pays traversés, inquiets de voir leur indépendance menacée par Modkine. Les convois de blindés sinuaient sur des kilomètres au creux d'une série de vallées. Un déploiement impressionnant. Des dizaines de milliers

d'hommes, des milliers de tanks et d'automitrailleuses, une puissance militaire qui avait défait les restes de l'armée régulière russe, rien de moins, et l'avait phagocytée. La surprise fut totale. Les machines tonitruanes, toutes en fin de vie, manœuvrées par des vétérans dans un état de santé similaire, firent un baroud d'honneur entré dans les annales des Conflits. Ils surgirent simultanément du nord, du sud, de l'ouest, leur nombre sidérant, instantanément porté au dessus de l'objectif. Missiles perforants, plastic, napalm, nitrogène, giril... tout ce qui pouvait l'être fut balancé sans compter, avec une prodigalité rabelaisienne, sur les tatoués, tandis que les jets de combat passaient et revenaient, impunément, ajoutaient leurs tirs au déferlement infernal des vieilles machines de guerre. On raconterait pendant des générations les vallées transformées en creusets de forge, la plaine sur quoi elles débouchaient — et où la tête de colonne, dispersée, espérait un répit — soulevée, déformée, pulvérisée par les explosions, les véhicules démembrés, les tôles déchirées, les boules ignées qui jaillissent des réservoirs crevés, les flammes gigantesques, la terre, partout, portée à ébullition, transmutée en lave, en or fondu, l'air qui se dilate et s'embrase, l'étrange fournaise qui fuse à la verticale sur des centaines de mètres, rattrape certains hélicoptères imprudents et les détruit, monte encore, contamine les nuages qui, par l'effet des thermotoxines, deviennent à leur tour d'immenses boules de feu, et les flammes comme des météores, qui retombent en nuées ardentes sur les soldats terrifiés. La principale armée de Modkine, anéantie en quelques heures. En Autriche, les combats eurent lieu à terre, unités contre unités, troupes mafieuses contre Armées démocratiques d'Europe et toute l'infanterie que la Présidente avait pu lancer dans la bataille. Ce

mouvement là n'était pas passé inaperçu aux espions de Modkine. Il crut d'ailleurs avoir à faire, ici, à l'essentiel de la résistance. Les affrontements s'équilibraient. Les défaites de Modkine, sur les autres fronts, surtout l'extermination du gros de l'armée en Tchéquie, furent communiquées aux deux camps de belligérants et cela décida de l'issue. Les démocrates se sentirent galvanisés par cette victoire précoce (et, pour tout dire, assez inespérée) et le regain d'enthousiasme les fit progresser de plusieurs kilomètres. Les mafieux refluèrent, découragés, Modkine battit en retraite. La nouvelle se répandit dans le pays et en Europe, par delà les frontières.

Les réjouissances parisiennes n'égayaient pas le cœur de la Présidente et des membres de l'état-major. Ils le savaient avant de lancer l'opération : si Modkine était affaibli, il n'était pas à terre. « Je ne suis pas pressée de le lire, mais il me faut un rapport de nos pertes et du peu qui nous sera revenu. » Tous se doutaient qu'il ne resterait presque rien de l'armée, la victoire serait amère. « Madame la Présidente, ça nous laisse un peu de temps. Un an, peut-être deux. » suggéra Marie-Méthode, qui avait décidé de rester à ses côtés. Avant qu'elle l'envoie pour sa mission parisienne, la sainte lui avait confié l'imminence de son départ. Si Marie revenait à la Perle, elle ne retrouverait qu'une ferme anodine, vidée de son cœur, au mieux un lieu de pèlerinage pour nostalgiques inconsolables. Le combat contre Modkine lui donnait un but. Elle réalisa que Grace avait moins besoin qu'elle de s'envisager un destin. Elle avait cru l'inverse. À fréquenter de trop fortes personnalités, on s'oublie. Elle sut qui elle était vraiment à partir de ce jour.

XII

(2080)

Les *Limes* n'avaient pas été conçus pour s'opposer à des blindés ; ils avaient été dressés pour décourager les migrations et, accessoirement, empêcher la population de fuir la dictature. Ils présentaient donc quelques failles — quelle surprise ! Des watcheurs rappelèrent la vanité des lignes Maginot d'antan, des murailles de Chine inefficaces, des murs de l'Atlantique ou des frontières mexicaines ou palestiniennes surpassées. Et on se gaussa de ces antiques remparts vite emportés par Modkine, trois années après sa première tentative, écrasée par les derniers feux d'une armée aujourd'hui exsangue. La Présidente avait dû surseoir aux élections promises : l'urgence était la lutte contre l'envahisseur. Les Armées démocratiques s'interposaient. Modkine avait tout renversé sur son passage, conquis la moitié de l'Europe, il menaçait Paris. Cependant, il s'impatientait. Ses frontières du levant dégarnies étaient menacées, et sa fameuse progression à l'ouest, trop rapide, à cause de cela, ne tiendrait pas longtemps. Il lui fallait ajouter une autre arme à son arsenal de maintien des territoires absorbés : son apocalypse numérique prenait du retard. Vast en transpirait. Il devait présenter des progrès constants, craignant une disgrâce qui, en langage mafieux, se traduit en général par une vie raccourcie et une fin pénible. « Combien de temps, Vast ?

- C'est complexe, monsieur, très complexe. Les experts des démocrates ont trouvé des solutions ; ils continuent d'utiliser le réseau Ophidia mais ils ont inventé des pare-feux. Il y a du Huan-Bayer là-dessous. Nous y arriverons, on va reprendre la main. Comprenez que ce que vous

souhaitez n'a jamais été entrepris. Et je voudrais m'assurer que nous contrôlons le phénomène.

- Comment ça ? Nous lançons le virus, il annihile les défenses et les communications et voilà.

- Il ne servirait à rien si le symbiote éradique toute vie numérique définitivement. Il faut savoir lui prescrire les enjeux, et le limiter à ces points. Il faut être certain qu'on ne libère pas un fauve incontrôlable.

- Mouais... Je commence à me dire que vous n'y arriverez jamais. » Modkine prononçait ce genre de phrases avec une suavité odieuse, lourde de menaces. Emmelian, glacé, ne pouvait même pas tenter de se préparer une évasion. Ses plans auraient été immédiatement dévoilés. La mort assurée. Il prenait donc son temps, travaillant avec autant de sérieux que de précaution, se disant que les conquêtes du mafieux connaîtraient forcément des revers. Il enviait parfois le manque d'ambition de Pamilla Ark, restée fidèle à Huan, et qui devait se la couler douce, quelque part en Afrique, supposait-il.

Les agents disséminés de la Nouvelle Constantinople reprenaient vigueur dans un pays affaibli. Les Musulmans Tradis avaient pris le dessus sur les Néos et faisaient payer aux Chrétiens ainsi qu'aux Néos et koufars que leur haine assimilait, l'horreur des camps dont ils leur attribuaient la responsabilité. Cette dégradation entraîna, dans un sinistre écho des pogroms post-effondrements, les comportements tribaux les plus délirants, les batailles entre clans pour une variété de raisons, plus improbables les unes que les autres. Difficile de traverser une région qui ne s'arroge un droit sur sa voisine et ne convoite pas un champ, une

rivière, un village ; difficile de ne pas trouver une ville qui ne veuille en découdre avec une autre ville, une communauté qui ne souhaite l'extermination d'une autre. Et toute cette frénésie, rappelons-le, dans un contexte global de pénurie, de famines revenues, de déficit énergétique criant. Quelle vitalité admirable ! Si elle avait été mise au service du bien commun...

Tîn et Robur avaient quitté le pays pour échapper à ces conflits et ne firent qu'affronter, sous un ciel différent, des épreuves similaires. C'était le paroxysme de ce qu'on nommerait plus tard les Conflits, pour désigner cette parenthèse étonnante pendant laquelle l'humanité, partout, avec une constance remarquable, s'entre-dévora. Les démogénistes, prédicateurs de la fin de l'espèce, se frottaient les mains : à force de volonté, et si on continuait comme cela, on arriverait à débarrasser la terre de son cancer humain. Ils mettaient la main à la pâte, eux aussi, pour accélérer le mouvement. Des empoisonnements biologiques de leur invention ajoutèrent quelques centaines de victimes à la comptabilité généreuse des hécatombes de ce temps. Ils constatèrent que leurs efforts étaient négligeables. Mieux valait confier la mort de masse aux spécialistes, militaires et fanatiques de tous poils, décidément plus efficaces.

Tîn et Robur crurent trouver un port d'attache paisible à Barcel-
One, première Cité-Etat d'Europe. Mais un reportage de Tîn déplut à la communauté et le couple, ostracisé, banni, reprit son errance. Ils filèrent vers le nord et revinrent au pays. Tîn accoucha au milieu des ruines d'une ville anonyme, tellement écrasée, pulvérisée, malaxée par les bombardements, que l'agglomération n'était, à perte de vue, qu'une pulpe

de terre et de ciment quand ils y entrèrent par hasard. Ils n'avaient pour véhicule qu'un triporteur volé, d'ailleurs convoité par les populations affolées qu'ils croisaient. Les terres traversées n'avaient offert aucun refuge. Plus d'hôpitaux, encore moins de maternités, il fallait se débrouiller au milieu du chaos.

Pour nous, comme pour la plupart des gens de l'époque, les rapports physiques n'étaient plus exactement reliés avec l'idée de procréation. Les gens se considéraient a priori comme inféconds et trois années de relations sans que le ventre de Tîn ne s'arrondisse, confirmaient que nous étions dans la norme, c'est-à-dire stériles. La grossesse de Tîn fut donc une énorme surprise (et pas spécialement une bonne nouvelle, admettons-le, en cette période impossible). Ma merveilleuse Tîn, ma princesse, quelle épreuve ! On était là, au milieu de nulle part. On avait traversé des landes désertées et des terres labourées par les bombes, des plateaux incendiés, des bourgs en cendres, contourné des charniers pestilentiels. Quand on a découvert cette ville, Tîn me suppliait d'arrêter. « J'en peux plus, c'est maintenant, il faut se poser. » Elle avait perdu les eaux. La panique totale. Il y avait cette agglomération, ces restes de maisons, des ordures jonchaient le sol. Il y avait des gens, donc une aide potentielle. J'ai appelé Par pitié, par pitié, ma femme accouche ! Tout ce que j'ai eu en réponse, ce furent des mouvements furtifs, des glissements dans l'ombre, des murmures inquiets. Comme si le danger, c'était nous ! Tîn s'est pliée en deux en hurlant. Je l'ai entraînée dans une ruine à peu près solide, juste à côté. En désespoir de cause, j'ai lancé cet appel ridicule, qui nous fera rire pendant des années : « Au nom de la Christosa,

aidez-nous ! » Ridicule, complètement, disons que je ne savais plus quoi faire. J'ai sorti tout ce que je pouvais du triporteur, déplié des couvertures, mis un réchaud en route avec une casserole d'eau dessus, pour me laver les mains et préparer la toilette, après. « Ah, saloperie ! » a gueulé Tîn, en s'allongeant. Et puis, ça a été long, douloureux. Des heures. Tîn était épuisée. Elle ne pouvait plus crier. Je l'encourageais comme je pouvais, surtout je m'en voulais de mon impuissance. L'encourager à pousser ? Cette bonne blague ! Si j'avais osé lui balancer : Pousse, ma chérie, je la connais, elle aurait rétorqué : qu'est-ce que tu crois, connard, que je fais depuis tout à l'heure ? Je me suis rendu utile sur la fin, quand la tête est sortie. J'ai saisi le crâne, cette pâle excroissance, je l'ai doucement fait venir à moi, et par magie, d'un coup, un corps entier a suivi, tout un prodige, pantelant, souple, une créature humaine, chaude entre mes mains. Merde alors... Le bébé a crié, ça m'a parcouru comme un choc électrique. C'est donc ça. C'est ça, le but. C'est donc pour ça qu'on promène nos carcasses indéfiniment sur le globe, qu'on s'amourre, qu'on s'enchaîne, qu'on s'entrebrasse et qu'on gorchante et qu'on viredanse et qu'on invente des mythes et des folies. Pour toi, que j'ai posée sur le ventre de ta mère, que nous étions là, depuis toujours, elle et moi, réunis pour aboutir à ce que tu seras. Haliète (c'était le nom de la maman de Tîn, elle t'a caressée en murmurant ce nom, de suite, comme une évidence, alors pourquoi pas, ça sonnait bien). Après : le cordon, le placenta, la toilette, un rituel qu'on recrée naturellement. C'est en nous, inscrit depuis le fond des âges. On découvre ces gestes inédits, et on les fait sans hésitation, comme si une force millénaire nous les avait enseignés. Prévoyants, on avait accumulé une grosse quantité de provisions, pour ce jour. J'ai fait un bon feu, les

bombardements avaient éparpillé autour de nous tous les débris nécessaires. J'étais armé, je me suis posté pour protéger ce fragile début de monde emmitouflé sous les couvertures, et je ne me suis jamais senti autant accompli. Ma fille venait de me mettre au monde.

XIV
(2094)

Grace cabotait aux marges de la société. Prima lui servait de GéoP, aléatoirement, pour une vérification, une impulsion. En général, elle faisait confiance à son instinct. Sur sa trajectoire de hasard, elle croisait parfois des milices, une soldatesque sans morale, dangereuse, lubrique. Pas assez forte pour empêcher un viol collectif, elle avait, grâce à Prima, la puissance nécessaire pour tordre le coup à un ou deux agresseurs. Elle ne comptait plus les mâles estourbis qu'elle laissait derrière elle pour ce motif. Quand elle approchait d'un contrôle et qu'elle soupçonnait l'usage d'un biomètre, elle exigeait de Prima qu'il modifie son visage. La lymphe épaisse affluait de tout son corps, se ruait sous la peau du front, des pommettes, des joues. Sa face alors enflait affreusement. Elle présentait un visage monstrueux. Les gardes ne se donnaient même pas la peine de la soumettre à l'examen. Ils la repoussaient avec horreur, une porteuse de maladie ancienne, lèpre ou peste, qu'elle s'éloigne, vite !

Elle n'entrait en contact avec une communauté que poussée par la faim, après une longue observation. Ce jour-là, elle avait choisi un groupe de maisons, bien caché, greffé à la falaise dans un canyon vertigineux, au dessus d'un cours d'eau, vert comme un serpent des tropiques. Une vie paisible semblait s'y dérouler, loin des affres et des âmes belliqueuses. Il y avait de minuscules potagers en terrasse, une dizaine de foyers, une activité d'agriculteurs autonomes. Elle les observa, patienta deux jours avant de se décider. Concluant qu'elle y serait accueillie, elle prit le sentier taillé dans la roche qui, seul, menait de la rivière en fond de gorge,

au hameau. De là haut, on avait épié sa lente escalade. Elle avisa la première maison. Une femme en blouse indigo était assise sur le seuil, occupée à plumer une volaille. Elle porta un regard impassible, sans malveillance cependant, sur la voyageuse, laissa Grace venir à portée de voix. Grace salua, arborant son meilleur sourire : « Bonjour madame. » L'autre ne suspendit pas son ouvrage, la volaille à moitié nue coincée entre ses cuisses. Le duvet arraché s'entassait en écume dans un grand linge. « Est-ce que vous pourriez m'accueillir pour la nuit ? » D'expérience, Grace ne commençait jamais par parler de manger, on l'avait trop souvent rejetée à peine le mot prononcé. L'hébergement était accepté plus facilement, et puis, dans la soirée, on lui consentait un peu de pain, un bol de soupe, quelque chose. L'usage de la broute se perdait : comme toute fabrication industrielle, sa production connaissait des loupés, des problèmes d'acheminement. Le climat moins extrême, le poids moindre de la démographie, autorisaient un retour à des cultures plus saines, individualisées, les légumes frais reprenaient docilement leur place domestique. La femme la considéra sans rien dire un moment. « Vous pouvez vous rendre utile ? » fit-elle, timbre clair et voix forte de qui doit se faire entendre par dessus la montagne. Elle était toujours occupée à sa manœuvre, la main plongée dans le bouillon des plumes. « Oui. Ce que vous voudrez... » Derrière elle, un homme massif grattait la terre, dans un petit terrain borné de murets. La femme appela, sans lever les yeux de son travail : « Raym ! Viens voir ! » Grace crut que son cœur défaillait. Prima en fut ébranlé [*Qu'est-ce qui te prend ?*]. L'homme se retourna, ils croisèrent leurs regards, se reconnurent instantanément. Raym, foudroyé, échappa son outil et ne se soucia pas de le ramasser. Il mit quelques

secondes à reprendre ses esprits et à marcher dans leur direction, en chancelant. La femme sur le seuil, inconsciente du bouleversement qu'elle avait provoqué, continuait : « Regarde ce qu'elle peut faire et si ça vaut un repas et un lit. »

Ils avaient fait un tour dans le hameau, mis au point ce que Grace pourrait faire pour justifier un repas et une nuit à l'abri, évitant de parler d'eux, des années passées, de leurs trajectoires entre Carcosa et ce hameau. Ils allaient se livrer, bien sûr qu'ils allaient se livrer. Un peu de temps, quelques minutes pour s'adapter, remuer en soi les émotions indicibles, les résoudre, avant de les remiser pour s'évoquer. Raym n'osait la regarder, il marchait de son pas lourd, alenti, mains dans les poches. Elle, l'observait à la dérobée, surprise et amusée par son teint écarlate, son embarras manifeste. Il la fit entrer dans la maison ; la femme n'était plus là. « Elle est partie à la source » dit seulement Raym, pour toute explication. Un mobilier modeste, dont les contours trahissaient la science de générations de mains, encombraient la pièce minuscule et humide. La paroi rocheuse faisait office de mur du fond. Raym posa deux verres sur la table, y versa un vin d'une opacité de charbon. Il avait à peine vieilli. Il la complimenta sur sa bonne allure. Malgré les privations, ils n'avaient pas tellement changé. Combien d'années depuis l'enquête de Grace à Carcosa ? Trente ans ? Non... ils recalculèrent, concentrés sur un enjeu paraissant soudain essentiel. Ils conclurent, stupéfaits, qu'il s'était passé près de quarante ans ! Raym était inexplicablement intimidé. Ses doigts crevassés par la terre, ronds, épais, ne cessaient de pianoter à la surface du verre. Grace sentit monter une sensation de malaise, qu'elle attribua à

l'insistance bavarde de Prima [*C'est Raym, je trouve des images, tu le connais bien...*]. Elle le fit refluer pour se concentrer sur ce si précieux moment. « J'ai retrouvé les parents adoptifs de mon fils. Et mon fils.

- Oh ? Parfait.

- Grâce à tes indications.

- Je ne me souviens plus. Tant mieux si j'ai pu aider... » Il n'osait pas la fixer dans les yeux. Par défaut, elle s'arrimait au spectacle des mains puissantes, triturant nerveusement le verre. Grace comprit que Prima n'était pour rien dans son malaise. Une dimension lui échappait. Comme une évidence qui se dérobe, un mot, un nom qui échappe, dont la mémoire sait tout, qui stagne quelque part à fleur de lèvres, et se refuse. Elle avala une gorgée de vin. Elle grimaça, c'était une piquette épouvantable. Je sais, production locale, on sait pas faire mieux... sembla avouer Raym tacitement, d'un sourire cherchant l'attendrissement. Son regard s'éleva et s'attarda. Enfin, les yeux dans les yeux !, se dit Grace, toujours incompréhensiblement mal à l'aise : « Tipi est morte. Tu sais ça ? » Raym lui rappela qu'elle le lui avait annoncé, lors de leur dernière rencontre, à Carcosa. Il eut un geste fataliste : qui avait pu survivre à quarante ans de chaos ? « À part nous, il ne reste donc personne de ceux de la ferme » renchérit Grace. Il acquiesça, tournant son verre entre les doigts sans le porter à sa bouche. « Personne... » fit-il, triste écho de leurs pensées. Il soupira ; Grace ne comprenait pas pourquoi il était tendu à ce point. Elle se remémora une pareille incompréhension lors de leur rencontre, au sortir de l'usine, à Carcosa. Raym planta son regard dans le sien, avec une acuité et une brusquerie qui causèrent à Grace un léger effroi. « Et nous sommes là, tous les deux, dit-il. Presque inchangés. Rien

ne nous a détruits. Nous sommes peut-être même meilleurs. » Grace ne savait pas s'il s'agissait d'autodérision ou d'un credo véritable. Elle attendit qu'il précise. L'homme laissa son verre, face à lui, intact, il posa ses grosses mains à plat, doigts écartés, sa voix était posée : « J'ai déjà connu de telles retrouvailles. Bouleversantes. Quand je suis arrivé à la ferme des matrones, il y avait là quelqu'un que je connaissais bien. Une personne que j'avais rencontrée des années auparavant. » Grace fronça les sourcils, qui ? « Mona. Ta maman » souffla Raym, toujours embarrassé. Il baissa les yeux, et peut-être rougit-il encore. Ses mains reprirent leur irritante chorégraphie autour de la demi-sphère de vin noir. Cette fois, il s'octroya une gorgée, rapide, sa main s'abattit en faisant tinter le verre contre la table. Muette, Grace perçut, comme une vague montante, émerger ce qui lui avait échappé jusque là. « Nous avons été amants. Quelques semaines... Elle m'avait quitté, sans drame, ne savait pas que tu étais en route, sûrement. Des années plus tard, je trouve du travail à la ferme. Mona était là, avec Arthur et Tipi ; tu étais là, une petite fille adorable. Je ne savais pas. Mona ne m'a rien dit. Je n'ai rien deviné, tout de suite. C'est au fil du temps, des sous-entendus, que j'ai compris... Enfin, que j'ai pu supposer... » Grace vit vraiment les doigts de Raym à cet instant, réalisa que la chose informulée était là. L'annulaire et l'auriculaire de la main gauche, coupés à Carcosa, broyés par une quelconque machine... avaient intégralement repoussé.

Loin des fosses et des grilles, au-delà de la boucle que fait la rivière, à l'écart des derniers vestiges de la ville, haut dans la montagne,

au cœur de la forêt, là où les radiations marquent le pas, palpitent les braises d'un cérémonial. Chaque nuit d'été, Pamilla décrit l'origine du peuple des almastys. Le peuple des almastys l'écoute. Elle a appris leur langue, compose avec le vocabulaire qu'elle est parvenue à maîtriser. Les descendants de Zoandre sont en cercle. Les mille premiers, accroupis sur leurs jambes si étrangement articulées, attentifs, immobiles, ils écoutent. Pamilla évoque ce que les almastys doivent aux humains, ses semblables, elle avertit sur la menace que ses semblables constituent, car si l'humain crée, par caprice, sa nature est meurtrière, elle décrit les protections actuelles et les invite à envisager l'avenir. « Des humains comme moi ou celui qui m'a envoyée près de vous, disparaîtront, et ce sera le début d'une nouvelle ère. Une période de menace. Vous devrez vous protéger seuls. Un jour, dit-elle en substance, les humains qui actuellement se massacrent, seront las de leurs guerres ; ils feront la paix. Un jour, ils repenseront aux villes qu'ils ont abandonnées. Un jour, les paroles qui retiennent les curieux loin de vous, seront oubliées ou effacées, les barrières qui interdisent votre territoire seront abattues, les fossés comblés et la rivière asséchée. Un jour, lointain, très lointain, le poison du sol, qui tient les autres membres de mon espèce à l'écart, ce mal s'éteindra jusqu'à perdre toute nocivité. Dès lors, mes semblables reviendront s'installer ici. C'est inévitable. Ils seront agressifs, ou bien, même s'ils vous comblent de bienfaits, vous devrez vous méfier. Ne leur faites jamais confiance. Moi, je ne vivrai pas assez longtemps pour vous trahir. Pour tous les autres : armez-vous, tuez sans discuter les intrus, ne laissez personne entrer dans votre territoire, faites-en un endroit dont l'évocation leur inspire une terreur superstitieuse. Il n'y a pas d'autres moyens. » Elle gardait pour elle

encore un avertissement. Les humains pourraient organiser une invasion, avec la brutalité dont ils savent faire preuve. Les almastys n'y résisteraient pas. Pamilla cherchait une solution de repli dans cette perspective. C'était sa dernière mission. Elle en était hantée, car ne se dessinait aucune solution satisfaisante et durable. Huan était probablement mort, son corps flottait dans une de ces énormes stations en orbite autour de la lune, que toute une élite avait investies, se rêvant en pionniers voguant un jour vers une autre planète, qui sait, ou espérant un retour... Les guerres maintenaient encore les humains hors-jeu. Pour combien de temps ? Le sablier égrenait les jours et elle désespérait de résoudre le problème. Certaines nuits, aux franges du sommeil, lui apparaissait, avec l'évidence de sa disparition, la lutte des almastys. Les radiations l'affaiblissaient ; elle ne reverrait jamais sa famille, qui recevait grâce à la fondation, une pension régulière. C'était le seul lien qui les rattachait désormais. Elle se demandait comment ils la voyaient : ses parents, ses frères et sœurs. S'ils songeaient à elle autrement qu'en source de rente. Sa vraie famille était là, à présent, dans cette forêt. Elle avait accepté ce sacrifice et s'en trouvait grandie. Elle s'étonnait que l'altruisme, trait qui n'avait jamais été saillant dans son caractère, fût devenu l'essence de sa vie, aujourd'hui. L'aube lui apportait la clé de ses inquiétudes nocturnes. Quand elle entendait la rumeur gaie du matin, le babil des petits et les rires des adultes, elle prenait conscience que leur préservation leur appartenait. Son rôle se limitait à leur enseigner tout ce qui était possible, ensuite... Ils étaient solidaires, ils étaient nombreux, ils étaient intelligents. Ils s'en sortiraient très bien sans elle.

Pour les plus vieux, la convulsion éruptive de l'horizon, sa brillance de lave, ce second crépuscule, des lueurs dantesques projetées jusqu'aux nuages, leur rappelaient la terreur du grand incendie. S'ajoutait un grondement continu, profond, qui faisait vibrer le sol sous les pieds, à des kilomètres de la bataille. Les bombes qui martelaient la terre. Les positions alliées tenaient bon. La Présidente avait renoncé à fuir pour se précipiter sur la zone la plus critique. Ce que ses ministres et alliés prenaient pour du courage, c'était juste de la rage. Elle avait vu la campagne dévastée, l'exode des villes de l'est, elle s'était battue dans Paris sinistré. Elle avait assisté à l'écroulement de la grande bibliothèque, les tours effondrées sur elles-mêmes, les trésors enfouis sous les décombres. Elle s'était rendue sur les centres de soins d'urgence. Elle avait assisté au défilé sinistre de convois de cadavres et avait juré de ne rien céder. Les membres du gouvernement voulaient rendre les armes, certains avaient d'ailleurs précédé le mouvement. « Je vous assure, affirmait Perrin, que Modkine sait être magnanime. Il accueille à bras ouverts les dissidents » Marie-Méthode lui rétorqua : « Mon œil », un peu déçue cependant, que son interlocuteur ne puisse décrypter cette fine allusion au vieux contentieux qu'elle avait avec le mafieux. L'entourage de la Présidente lui conseillait d'en finir avec cette guerre désastreuse. L'armistice était la seule perspective. Il fallait négocier tant qu'il était encore temps, c'était pour le bien du pays, enfin, de ce qu'il en restait. À quoi bon, lui disait-on, qu'avons-nous à défendre ? Nous nous battons pour un pays qui n'existe plus. C'est donc en réaction à ce discours défaitiste que la Présidente s'acharnait. Sous son impulsion, la guerre de position avait muté en guérilla. Au regard de certaines victoires, les tenants de la paix se

mettaient à douter. Des volontaires affluaient, renforçaient les Armées démocratiques. Contre tout pronostic, Paris était repris. A l'est, ses conquêtes étaient également renversées. Les troupes décimées de Modkine montraient des signes de faiblesse. Il risquait de tout perdre dans ses lubies de conquête. Il en eut assez.

Grace le ressentit comme un frisson inaccoutumé, une fièvre brutale, totale, paralysante. Elle avait trouvé refuge pour la nuit dans une bâtisse abandonnée, où subsistaient des traces d'aménagement, un bricolage typique des temps de l'effondrement. Petite tribu ou grande famille, on avait vécu là avant de disparaître. Des enfants avaient raconté leur vie fragile par des fresques de craie et de charbon sur les murs. Figures tremblées, squelettiques, qui tentaient de faire face. Elle s'endormit sous la veille de ces témoins émouvants. Au cœur de la nuit, elle fut réveillée en sursaut par la contraction de Prima, sa panique soudaine. Une sensation inédite. Prima était comme percuté, tabassé par des vibrations d'une puissance inouïe. [*Je ne comprends pas. Je suis appelé, on me partage, je suis partout. Je vois tout. Je suis un feu, une engeance. Je dois tout dévorer...*] Grace tentait de brider le symbiote ; elle ne savait comment faire, il brûlait, esquivait, bouillonnait, ruait, erratique. Il paraissait effrayé, confronté à une situation indicible, et il semblait simultanément, jouir, exulter, plus vif que jamais. S'il avait pu sourdre, s'échapper de sa prison de chair, il l'aurait fait. Que se passait-il ?

Loin d'ici, Modkine avait déclenché sa peste binaire. Vast n'était plus là pour le raisonner, tenter de le faire patienter, arguer de nouvelles difficultés. Il avait été congédié et avait aussitôt filé prudemment en

Afrique, le plus loin possible du désastre annoncé. Devant l'Histoire, Pavel Modkine serait bien le seul et unique responsable du cataclysme de l'année noire. Lassé des contre-attaques du mafieux Wong, de la résistance des pays d'Europe, de l'aide sournoise que leur apportaient les grandes industries au premier rang desquelles les héritiers de Huan-Bayer, et inquiet du retour sur la scène mondiale des États-Unis, certes divisés, mais stimulés par une revanche à prendre sur un isolement de plusieurs décennies, Modkine décida de déclencher son apocalypse. « Je vais te remettre les pendules à l'heure, moi... » aurait-il déclaré, quand il enfonça, sur une impulsion, l'anodine touche 'Entrée' de son clavier, lançant le fatal processus. Certains virent dans cette pauvre réplique, ce manque d'inspiration flagrant, relativement au moment historique qui fit basculer l'humanité dans une autre ère, une faute aussi impardonnable que le crime commis. Que la phrase fût prononcée en Russe n'excusait pas sa médiocrité. D'autres, au contraire, vantèrent sa perspicacité. Car, le supervirus ayant éradiqué toute vie informatique à la surface du globe, supprimé tout le savoir thésaurisé sous forme numérique, fait disparaître tous les supports de mémoire qu'on avait stupidement considérés jusque là comme 'dématérialisés', il fallut, effectivement, *remettre les pendules à l'heure*, c'est-à-dire recalculer le temps, établir un nouveau calendrier et définir, comme on sait, une année Zéro à partir de laquelle une nouvelle génération d'ordinateurs reprit l'énonciation du temps.

Épilogue

Nous nous sommes arrêtés dans la montagne. Le col que je prévoyais de franchir était bloqué par la neige. Nous sommes revenus sur nos pas pour demander l'hospitalité aux gens d'un village. Ils étaient bienveillants, sans démonstration. Nous sommes restés la nuit, puis quelques jours. Et finalement, nous nous sommes installés. Haliette était encore petite, nous avons traversé beaucoup d'épreuves... On a réalisé tous les deux que nous n'avions qu'une seule envie : poser nos bagages et couler des jours heureux. Ici était très bien, alors...

Le village vivotait, investi par une communauté venue du sud principalement.

La seule contrainte d'intégration est le travail dû cinq jours par mois à la communauté. Cela nous convient. On nous a octroyé une bicoque en retrait, dont nous avons fait une belle maison, étanche, trapue et solide.

Tîn-Hinan me tiendrait la main. Haliette grandirait. Nous vivrions longuement des temps d'insouciance. Un soleil de craie darderait ses traits jaunes sur des jours innombrables. Il y aurait des hymnes mélodieux, des heures patientes, des nuits de pêche. Toute lumière serait miel, toute cendre serait lait. Et je me répérais sans fatigue : « Sois heureux, car tu es aimé ». Lucas, mon frère, Georg, Cynthia, Grace... je suis encore vivant. Comment est-ce possible ? J'ai fait mieux que tenter de vivre, en laissant mon corps me conduire jusqu'ici, aux parages de mes cinquante ans. Presque cinquante ans, mon frère, tu entends ? Vivant. Et notre petite Haliette, devenue adolescente, qui n'en peut plus de végéter dans ce coin

isolé et veut découvrir le monde. Nous essayons de la prévenir, nos descriptions terribles de l'extérieur ne la découragent pas. Les ogres de l'enfance ne l'effraient plus. Tïn ne veut pas la brimer mais je la sais plus désespérée que moi. Si Haliëtte part, nous ne la reverrons jamais. Je ne sais pas ce qu'en penserait Grace, je ne sais pas ce qu'en penserait Prima. Tiens, ce nom revenu du passé... *Prima*. Je suppose que nous lui devons le chaos actuel. Je suppose que Prima a été transformée en cela. En cette arme numérique absolue dont rêvait Pavel Modkine. L'entité monstrueuse née de notre fusion, devenue, trente ans plus tard — il a fallu ce temps-là — la peste binaire qui nous est tombée dessus. Qu'importe, je suis vivant, Lucas. Vivant et inconsolable. Car tu n'es pas là.

Ô mon frère, quel idéal as-tu cherché à atteindre, qui m'a privé de toi, dont j'avais tant besoin ? Tu serais avec nous, dans ce village, nous serions voisins, tu aurais des enfants... Ne sais-tu pas qu'il y avait un chemin, clair et bon, où il ne s'agit que de vivre ? Ô mon frère, viens, viens contre moi, franchis les limbes du temps, enjambe les dégradations de la mémoire et pose sur moi tes paumes, entoure mes épaules de tes bras, retrouve-moi. Renonce à tout, mon frère, renonce à l'appel des armes, reste près de moi. Ô mon frère, viens, je te parle et par toi je m'adresse à tous mes frères. Tout déraciner des légendes qui nous obsèdent, des défiances et des colères, tout oublier, sauf notre travail d'homme, qui est de se présenter face à la mort, meilleur que nous n'avons jamais été. Je repense aux mots de la Christosa et je déclare, après elle : « Finissons-en avec le chagrin ».

Christian Chavassieux. Février 2019.